

The image depicts a futuristic cityscape with tall, layered buildings that resemble a digital or data environment. The buildings are composed of many horizontal layers, creating a sense of depth and complexity. The color palette is dominated by teal and green, with some orange and yellow highlights. At the bottom of the image, a large crowd of people is visible, suggesting a bustling, populated environment. The overall atmosphere is one of advanced technology and urban density.

**EVGUENI
ZAMIATINE**

NOUS

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Quelques années après la révolution, Evgueni Zamiatine, auteur reconnu et familier des milieux d'avant-garde, écrit *Nous*, un roman d'anticipation. Traduit à l'étranger et circulant sous le manteau dans son pays, il ne sera jamais édité en russe du vivant de Zamiatine. Pire, cet "infect pamphlet contre le socialisme" sera la principale pièce à conviction de sa mise à l'écart, de sa "mort littéraire".

Nous se présente comme le journal tenu par D-503, le constructeur de l'Intégrale, un vaisseau spatial dont la mission est de convertir les civilisations extraterrestres au "bienheureux joug de la raison", au "bonheur mathématiquement infaillible" que l'État Unitaire prétend avoir découvert. Six siècles après notre époque, le monde civilisé s'est en effet organisé en un "État Unitaire" sous la férule d'un "Bienfaiteur". Les hommes – des "Numéros" – habitent une cité de verre où tout est régulé, particulièrement l'activité sexuelle, et ils paient de leur vie le moindre écart à cet ordre établi contre lequel, malgré tout, une poignée de dissidents va s'insurger.

En 1920, quand Zamiatine écrit *Nous*, la fièvre révolutionnaire est retombée, l'élan déjà s'est brisé, confisqué par d'"aimables fonctionnaires".

Anti-utopie prophétique qui anticipe toutes les glaciations du xx^e siècle, *Nous* se lit comme un long poème sur le retour nécessaire des révolutions. Cette nouvelle traduction vise à faire entendre, dans les mots, cet appel tragique : on a toujours raison de se révolter.

EVGUENI ZAMIATINE

Ingénieur naval de formation, Evgueni Zamiatine (1884-1937) a commencé à publier dans les années 1910. Partisan de la révolution de 1917, il n'en écrit pas moins en 1921 : "Je crains que la littérature russe n'ait plus bientôt qu'un avenir : son passé." Autorisé par Staline, en 1931, à partir en exil, il mourra à Paris, en 1937. Il aura eu le temps de travailler avec Jean Renoir au scénario des Bas-Fonds et de participer au Congrès international des intellectuels pour la culture (le fameux "congrès antifasciste") de 1935, où il retrouvera Babel et Pasternak. Solin/Actes Sud a publié L'Inondation, La Caverne et Lettres à Staline.

DU MÊME AUTEUR

L'INONDATION, 1988.

LA CAVERNE ET AUTRES NOUVELLES, 1989.

LETTRES À STALINE, 1989.

Illustration de couverture : © Getty Images, 2017

Édition préparée sous la direction de Michel Parfenov

Titre original :

My

Première édition russe :

Tchekhov, New York, 1952

La présente traduction française suit le texte russe *in* Evgueni Zamiatine,
Sotchinénié, Moscou, Kniga, 1988

© ACTES SUD, 2017

pour la présente édition

ISBN 978-2-330-07768-6

EVGUENI ZAMIATINE

Nous

roman traduit du russe
par Hélène Henry

ACTES SUD

AVANT-PROPOS

LES “OBLIQUES” D’EVGUENI ZAMIATINE

Pourquoi une nouvelle traduction ?

Quand, en 1920, Zamiatine écrit *Nous*, il a derrière lui plus de trente-cinq années d’une vie multiple et féconde. Né en 1884 à Lebedjan, une petite ville de la province de Tambov dans la Russie du Sud, réputée, dit-il dans son “Autobiographie”, “pour ses voleurs de chevaux et la pureté de sa langue russe”, il est, comme Anton Tchekhov, “bigame”, à la fois un ingénieur naval doué, sorti de l’Institut polytechnique de Saint-Pétersbourg, et, dès 1916, un écrivain reconnu et publié. Ses récits et ses longues nouvelles puisent leurs sujets dans sa vie semi-aventureuse, une vie, dit-il, fertile en “obliques” : il a voyagé en Russie et en Méditerranée ; il a été “bolchevique”, à Odessa en 1905 et plus tard à Saint-Pétersbourg et Helsinki ; révolutionnaire, il a connu le tribunal tsariste, la prison, la relégation ; ingénieur de talent, il a construit, pour le compte de la Russie, un brise-glace en Angleterre. Témoin sagace, écrivain exigeant, admirateur de Gogol, il a raillé dans ses écrits l’obscurantisme et la rigidité où qu’ils se manifestent ; et il est à la recherche d’un nouveau langage artistique pour dire le monde tel qu’il le voit.

À l’automne 1917, Zamiatine quitte le pays des “Insulaires” pour vivre en Russie “l’hiver joyeux et terrible 17-18, quand tout s’est mis en branle, a cinglé vers l’inconnu”. Il accompagne l’élan qui soulève le monde culturel de son pays, et, requis par la machine éditoriale et pédagogique mise en place par le régime des Soviets, il lui dédie ses meilleures forces. Mais l’esprit de liberté critique qui est en lui veille, et c’est alors qu’il écrit *Nous*, ce roman violemment hérétique.

La traduction en français de *Nous* et sa publication chez Gallimard dans la collection “Jeunes Russes” dirigée par Boris de Schlœzer et Brice Parain, avaient été, en 1929, l’un des jalons d’une histoire éditoriale longue et difficile. Écrit, au dire de son auteur, en 1920, le livre, dont le manuscrit n’a malheureusement pas été conservé, a été d’emblée envoyé par Zamiatine à l’excellent éditeur Grjebine (Petrograd-Moscou-Berlin), avec qui l’écrivain entretient des liens de travail réguliers. En 1923 se forme le projet d’une traduction de *Nous* vers l’anglais, qui paraîtra en 1924 à New York. Dans l’intervalle, le livre a été interdit de publication dans l’URSS nouvellement fondée. Exit Grjebine et tout autre éditeur. Des copies du texte circulent à Moscou et Leningrad. Une traduction en tchèque paraît à Prague en 1927, à l’initiative de Marc Slonime, en même temps que des extraits en russe – peut-être retraduits du tchèque – sont publiés dans la revue pragoise d’émigration *Volia Rossii*. En 1929, leur parution servira de prétexte pour des poursuites dont l’issue équivaut, Zamiatine le sait, à un verdict de “mort littéraire”. Le régime, servi par les institutions littéraires à sa botte, cherche à museler certains acteurs culturels – Zamiatine, Pilniak, Boulgakov – coupables d’indépendance d’esprit. Dans une lettre envoyée à la *Lit gazeta*, l’hebdomadaire littéraire officiel, Zamiatine proteste vigoureusement, démonte point par point les accusations qui concernent l’histoire des publications de *Nous*, et, concluant qu’il lui est “impossible d’être membre d’une organisation qui organise la *traque* de l’un de ses membres”, il donne sa démission de l’Union des écrivains russes. En 1930, dans l’*Encyclopédie littéraire* soviétique, le roman de Zamiatine est désigné comme “un infect pamphlet contre le socialisme”.

La suite est attendue : en juin 1931, Zamiatine, sur les conseils de Mikhaïl Boulgakov, écrira à Staline pour lui demander l’autorisation d’aller vivre, ne serait-ce que provisoirement, à l’étranger ; il partira, grâce à l’intervention de Gorki, pour mourir à Paris six ans plus tard, sans avoir renié son pays. Il participera, avec la délégation soviétique, au fameux Congrès international des écrivains pour la culture de 1935 à Paris, y retrouvant d’autres esprits

indépendants – Pasternak, Babel – qui luttent, comme lui, pour pouvoir “continuer à travailler”. Il aura le temps, en 1936, d’élaborer l’adaptation des *Bas-Fonds* de Gorki pour le film de Jean Renoir.

Une version complète de *Nous* en russe finira par paraître à New York en 1952. Mais pour que le livre soit officiellement accessible au lecteur russe, il faudra attendre la publication, en 1988, d’un volume d’*Œuvres* préparé par Marietta Tchoudakova et Evgueni Barabanov, aux éditions moscovites Naouka. C’est sur ce texte que se fonde la présente traduction.

Nous a été traduit en français en 1929, par l’entremise d’Ilya Ehrenbourg, au moment où la répression idéologique s’abattait sur Zamiatine. La traduction, signée B. Cauvet-Duhamel, publiée sous le titre *Nous autres*, est rédigée au passé de narration dans un français élégant. A-t-elle pris appui sur la traduction en anglais de 1924, certaines sources le prétendent. Il est certain, en tout cas, qu’Ehrenbourg, pour engager la NRF à publier le livre, a donné comme référence l’édition anglaise de 1924, dont il a demandé à Zamiatine quelques exemplaires.

Le présent texte, tel que le découvre aujourd’hui le lecteur français, suffit à l’intéresser à l’histoire racontée : six siècles après notre époque, le monde civilisé s’est organisé en un “État Unitaire” dominé par la toute-puissance d’un “Bienfaiteur”. Les hommes – des “Numéros” – y habitent un palais de cristal où tout est régulé, même et surtout l’activité sexuelle, et ils paient de leur vie le moindre écart à cet ordre établi. Le livre raconte une tentative de libération, exaltante – avortée.

On sait le parti qu’ont tiré de cet argument, au fil du xx^e siècle, les auteurs d’“anti-utopies”. Pour ne citer que les deux plus célèbres (on nommera aussi Ira Levin, *This Perfect Day*) : Huxley, avec *Brave New World*, exploite l’idée zamiatinienne de la rationalisation des naissances et de la classification des êtres vivants ; Orwell (1984), loin de “plagier”, comme on a pu le dire, le livre de son prédécesseur russe, entre en dialogue avec lui : il reprend exactement sa trame et son dénouement, en les déplaçant dans un contexte hideux et familier – celui d’une guerre froide universelle (le livre paraît

en 1948) où la “novlangue” est, déjà, l’instrument d’une post-vérité. L’un comme l’autre – le second surtout – décrivent des mondes dysphoriques, très noirs, où l’homme définitivement abîmé doit s’interdire tout espoir.

Ehrenbourg, en janvier 1926, au moment où il projette de faire mettre *Nous* en traduction, écrit à Zamiatine pour l’en aviser, et fait sur le texte – par prudence peut-être ? –, l’observation suivante : “[...] La tonalité du livre m’est très proche (le romantisme, le refus du mécanique, etc.). Seul le rythme m’a étonné. Son caractère chaotique, son dynamisme excipent plutôt de la Russie de 1920 que de la ville de verre.” Ehrenbourg a touché l’essentiel : le langage dans lequel est écrit le roman, loin de reproduire l’ordonnement des immeubles de verre, les fait voler en éclats. *Nous* est un texte habité par une voix – c’est le journal qu’écrit, dans l’angoisse, un homme du futur épris de “clarté” mais assailli par le chaos, un “Numéro” en passe de devenir individu, divisé et torturé par la montée en lui du désir, la découverte de la beauté du monde et les revendications d’une liberté qu’il ignorait. D-503, le mathématicien rationaliste, prétend léguer une apologie de l’État Unitaire, il en décrit la radicale destruction.

L’écriture porte cette destruction. Écriture active et déchirée, contemporaine du jeune cinéma et de la nouvelle peinture – rayonnisme ou cubisme : le heurt et l’entrechoc des mots, les échos, les lacunes, la phrase fracassée, la métaphore omniprésente récusent la finitude transparente et la régulation – tout l’ordre du monde utopique. Chez Zamiatine, l’écriture “moderniste”, disruptive, relève d’un relativisme généralisé fondateur du xx^e siècle et proclame l’avènement de temps non-euclidiens. C’est elle qui rend présente, dans le roman, le désordre et le désir cherchant à entrer dans la cité. Elle concasse le langage, comme la femme fautive de troubles infléchit l’histoire. I-330 associe érotisme et libération politique ; O-90 accède à une maternité interdite. Toutes les deux montrent la voie au narrateur, l’homme sans mère soumis à un succédané de père – le dictateur –, en l’entraînant dans les sous-sols et les envers du monde. D-503, apôtre de la ligne droite, pressent, au fil du livre, que les temps de la géométrie plane sont révolus. Le

rythme que Zamiatine imprime à son texte dit un monde où la glace gonfle, craque et gronde éternellement et où toujours tournent des oiseaux noirs. Si, à la dernière page du livre, le héros cruellement décervelé, qui vient d'assister sans broncher à la torture de la femme aimée, promet, citant Lénine, le "triomphe de la raison", le lecteur, par antiphrase, ne peut que souhaiter au contraire une victoire de la révolte sur le système, de Nietzsche sur Hegel et Marx.

Nous, anti-utopie prophétique qui anticipe toutes les glaciations du xx^e siècle, se lit comme un long poème sur le retour nécessaire des révolutions. Dans la triple alliance qu'il proclame entre la révolte politique, le désir de la femme et les mots en liberté, le roman se place à côté des grandes écritures poétiques russes du début du xx^e siècle, de la véhémence maïakovskienne, et tout particulièrement du vitalisme pasternakien dont le grand livre, *Ma sœur la vie*, est sous-titré : "Été 1917". En 1920, au moment où Zamiatine écrit *Nous*, la fièvre est retombée, l'élan déjà se brise, l'entropie est proche. Le soulèvement n'avait libéré qu'un instant une inventivité humaine trop vite confisquée par d'"aimables fonctionnaires", comme le dit avec une sombre ironie Alexandre Blok dans un discours testamentaire de janvier 1921.

Zamiatine a compris la menace. Son livre riposte en manifestant la puissance splendide, joueuse et terrible, de la créativité. Il met en rythme le combat toujours recommencé pour la maintenir vivante.

La présente traduction vise à faire entendre, dans les mots, cet appel tragique.

HÉLÈNE HENRY

NOUS

NOTE N^o 1

DÉCLARATION. LA PLUS SAGE DES LIGNES. LE POÈME.

Je ne fais ici que recopier – mot pour mot – ce que publie aujourd’hui le *Journal officiel* :

Dans cent vingt jours, la construction de l’Intégrale sera achevée. Proche est l’heure historique où la première Intégrale s’élèvera dans l’espace universel. Il y a mille ans, vos héroïques ancêtres ont soumis le monde entier au pouvoir de l’État Unitaire. Vous avez devant vous un exploit encore plus glorieux : la résolution de l’équation infinie de l’Univers grâce à l’Intégrale, cette machine électrique de verre qui souffle le feu. Vous êtes destinés à soumettre au joug bienfaisant de la raison des êtres inconnus qui habitent d’autres planètes et sont peut-être encore en état de liberté primitive. S’ils refusent de comprendre que nous leur apportons un bonheur mathématiquement exact, notre devoir sera de les obliger à être heureux. Mais avant de recourir aux armes, nous essayons la parole.

Au nom du Bienfaiteur, à tous les Numéros de l’État Unitaire nous déclarons :

Que tous ceux qui s’en sentent capables composent des traités, des poèmes, des manifestes, des odes ou autres œuvres célébrant la beauté et la grandeur de l’État Unitaire.

Ce sera la première charge que transportera l’Intégrale.

Vive l’État Unitaire, vivent les Numéros, vive le Bienfaiteur !

J’écris – et je sens : j’ai les joues qui brûlent. Oui : résoudre la grandiose équation de l’Univers. Oui : redresser sa courbe primitive, en faire – asymptotiquement – une droite. Parce que la ligne de l’État Unitaire, c’est la

droite. La grande, la divine, l'exacte, la sage ligne droite – la plus sage des lignes...

Moi, D-503, Constructeur de l'Intégrale, je ne suis que l'un des mathématiciens de l'État Unitaire. Ma plume accoutumée aux chiffres ne sait pas créer la musique des assonances et des rythmes. Je ne ferai qu'essayer de transcrire ce que je vois, ce que je pense, ou plutôt, ce que nous pensons (oui, nous, et ce "NOUS" sera le titre que je donnerai à ces notes). Mais ce sera le produit de notre vie, de la vie mathématiquement parfaite de l'État Unitaire, et s'il en est ainsi, cela pourra-t-il, de soi-même, sans que je l'aie voulu, être autre chose qu'un poème ? Un poème : je le crois et je le sais.

Pour télécharger plus d'ebooks gratuitement veuillez visiter notre site

[:www.bookys.org](http://www.bookys.org)

J'écris et je sens : j'ai les joues qui brûlent. C'est sans doute ce qu'éprouve une femme quand pour la première fois elle perçoit en elle le cœur qui bat d'un petit être minuscule et aveugle. C'est moi et en même temps ce n'est pas moi. Et de longs mois il me faudra le nourrir de mon suc, de mon sang, puis l'arracher de moi dans la douleur, pour le déposer aux pieds de l'État Unitaire.

Mais je suis prêt, comme chacun d'entre nous – ou presque. Je suis prêt.

NOTE N^o 2

LE BALLET. L'HARMONIE QUADRANGULAIRE. LE X.

Le printemps. Un vent venu d'invisibles plaines sauvages, au-delà de la Muraille verte, apporte la poussière jaune et miellée d'on ne sait quelles fleurs. Suave poussière qui dessèche les lèvres – on ne cesse d'y passer la langue – et sans doute toutes les femmes que l'on croise (les hommes aussi naturellement) ont les lèvres sucrées. Cela gêne un peu la pensée logique.

Mais ce ciel ! bleu profond, sans un seul nuage pour le souiller (quels goûts sauvages avaient les anciens, si leurs poètes pouvaient trouver l'inspiration dans ces amas de vapeur ineptes, indisciplinés, qui se cognent sottement). Ce ciel bleu, je l'aime lui et lui seul – et je suis sûr de ne pas me tromper en disant : “nous” l'aimons – ce ciel stérile, irréprochable ! Ces jours-là, le monde entier est coulé dans le même cristal éternel, irréfragable, dont sont faits la Muraille verte et tous nos édifices. Ces jours-là, on voit la profondeur bleutée des choses elles-mêmes, leurs équivalences encore inconnues, inouïes – on voit cela dans les détails les plus ordinaires, les plus quotidiens.

Un simple exemple. Ce matin, j'étais sur le chantier où l'on construit l'Intégrale, et tout à coup j'ai vu les machines-outils : yeux fermés, oublieuses de tout, tournaient les boules des régulateurs ; les marteaux étincelants s'inclinaient à droite et à gauche ; le balancier remuait fièrement les épaules ; la vrille de la foreuse s'abaissait au rythme d'une musique silencieuse. J'ai vu tout à coup la beauté de ce grandiose ballet mécanique, baigné d'un léger soleil bleu.

Alors j'ai pensé à part moi : pourquoi est-ce beau ? Réponse : parce que c'est un mouvement contraint, parce que le sens profond de la danse consiste justement en cette sujétion esthétique absolue, cette contrainte idéale. Et s'il

est vrai que nos ancêtres se livraient à la danse dans les moments les plus inspirés de leur vie – mystères religieux, parades militaires – cela ne signifie qu’une seule chose : que l’instinct de contrainte est depuis toujours organiquement inhérent à l’homme, et que nous, dans notre vie actuelle, nous ne faisons qu’y obéir consciemment...

Je vais devoir terminer plus tard : le numérateur a résonné. Je lève les yeux : O-90, bien sûr. Dans une minute elle sera là : elle vient me chercher pour la promenade.

O-90, ma douce ! J’ai toujours eu cette impression – qu’elle ressemble à son nom : dix centimètres au-dessous de la Norme maternelle – et toute modelée en rondeurs, et ce O rose – sa bouche – ouvert pour accueillir la moindre de mes paroles. Et aussi : cette fossette ronde, potelée, à son poignet – comme en ont les enfants.

Quand elle est entrée, mes mécanismes d’embrayage logique tournaient encore à fond, et, sur ma lancée, j’ai évoqué la formule que je venais juste de mettre au point, et qui comprenait à la fois : nous tous, et les machines, et la danse.

— C’est merveilleux. N’est-ce pas ? ai-je demandé.

— Oui, merveilleux. Le printemps...

Et O-90 m’a souri rose.

— Eh bien, on est servie... le printemps...

Elle, c’est le printemps qui l’intéresse. Les femmes... Je me suis tu.

En bas. L’avenue est pleine de monde : par un temps pareil, nous utilisons généralement l’Heure privative d’après-déjeuner pour une promenade supplémentaire. Comme toujours, le Générateur de musique trompétait à pleins tubes la Marche de l’État Unitaire. À pas comptés, en rangs par quatre, battant solennellement la mesure, les Numéros avançaient – des centaines, des milliers de Numéros dans leurs Tenues d’uniforme bleutées, la plaque dorée sur la poitrine – immatriculation officielle de chacun et de chacune. Et moi – nous, tous les quatre – nous sommes l’une des vagues innombrables de ce flot puissant. À ma gauche, O-90 (si l’un de mes ancêtres hirsutes avait écrit cela il y a un millier d’années, il aurait sans doute ajouté un “ma”

ridicule : “ma” O-90) ; à ma droite, deux Numéros inconnus, masculin et féminin.

La bénédiction du ciel bleu, et dans chacune des plaques d’identité de minuscules soleils enfantins, des visages que n’obscurcit aucune pensée folle... Les rayons – comprenez : tout est fait d’une matière unique, rayonnante, souriante. Et la cadence d’airain : “Tra-ta-ra-ram. Tra-ta-ra-ram”, ces degrés cuivrés qui étincellent au soleil, et à chaque degré vous vous élevez plus haut, dans le bleu vertigineux...

Et alors, comme ce matin sur le chantier – avec la sensation que c’est la première fois de ma vie –, je vois tout : les rues immuablement rectilignes, le verre de la chaussée d’où giclent les rayons, les parallélépipèdes divins des demeures transparentes, l’harmonie quadrangulaire des alignements bleu-gris... Et j’ai l’impression que c’est moi, moi seul – il n’y a pas fallu des générations entières –, qui ai vaincu l’antique Dieu et la vie ancienne, c’est moi qui ai créé tout cela, et je reste planté comme une tour, je ne bouge pas d’un pouce, afin que rien surtout ne vole en éclats, murailles, coupoles, machines...

Et puis, en un instant – un bond à travers les siècles, du plus au moins. Je me suis rappelé (une association par contraste sans doute), je me suis rappelé brusquement un tableau au musée : une de ces avenues qu’ils avaient au xx^e siècle, tout ce mélange étourdissant, la cohue confuse des gens, des roues, des animaux, des affiches, des arbres, des couleurs, des oiseaux... Et dire que tout cela a existé – a pu exister. J’ai eu l’impression d’une telle invraisemblance, d’une telle absurdité, que je n’ai pas pu m’en empêcher, j’ai éclaté de rire.

Et, aussitôt, venu de droite, en écho – un rire. Je me retourne : aveuglantes, blanches, extraordinairement blanches et aiguës, des dents, et un visage de femme inconnu.

— Pardon, dit-elle, mais vous examinez tout d’un air si inspiré, on dirait le Dieu de la mythologie au septième jour de la création. Je suis sûre que vous croyez que c’est vous, et personne d’autre, qui m’avez créée, moi aussi. C’est très flatteur...

Tout cela, sans le moindre sourire, et je dirais même, avec une sorte de déférence (peut-être sait-elle que je suis le Constructeur de l'Intégrale). Mais c'est curieux – dans ses yeux, dans ses sourcils – il y a comme une inconnue, un étrange X, c'est irritant, je n'arrive pas à m'en saisir, à l'exprimer en chiffres.

On ne sait pourquoi, je me trouble et, en m'emmêlant un peu, j'entreprends de motiver logiquement mon rire. Il est parfaitement clair que ce contraste, ce gouffre infranchissable entre aujourd'hui et alors...

— Mais pourquoi – infranchissable ? (Quelles dents blanches !) Un gouffre, on peut y lancer une passerelle. Imaginez seulement : le tambour, les bataillons, les soldats alignés – oui, cela aussi – et, par conséquent...

— Mais oui ! C'est clair ! c'est clair ! s'écrie-t-elle (saisissante rencontre de pensées : elle, exposant – presque avec les mêmes mots que moi – ce que, avant la promenade, je disais dans mes notes).

— Comprenez : même les pensées. Cela, parce qu'aucun d'entre nous n'est “un”, mais “un parmi”. Nous sommes si semblables...

Elle :

— Vous êtes sûr ?

Je vois l'angle aigu des sourcils redressés vers les tempes – comme les jambages aigus du X – et, je ne sais pourquoi, je me trouble encore ; je jette un coup d'œil à droite, un autre à gauche – et...

À ma droite, elle est là, fine, dure, flexible et ferme comme une cravache, I-330 (je vois son nombre matricule) ; à ma gauche – O, si différente, toute en courbes, avec sa fossette enfantine au poignet ; et, tout au bout de notre rangée de quatre, un Numéro masculin que je ne connais pas, avec une double courbure, une sorte de S. Nous sommes tous différents...

Cette I-330, à ma droite, a manifestement intercepté mon regard désemparé – et, dans un soupir :

— Oui... Hélas !

En fait, ce “hélas” est parfaitement approprié. Mais cette fois encore il y a sur son visage ou dans sa voix quelque chose qui...

Avec une brusquerie qui ne m'est pas habituelle – je relève :

— Pourquoi hélas ? La science avance, et il est clair que sinon maintenant, du moins dans cinquante, cent ans...

— Même le nez...

— Oui, le nez – à présent, je crie presque. Des raisons d’envier, il y en aura toujours – peu importe lesquelles... Moi j’ai le nez en trompette, et cet autre à côté...

— Votre nez, il serait plutôt du genre “classique”, comme on disait autrefois. Mais vos mains... Vos mains, montrez voir vos mains !

Je ne supporte pas que l’on regarde mes mains : toutes couvertes de poils, velues – un atavisme inepte. Je tends une main, et, d’une voix aussi détachée que possible :

— Simiesques.

Elle a regardé mes mains, puis mon visage :

— Oui, une association des plus curieuses.

Elle m’a évalué du regard, comme sur une balance, et, au coin de ses sourcils, il y a ces angles aigus.

— Il est inscrit avec moi, a dit O-90, toute contente, ouvrant sa bouche rose.

Elle aurait mieux fait de se taire – c’était totalement incongru. Cette petite O... comment dire... la vitesse de sa langue est mal réglée, le flux de la parole à la seconde doit toujours être un peu plus lent que celui de la pensée, et surtout pas le contraire.

À l’extrémité de l’avenue, la cloche de l’Accumulateur a sonné dix-sept coups. L’Heure privative est terminée. I-330 repart avec le Numéro masculin en S. Il a un visage qui – comment dire – inspire le respect, et qui, je m’en aperçois maintenant, ne m’est pas inconnu. Je l’ai déjà vu quelque part – je ne sais plus où.

I-330, en guise de salut, me fait un de ses petits sourires en X.

— Venez faire un tour après-demain à l’amphithéâtre 112.

Je hausse les épaules :

— Si j’ai une convocation pour l’amphithéâtre que vous dites...

Elle affirme, avec une assurance incompréhensible :

— Vous l’aurez.

Cette femme avait produit sur moi un effet aussi désagréable qu'un nombre irrationnel qui se serait glissé dans une équation. Et j'ai été ravi de pouvoir rester, même un peu, seul avec cette gentille O.

Ensemble, bras dessus bras dessous, nous dépassons quatre avenues parallèles.

— J'aimerais tant venir vous voir aujourd'hui, baisser les stores. Précisément aujourd'hui, maintenant...

Et O, timidement, a levé sur moi ses yeux ronds, d'un bleu de cristal. Au coin, elle devait prendre à droite, moi – à gauche.

Elle est drôle. Que pouvais-je lui dire ? Elle est venue pas plus tard qu'hier et sait aussi bien que moi que notre prochain jour sexuel est après-demain. C'est encore la même chose : la parole qui "précède la pensée", comme quelquefois (ce peut être dangereux) l'étincelle explose trop tôt dans le moteur.

En nous séparant, j'ai embrassé deux fois... non, je serai précis, trois, ses yeux merveilleux, bleus, que ne ternit aucun nuage.

NOTE N^o 3

LE VESTON. LA MURAILLE. LES TABLES.

J'ai relu tout ce que j'ai écrit hier – je le vois bien : je n'ai pas été assez clair. Tout est, bien sûr, parfaitement clair pour n'importe lequel d'entre nous. Mais qui sait ? Vous, inconnus qui lirez ces notes apportées par l'Intégrale, peut-être n'avez-vous lu le livre de la civilisation que jusqu'à la page qu'avaient atteinte nos ancêtres il y a neuf cents ans. Peut-être n'en connaissez-vous même pas les bases – par exemple les Tables du Temps, les Heures privatives, la Norme maternelle, la Muraille verte, le Bienfaiteur. Cela me paraît drôle et en même temps très difficile de parler de tout cela. C'est la même chose que si un écrivain, disons, du xx^e siècle, avait eu à expliquer ce que c'est qu'un "veston", un "appartement", une "épouse". Mais du reste, si son roman était traduit pour être lu par des sauvages, comment se passer d'une note pour "veston" ?

J'en suis sûr, un sauvage verrait ce "veston", il penserait : "Mais pour quoi faire ? Un embarras de plus, c'est tout." Il me semble que vous aussi vous feriez la même tête si je vous disais que, depuis la guerre de Deux Cents Ans, personne n'a plus franchi la Muraille verte.

Mais, bien chers amis, il faut réfléchir un peu, c'est très utile. Cela se voit clairement : toute l'histoire de l'humanité, ce que nous en connaissons, est celle d'un passage du nomadisme à la sédentarité. Ne s'ensuit-il pas que la forme la plus sédentaire de vie (la nôtre) est aussi la plus parfaite (la nôtre). Que les gens s'agitent d'un bout à l'autre de la terre, c'était autrefois, aux temps préhistoriques, quand il y avait des nations, des guerres, des échanges

commerciaux, quand on découvrait toutes sortes d'Amériques. Mais aujourd'hui, qui a besoin de cela ?

J'admets : cette sédentarité, on ne s'y est pas habitué sans mal, et pas tout de suite. Quand, au moment de la guerre de Deux Cents Ans, toutes les routes ont été détruites et se sont couvertes d'herbe, on a pu avoir, au début, l'impression que c'était malcommode de vivre dans des villes coupées les unes des autres par une sorte de jungle verte. Mais après ? Quand l'homme a perdu sa queue, il a dû mettre un certain temps à apprendre à chasser les mouches sans son aide. Les premiers temps, elle a dû lui manquer. Mais aujourd'hui, vous imaginez-vous avec une queue ? Ou bien : pouvez-vous imaginer sortir dans la rue tout nus, sans "veston" (à supposer que vous portiez encore des "vestons") ? Ici, c'est pareil : je ne peux pas me représenter une ville sans la couverture de la Muraille verte, je ne peux pas imaginer une vie qui ne soit pas revêtue des chiffres des Tables.

Les Tables... Elles sont là, au mur de mon habitation, je vois le fond doré et les chiffres pourpres qui posent sur moi leur regard sévère et tendre. Je ne peux m'empêcher de penser à ce que, jadis, les anciens appelaient une "icône", et j'ai envie de composer des vers ou des prières (ce qui revient au même). Ah, que ne suis-je poète, pour pouvoir vous célébrer comme il convient, ô Tables, ô cœur et pouls de l'État Unitaire.

Nous avons tous (vous aussi peut-être), dans notre enfance, à l'école, étudié le plus grand des monuments de littérature ancienne qui nous soit parvenu – l'*Indicateur des chemins de fer*. Mais même lui, posez-le à côté des Tables, et ce sera comme le graphite et le diamant : dans l'un comme dans l'autre on trouve le même élément, C, le carbone –, mais le diamant, lui, est éternel, il est transparent, il brille ! Qui n'a le souffle coupé quand il parcourt à grand fracas les pages de l'*Indicateur* ? Mais les Tables du Temps font de chacun de nous, dans la réalité, le héros d'acier à six roues d'un immense poème. Chaque matin, avec une précision sextuplée, à la même heure et à la même minute, par millions, nous nous levons comme si nous ne faisons qu'un. À la même heure, par millions, nous nous mettons Unitairement au travail, et le soir, Unitairement, nous terminons notre journée. Fondus en un corps unique aux millions de bras, à la même seconde fixée par les Tables,

nous portons notre cuiller à la bouche, à la même seconde nous sortons pour la promenade – nous nous rendons à l’amphithéâtre, dans les salles d’exercices de taylorisme, nous nous endormons...

Je serai entièrement sincère : le problème du bonheur n’a pas encore reçu, même chez nous, de solution totalement adéquate : deux fois dans la journée – de 16 à 17 heures et de 21 à 22 heures, le puissant organisme unitaire se fragmente en cellules indépendantes : ce sont les Heures privatives instituées par les Tables. À ces heureslà, vous verrez : certains, dans leur chambre, ont pudiquement baissé les stores ; d’autres avancent en cadence sur l’avenue au rythme des cuivres de la Marche ; d’autres encore, comme moi en ce moment, écrivent à leur table. Mais je crois fermement – on peut bien me traiter d’idéaliste et de rêveur – oui, je le crois fermement : tôt ou tard nous trouverons, pour ces Heures aussi, une place dans la formule générale des Tables, et ces quatre-vingt-six mille quatre cents secondes rentreront dans le temps commun.

J’ai eu l’occasion de lire et d’entendre bien des choses incroyables sur les temps où les gens vivaient encore à l’état libre, c’est-à-dire inorganisé, sauvage. Mais ce qui m’est toujours apparu le plus incroyable, c’est ceci : comment le pouvoir d’alors – même embryonnaire – a-t-il pu admettre que les gens vivent sans l’équivalent de nos Tables, sans les promenades obligatoires, sans aucune régulation des heures de repas, qu’ils aient pu se lever et se coucher quand bon leur semblait ? Il paraît même, selon certains historiens, que, à cette époque, la lumière brûlait toute la nuit dans les rues, toute la nuit il y avait des passants et des voitures.

Cela, je n’arrive pas à le concevoir. Même avec une raison limitée comme la leur, ils devaient tout de même comprendre qu’une vie pareille, c’était l’équivalent d’un assassinat de masse – mais un assassinat lent, jour après jour. L’État (par humanité) interdisait la mise à mort d’un individu, mais pas la presque mort de millions de gens. Tuer un seul individu – c’est-à-dire amputer de cinquante années la somme totale des vies – c’est criminel, et amputer cette somme de cinquante millions d’années – ce n’est pas un crime. N’est-ce pas ridicule ? Ce petit problème mathématico-moral, le premier Numéro venu âgé de dix ans le résoudra en trente secondes ; et tous leurs

Kant réunis n'y sont pas arrivés (parce que pas un Kant n'a eu l'idée de construire un système d'éthique scientifique, c'est-à-dire fondé sur la soustraction, la multiplication, la division, l'addition).

Et n'était-il pas absurde que l'État (oser se dire "État", quel front !) laisse sans le moindre contrôle la vie sexuelle ? Avec qui, quand et autant qu'on voulait... Absolument ascientifique, carrément bestial. Et pour les naissances, c'était pareil : au hasard, comme les bêtes. N'est-ce pas risible : s'y connaître en jardinage, en pisciculture, en aviculture (nous avons des preuves précises que tout cela leur était connu), et être incapables d'aller jusqu'au sommet logique de l'échelle : la puériculture. D'avoir l'idée de nos Normes, maternelle et paternelle.

C'est tellement drôle, tellement incroyable, que, en écrivant, je suis pris de peur : et si vous autres, lecteurs inconnus, alliez me prendre pour un cruel plaisantin. N'allez-vous pas croire que je cherche à me payer votre tête et que je vous raconte avec le plus grand sérieux les pires des sornettes ?

Mais, premièrement, je ne sais pas plaisanter. Les plaisanteries ont toujours comme ressort secret le mensonge. Et, deuxièmement : la Science de l'État Unitaire affirme que la vie des anciens était bien celle-là, et la Science de l'État Unitaire ne se trompe jamais. Et quelle logique gouvernementale pouvait-il y avoir, quand les gens vivaient dans l'état de liberté, c'est-à-dire celui des bêtes, des singes, du bétail. Que pouvait-on attendre d'eux, puisque même encore de nos jours il arrive qu'on entende monter d'en bas, des profondeurs hirsutes, l'écho sauvage de la condition simiesque ?

Heureusement, cela est rare. Heureusement, ce ne sont que de petites anicroches de détail : elles sont faciles à réparer sans avoir à arrêter la marche éternelle et majestueuse de la Machine. Et pour se débarrasser d'un boulon défectueux, il y a la main habile, la pesante main du Bienfaiteur, l'œil exercé des Gardiens...

Oui, au fait, je me rappelle maintenant : ce Numéro d'hier, avec sa double courbe, comme un S, j'ai bien l'impression de l'avoir vu plus d'une fois sortant du Bureau des Gardiens. Je comprends maintenant d'où venaient ce sentiment instinctif de respect, et cette gêne, quand cette étrange I, en sa présence... Je dois reconnaître que cette I...

On sonne le coucher : 22 h 30. À demain.

NOTE N^o 4

LE SAUVAGE AU BAROMÈTRE. ÉPILEPSIE. SI SEULEMENT.

Jusqu'ici tout était clair dans ma vie (ce n'est pas un hasard si j'ai un petit faible pour ce mot : "clair"). Mais aujourd'hui... Je ne comprends plus...

Premièrement : j'ai en effet reçu une convocation précisément pour l'amphithéâtre 112, comme elle me l'avait annoncé. Pourtant la vraisemblance était de $- 1\ 500/10\ 000\ 000 = 3/20\ 000$ (si 1 500 est le nombre des amphithéâtres, et 10 000 000 – celui des Numéros). Et deuxièmement... Mais procédons par ordre.

L'amphithéâtre. Une immense verrière en demi-sphère inondée de soleil. Des rangées circulaires de têtes noblement sphériques, tondues ras. J'ai regardé tout autour de moi avec un léger pincement au cœur : ne verrai-je pas briller au-dessus des vagues bleues des Tenues un croissant rose – les douces lèvres de O. Voici des dents blanches et aiguës, pareilles à celles... Non ce n'est pas ça. Ce soir, à 21 heures, j'attends la visite de O – et le désir de la voir ici est absolument naturel.

La sonnerie. Nous nous levons, nous chantons l'Hymne de l'État Unitaire – et sur l'estrade, le phonolecteur étincelle d'esprit, et de tout l'or de son haut-parleur.

— Honorables Numéros ! Nos archéologues viennent d'exhumer un livre du xx^e siècle. L'auteur y narre ironiquement l'histoire d'un sauvage et d'un baromètre. Le sauvage avait remarqué : chaque fois que le baromètre indiquait "pluie" – il pleuvait effectivement. Et un jour où le sauvage voulait qu'il pleuve, il a gratté exactement la quantité de mercure qu'il fallait pour que le niveau s'arrête sur "pluie" (sur l'écran, un sauvage emplumé, qui gratouille le mercure : rires). Vous riez : mais n'avez-vous pas l'impression

que l'Européen de cette époque est encore beaucoup plus risible ? Comme le sauvage, il souhaite "la pluie", la Pluie avec un grand P, la pluie algébrique. Mais il reste planté devant le baromètre comme une poule mouillée. Le sauvage avait en tout cas plus de courage et d'énergie, et aussi de logique – même primitive : il avait su établir qu'il existe un lien entre la conséquence et la cause. En grattant le mercure, il avait su faire le premier pas sur le chemin grandiose où nous...

Là (je le répète : j'écris sans rien dissimuler) – je suis devenu, pour un instant, imperméable aux flots vivifiants qui se déversaient des haut-parleurs. J'ai eu soudain l'impression d'être venu ici pour rien (pourquoi "pour rien", et comment pouvais-je ne pas venir, quand j'avais été convoqué ?) ; j'ai eu l'impression que tout cela n'était rien, du vent, une coquille vide. Et je n'ai réenclenché, péniblement, mon attention, que quand le phonoclecteur en est venu à son propos principal : notre musique, sa composition mathématique (le mathématicien étant la cause, et la musique, l'effet), et la description du musicomètre récemment inventé.

— Rien qu'en appuyant sur cette manette, n'importe qui d'entre vous peut produire trois sonates en une heure. Or nos ancêtres n'y arrivaient pas si facilement. Ils ne pouvaient créer que s'ils provoquaient une crise d'"inspiration", une forme inconnue d'épilepsie. Et voici un exemple des plus amusants de ce qu'ils obtenaient : la musique de Scriabine – xx^e siècle. Cette boîte noire (un rideau s'ouvre sur l'estrade, dévoilant un instrument de cette lointaine époque) était appelée "piano royal" – ce qui en dit long sur ce que leur musique...

Après – je ne me rappelle pas non plus, très probablement parce que... Eh bien oui, je le dis carrément : parce que je l'ai vue s'approcher du "piano royal" – elle, I-330. J'ai été tout simplement frappé par son apparition inattendue sur l'estrade.

Elle portait le costume fantastique d'une lointaine époque : une robe noire étroitement moulante, la blancheur éclatante des épaules et de la poitrine découvertes, et cette ombre chaude oscillant au rythme de son souffle entre les... et ces dents éblouissantes, presque cruelles...

Son sourire, de là-haut – une morsure. Elle s’assied, elle joue. C’est sauvage, convulsif, bigarré, comme toute leur vie d’alors – pas l’ombre d’un principe mécanique rationnel. Et, bien entendu, tout autour de moi, avec juste raison, tout le monde rit. Quelques-uns seulement... mais pourquoi moi aussi, moi ?

Oui, une sorte d’épilepsie – une maladie mentale – une souffrance... Une souffrance lente, suave – une morsure – on la voudrait encore plus profonde, plus douloureuse. Et puis, lentement – le soleil. Pas le nôtre, non, pas ce bleu cristallin transfusé uniformément à travers les briques de verre – non : un soleil sauvage, bondissant, dévorant – il envoie tout promener – tout part en miettes.

Mon voisin de droite jette – vers moi – un regard de biais, avec un petit ricanement. Je ne sais pourquoi, je me rappelle très nettement : une bulle de salive microscopique a surgi sur ses lèvres pour y éclater. Cette bulle me dégrise. Je suis redevenu moi.

Comme tous, je n’entends plus que le raclement inepte et vain des cordes. Je ris. Tout est redevenu léger, facile. Le talentueux phonolacteur nous a restitué une image trop vivante de cette époque sauvage – voilà tout.

Quel plaisir j’ai eu, ensuite, à écouter notre musique actuelle. (On nous en a donné un exemple à la fin – pour le contraste.) Ces séries cristallines infinies qui sans cesse s’éloignent et se rapprochent par degrés chromatiques – ces accords conclusifs selon les formules de Taylor et de Maclaurin ; les avancées à l’unisson, carrées et solides, du théorème de Pythagore ; la tristesse des mélodies d’un mouvement oscillatoire amorti ; les rythmes vifs, entrecoupés par des discontinuités de Fraunhofer – analyse spectrale des planètes... Quelle grandeur ! Quelle cohérence définitive ! Comme elle est misérable, cette musique des anciens, une musique fantasque, qui n’admet comme règle que son caprice sauvage...

Comme à l’habitude, nous sommes tous sortis de l’amphithéâtre dans l’ordre, en rangs par quatre. J’ai aperçu la silhouette familière pliée en deux ; je me suis incliné avec déférence.

L’aimable O serait là dans une heure. Je me sentais agréablement et utilement ému. Une fois rentré, vite, je suis passé au contrôle, j’ai tendu au

surveillant mon billet rose, en échange de mon autorisation à baisser les stores. Elle ne vaut que pour les jours sexuels. Sinon, entre nos murs transparents, comme tissés d'air étincelant, nous vivons à la vue de tous, toujours inondés de lumière. Nous n'avons rien à nous cacher les uns aux autres. De plus, cela allège le travail noble et pénible des Gardiens. Sans quoi, qui sait ce qui pourrait arriver. Il se peut que les habitations des anciens, bizarres et opaques, aient engendré chez eux cette triste psychologie cellulaire. "*Ma (sic) maison est ma forteresse*" – quelle idée !

À 22 heures, j'ai baissé les stores – et au même moment O est entrée, un peu essoufflée. Elle m'a tendu sa bouche rose – et son billet rose. J'ai arraché le billet de la souche – et n'ai pu, jusqu'au tout dernier moment – 22 h 15 –, m'arracher à sa bouche rose.

Ensuite, je lui ai montré mes "Notes" et je lui ai parlé – très bien, je crois – de la beauté du carré, du cube, de la ligne droite. Elle m'a écouté avec une attention si adorablement rose – et tout à coup, tombées de ses yeux bleus, en plein sur la page ouverte (la 7) – une larme, une autre, une troisième. L'encre a été délavée. Voilà, je vais devoir récrire.

— D, mon chéri, si seulement – si seulement...

Eh bien quoi, si seulement ? Si seulement quoi ? Toujours la même chanson : un enfant. Ou bien est-ce autre chose, quelque chose qui concerne... qui la concerne, elle, l'autre ? Même si là, on dirait... Non, ce serait trop absurde.

NOTE N^o 5

LE CARRÉ. LES MAÎTRES DU MONDE. UNE FONCTION AGRÉABLE ET UTILE.

Une fois de plus, je tombe à côté. Une fois de plus, je m'adresse à vous, cher lecteur inconnu, comme si vous étiez... eh bien, disons, mon vieux camarade – R-13 ; oui, le poète aux lèvres négroïdes, tout le monde le connaît. Or vous, pendant ce temps – sur la Lune, sur Mars ou Mercure –, qui peut savoir qui vous êtes, et où...

Alors voici : représentez-vous un carré – un beau carré vivant. Lui aussi, il voudrait bien parler de lui, raconter sa vie. Comprenez : le carré, la dernière idée qui lui viendrait, ce serait de dire qu'il a les quatre côtés égaux : cela, il ne le voit même pas – c'est pour lui de l'habituel, du quotidien. Eh bien, moi aussi je suis dans la situation du carré. Tenez, ces billets roses, par exemple, et tout ce qui s'ensuit, pour moi c'est la même chose que l'égalité des côtés, mais pour vous, c'est peut-être encore plus fort que le binôme de Newton.

Alors voici. Un sage ancien, par hasard bien sûr, a dit cette chose intelligente : “L'amour et la faim sont les maîtres du monde.” *Ergo* : pour dominer le monde, il faut maîtriser ceux qui en sont les maîtres. Nos ancêtres l'ont payé cher, mais ont fini par vaincre la Faim. Je veux parler de la grande guerre de Deux Cents Ans, entre la ville et les campagnes. Sans doute sur la base de préjugés religieux, des chrétiens restés sauvages s'en tenaient obstinément à leur “[pain*](#)”. Mais en l'an 35 avant la fondation de l'État Unitaire fut élaborée notre nourriture actuelle à base de pétrole. N'ont survécu, c'est vrai, que deux dixièmes des habitants de la planète. Mais – ainsi nettoyé d'une crasse millénaire – de quel éclat nouveau a brillé le

visage de notre monde ! Et ces deux dixièmes ont connu la félicité dans les demeures de l'État Unitaire.

Mais n'est-ce pas clair : la félicité et l'envie – ce sont le numérateur et le dénominateur de la fraction que l'on nomme bonheur. Et à quoi bon les innombrables victimes de la guerre de Deux Cents Ans, s'il était resté dans notre vie une raison d'envier ? Et il en restait bel et bien une, parce que les uns avaient le nez "en trompette", et d'autres l'avaient "classique" (notre conversation à la promenade) – que certains avaient mille soupirants, et certains – aucun.

Il est naturel que, ayant vaincu la Faim (ce qui, en algèbre, égale la somme des biens matériels), l'État Unitaire ait porté ses attaques contre l'autre seigneur et maître du monde, l'Amour. Lui aussi a fini par être vaincu, ce qui veut dire organisé, mathématisé, et voici trois cents ans environ a été proclamée notre historique *Lex sexualis* : "Tout Numéro a droit – en tant que bien sexuel – à tout autre Numéro."

Ensuite – ensuite, c'est purement technique. On commence par vous étudier à fond dans les laboratoires du Bureau sexuel, on détermine précisément la teneur de votre sang en hormones sexuelles, et, en fonction de cela, on élabore pour vous le Calendrier de vos jours sexuels. Ensuite vous faites une déclaration selon quoi vous souhaitez, pour ces jours-là, disposer du Numéro tant (ou des Numéros tant), et l'on vous délivre un carnet à souche (de couleur rose). Voilà tout.

C'est clair : il n'y a plus le moindre prétexte à l'envie, le dénominateur de la fraction du bonheur est égal à zéro, la fraction tend vers un infini merveilleux. Et ce qui pour nos ancêtres était source de stupides tragédies devient, chez nous, une fonction harmonieuse, agréable et utile de l'organisme, au même titre que le sommeil, le travail physique, l'alimentation, l'excrétion, et ainsi de suite. On voit là que la grande puissance de la logique purifie tout ce qu'elle touche. Oh, si vous aussi, lecteurs inconnus, pouviez connaître cette force divine, si vous appreniez à la suivre jusqu'au bout.

... C'est bizarre : aujourd'hui j'ai parlé des sommets sublimes de l'histoire de l'humanité, je n'ai cessé de respirer l'air pur des monts de la pensée, et au-

dedans de moi tout est nuageux, cotonneux et barré par une sorte de X à quatre pattes. Ou bien ce sont les miennes, de pattes, et tout vient de ce que je les ai eues longtemps sous les yeux – mes pattes hirsutes. Je n’aime pas parler d’elles – je ne les aime pas : c’est le vestige d’une époque sauvage. Est-il possible qu’en moi véritablement...

J’ai voulu biffer tout cela – parce que c’est en dehors de mon propos. Puis j’ai décidé que non, j’allais laisser. C’est mieux si mes notes – comme un sismographe ultrasensible – reproduisent la courbe de mes variations corticales les plus ténues : souvent de telles variations sont justement les prémices de...

Mais cela, c’est déjà de l’absurde, il faudrait en effet le biffer : nous avons canalisé toutes les forces élémentaires – il ne peut se produire aucune catastrophe.

Et, pour moi, maintenant, tout est parfaitement clair : j’ai une sensation intérieure bizarre – toujours du fait de mon statut de carré, dont je vous parlais en commençant. Et ce X, il n’est pas en moi (ce n’est pas possible) – non, j’ai simplement peur qu’un X ne reste en vous, mes lecteurs inconnus. Mais j’en suis sûr – vous ne me jugerez pas trop sévèrement. Vous comprendrez – j’en suis sûr – que j’aie plus de mal à écrire qu’aucun autre écrivain au cours de toute l’histoire des hommes : les uns écrivaient pour leurs contemporains, les autres – pour leurs descendants, mais personne encore n’a jamais écrit pour des ancêtres ou pour des êtres pareils à ses ancêtres éloignés et sauvages.

* Le mot a subsisté sous forme de métaphore poétique : la composition chimique de cette substance nous est inconnue. (*Toutes les notes sont du narrateur.*)

NOTE N^o 6

UN ÉVÉNEMENT. CE “C’EST CLAIR” MAUDIT. 24 HEURES.

Je le répète : j’ai pris l’engagement d’écrire tout sans rien dissimuler. C’est pourquoi, si triste cela soit-il, je me dois de signaler ici que, à l’évidence, même chez nous le processus de solidification et de cristallisation de la vie n’est pas encore accompli – que, pour parvenir à l’idéal, il reste quelques marches à gravir. L’idéal (c’est clair) est là où plus rien n’arrive, tandis que chez nous... Tenez, par exemple : je lis aujourd’hui dans le *Journal officiel* que sur la place du Cube, dans deux jours, il y aura une fête de la Justice. Sans doute un Numéro a-t-il enrayé la marche de la grande Machine étatique, et, une fois de plus, il est survenu quelque chose qui n’avait été ni prévu ni anticipé.

Et, qui plus est, quelque chose m’est arrivé, à moi. C’était, il est vrai, pendant l’Heure privative, c’est-à-dire ce laps de temps spécialement dévolu aux circonstances imprévues, mais tout de même...

Vers 18 heures (à 17 h 50 très exactement), j’étais chez moi. Tout à coup, le téléphone.

— D-503 ?

Voix de femme.

— Oui.

— Vous êtes libre ?

— Oui.

— C’est moi, I-330. Je passe vous chercher en aéro, nous irons à la Vieille Maison. D’accord ?

I-330 ! Cette I m’agace, m’irrite – me fait presque peur. Mais c’est justement pourquoi j’ai dit : oui.

Cinq minutes plus tard, nous sommes déjà en vol. La maiolique bleue du ciel de mai – et ce soleil léger qui nous poursuit en vrombissant avec son aéronef d’or, sans nous rattraper ni nous dépasser. Mais là-bas, en avant, il y a un nuage blanc, comme une taie sur l’œil, absurde, rondet – comme les joues d’un antique Cupidon – et ça, c’est gênant. Le hublot frontal est levé, le vent souffle, on a les lèvres sèches – on ne peut s’empêcher de les lécher tout le temps, tout le temps on pense à des lèvres.

De loin, on voit apparaître des taches troubles, vertes – là-bas, au-delà de la Muraille. Puis le cœur défaille légèrement, involontairement – plus bas, plus bas, plus bas – c’est comme descendre une montagne escarpée – et nous voici devant la Vieille Maison.

C’est un bâtiment étrange, fragile, clos sur lui-même, il est protégé de tous les côtés par une enveloppe de verre : sans quoi, bien entendu, il se serait écroulé depuis longtemps. À la porte de verre – une vieille femme, toute ridée – surtout la bouche : toute en plis et crevasses, les lèvres rentrées, la bouche comme obstruée – très peu de chances qu’elle puisse parler, et pourtant la voici qui parle :

— Alors, les enfants, vous êtes venus voir ma maison ?

Et ses rides rayonnent (c’est-à-dire qu’elles forment un réseau de rayons convergents, d’où l’impression qu’elles “rayonnent”).

— Mais oui, grand-mère, dit I-330. On a eu envie de revenir.

Les rides ont rayonné :

— Le soleil, hein ? Mais quoi ! Ah, la coquine, ah, la coquine ! Je sais, je sais ! Mais c’est d’accord : entrez tous les deux, moi je reste plutôt ici, au soleil...

Hm... Il semble que ma compagne vienne ici souvent. J’ai envie de secouer quelque chose – quelque chose qui me gêne : sans doute cette image qui me poursuit – le nuage blanc sur la maiolique lisse et bleue.

Tandis que nous montons le large escalier sombre, I dit :

— Je l’aime bien – cette vieille.

— Et pourquoi ?

— Je ne sais pas. Peut-être pour sa bouche. Peut-être pour rien, juste comme ça.

Je hausse les épaules. Elle continue – en souriant un petit peu, ou bien même sans sourire du tout.

— Je me sens très coupable. C’est clair, il ne devrait pas y avoir d’amour “juste comme ça”, mais de “l’amour parce que”. Tous les éléments doivent être...

Je commence :

— C’est clair...

Mais aussitôt je me reprends – ce mot que je ne cesse de dire – et je regarde I à la dérobée : a-t-elle remarqué ou non ?

Mais elle regarde quelque part vers le bas : ses yeux sont baissés – comme des stores.

Je me rappelle : le soir vers 22 heures, on marche sur l’avenue, et parmi les cellules brillamment éclairées, transparentes, il y en a d’autres, sombres, stores baissés – et là, derrière les stores – qu’y a-t-il là-bas, derrière ses stores à elle ? Pourquoi m’a-t-elle appelé aujourd’hui, et que veut dire tout cela ?

J’ai ouvert la porte, lourde, grinçante, opaque – et nous voici dans un local sombre et en désordre (ils appelaient cela un “appartement”). Le même instrument de musique bizarre, “royal”, disaient-ils – et dans les formes et les couleurs la même bariolure – sauvage, désordonnée, folle – que dans la musique de ce temps-là. Au-dessus de la tête – une surface blanche ; des murs bleu sombre ; les reliures rouges, vertes, orange des livres anciens ; le bronze jauni des candélabres, une statue du Bouddha ; les lignes du mobilier, déformées par l’épilepsie, impossibles à transcrire algébriquement.

J’avais du mal à supporter ce chaos. Mais ma compagne avait, manifestement, un organisme plus solide.

— C’est – mon préféré... – Elle s’est reprise tout à coup : sourire-morsure, dents blanches et aiguës. – Je veux dire, de tous leurs “appartements” – le plus absurde.

— Ou plutôt : de leurs États, ai-je corrigé. Des milliers d’États microscopiques, éternellement occupés à se faire la guerre, impitoyablement, comme...

— Mais oui, c’est clair..., dit I, avec les marques du plus grand sérieux.

Nous avons traversé une pièce où étaient disposés de petits lits d'enfants (à cette époque, les enfants aussi étaient une propriété privée). Puis il y a eu d'autres pièces, des glaces miroitantes, des armoires lugubres, des canapés insupportablement bigarrés, une immense "cheminée", un grand lit d'acajou. Notre matériau d'aujourd'hui – ce verre magnifique, transparent, éternel – n'était présent que sous la forme de quelques carrés de fenêtres, misérables, fragiles.

— Et dire qu'ici on aimait "juste comme ça", on brûlait, on se tourmentait... (stores des yeux baissés). Quelle perte stupide et irrationnelle d'énergie humaine, – vous ne trouvez pas ?

Elle parlait en quelque sorte à ma place, elle disait ma pensée. Mais il y avait, toujours présent dans son sourire, ce X. Loin, derrière ces stores, il se passait quelque chose – je ne sais pas quoi – qui poussait ma patience à bout ; j'avais envie de me quereller avec elle, de l'invectiver (oui, c'est ainsi), mais j'en étais réduit à acquiescer – impossible de ne pas acquiescer.

Nous voici arrêtés devant un miroir. À ce moment, je ne vois que ses yeux. Une idée me vient : l'homme est fabriqué de façon aussi absurde que ces "appartements" – la tête humaine n'est pas transparente, et elle n'a que deux petites ouvertures : les yeux. On dirait qu'elle m'a deviné – elle se retourne. "Tenez : mes yeux, les voici. Alors ?" (Tout cela, bien entendu, sans que rien soit dit.)

J'ai devant moi deux fenêtres effroyablement sombres, avec dedans une vie inconnue, étrangère. Seul un feu y est visible – une sorte de "cheminée" y flamboie à sa façon – et il y a comme des silhouettes, pareilles à...

Rien, bien entendu, que de naturel : c'est moi que je voyais reflété. Mais, naturel, cela ne l'était pas et l'image ne me ressemblait pas (sans doute l'effet oppressant de toute la situation) – j'ai clairement senti de la peur, j'ai eu la sensation d'être pris au piège, enfermé dans cette cage aberrante, entraîné dans le tourbillon sauvage d'une vie abolie.

— Écoutez, a dit I, passez dans la pièce d'à-côté, juste un instant.

Sa voix me parvenait de loin, de l'intérieur, derrière les sombres fenêtres de ses yeux où flambait la cheminée.

Je suis sorti et je me suis assis. Sur une étagère au mur, la bouille asymétrique au nez camus d'un poète d'autrefois, Pouchkine je crois, me souriait légèrement, bien en face. Pourquoi étais-je assis là – supportant docilement ce sourire, et pourquoi tout cela : que faisais-je ici – pourquoi cette situation absurde ? Cette femme irritante, rebutante, ce jeu bizarre...

Là-bas – une porte d'armoire qui claque, un froissement de soie, j'ai du mal à me retenir d'aller voir et – je ne me rappelle pas exactement : j'avais envie, je crois, de lui asséner toutes sortes de duretés.

Mais la voici réapparue. Elle porte une robe d'autrefois, courte, d'un jaune éclatant, un chapeau noir, des bas noirs. Sa robe est de soie légère – je vois clairement : les bas très longs, bien au-dessus des genoux – l'échancrure de la robe, l'ombre entre les...

— Vous avez envie de faire l'originale, c'est clair, mais comment ne...

— Oui, c'est clair, interrompt I... Être original, cela veut dire : se distinguer des autres. Donc : être original, c'est enfreindre l'égalité... Et ce qui, dans la langue idiote des anciens, s'appelait "être banal" – signifie pour nous : ne faire que son devoir. Parce que...

— Oui, oui, oui ! – Je ne me retiens plus. – C'est cela ! Exactement. – Et vous n'avez pas, vous n'avez pas à...

Elle s'approche de la statue du poète au nez camus et, voilant avec le store la flamme de ses yeux – loin, dedans, derrière ses fenêtres –, elle dit, cette fois-ci avec un parfait sérieux (elle doit vouloir m'amadouer) – cette chose très raisonnable :

— Vous ne trouvez pas incroyable qu'autrefois on supportait des gens pareils ? Non seulement on les supportait – on les admirait. Quel esprit de soumission ! Vous ne croyez pas ?

— C'est clair... C'est-à-dire, je voulais... (Ah, maudit "c'est clair" !)

— Oui, oui, je comprends. Ils étaient, en fait, plus dominants, plus puissants que leurs rois couronnés. Pourquoi ne les isolait-on pas ? Ne les exterminait-on pas ? Chez nous...

— Oui, chez nous...

J'enchaîne déjà, mais tout à coup – elle éclate de rire. Ce rire, j'en suis la courbe avec le regard : sonore, abrupt, souple et ferme, comme une cravache.

Je me souviens, je tremblais tout entier. Là, tout de suite – me saisir d'elle – puis je ne me souviens plus... Il fallait – n'importe quoi – mais faire quelque chose. J'ai ouvert machinalement ma plaque d'or, regardé l'heure. Il était 16 h 50.

— Il est temps, vous ne trouvez pas ? ai-je dit, poliment, aussi poliment que possible.

— Et si je vous demandais de rester ici avec moi ?

— Écoutez : vous... vous avez conscience de ce que vous dites ? Dans dix minutes je dois être à l'amphithéâtre...

— ... Tous les Numéros doivent assister à des cours obligatoires d'art et de sciences..., dit I avec ma voix. – Puis elle soulève le store, lève les yeux : à travers les fenêtres sombres, la cheminée flambe. – Au Bureau médical j'ai un ami médecin – il est inscrit avec moi. Si je lui demande, il vous fera un certificat. Alors ?

J'ai compris. J'ai enfin compris où menait tout ce petit jeu.

— Ça, c'est le comble ! Et vous savez que, comme tout loyal Numéro, je dois, *de facto*, me rendre au plus vite au Bureau des Gardiens et...

— *De facto* ou pas – sourire-morsure aigu – moi je suis très curieuse de savoir : irez-vous au Bureau ou non ?

— Et vous, vous restez ?

J'ai saisi le bouton de la porte. Il était en cuivre – et j'ai perçu : ma voix, elle aussi, était de cuivre.

— Juste un instant... Je peux ?

Elle est allée au téléphone. Elle a appelé quelqu'un – j'étais si ému que je n'ai pas retenu qui – et elle s'est écriée :

— Je vous attendrai à la Vieille Maison. Oui, oui, seule...

— Vous me laissez l'aéronef ?

— Oh, oui, bien sûr ! Je vous en prie...

Dehors, au soleil, près de l'entrée – comme une plante, la vieille sommeille. Une fois de plus, chose étonnante, sa bouche herbue et close s'est ouverte et elle a parlé.

— Et elle, votre... – elle est restée seule dedans ?

— Oui, seule.

La bouche de la vieille, redevenue toute végétale, est restée close. Elle a hoché la tête. Manifestement, même son cerveau affaibli comprenait l'absurdité et le danger du comportement de cette femme.

À 17 heures pile, j'étais au cours magistral. Et là, tout à coup, j'ai compris que j'avais menti à la vieille : I n'était pas seule au-dedans. C'était peut-être cela – avoir involontairement trompé la vieille – qui me tourmentait tellement et m'empêchait d'écouter. Non, pas seule : c'était là la question.

J'avais, après 21 h 30, une heure de libre. J'aurais pu dès ce soir aller au Bureau des Gardiens et faire ma déclaration. Mais j'étais si fatigué après cette histoire stupide, et de plus, le délai légal pour une déclaration est de quarante-huit heures. Il me restait vingt-quatre heures : je pourrais la faire demain.

NOTE N^o 7

LE CIL. TAYLOR. LA JUSQUIAME ET LE MUGUET.

La nuit. Du vert, de l'orange, du bleu : l'instrument "royal", rouge ; la robe jaune vif comme une orange. Et puis, le Bouddha de cuivre ; il a soulevé ses paupières de cuivre – et du jus a coulé : sortant du Bouddha. De la robe jaune aussi coule du jus – et il y a des gouttes de jus sur le miroir, et le grand lit sainte lui aussi, et les lits d'enfants, et moi – et c'est une horreur mortellement suave.

Je me réveille : une lumière modérée, bleutée ; le verre des murs brille, les chaises de verre, la table. Cela me rassure, mon cœur cesse de cogner. Le jus, le Bouddha... Quelle est cette absurdité ? C'est clair : je suis malade. Jamais encore je n'avais rêvé. On dit que pour les anciens rien n'était plus habituel, plus normal – rêver. C'est que, oui, leur vie entière était sur le même modèle – un carrousel abominable : du vert – de l'orange – le Bouddha – ce jus. Mais nous, nous savons que rêver est le signe d'une maladie psychique grave. Et je sais : jusqu'ici mon cerveau a fonctionné comme un mécanisme chronométrique éprouvé, étincelant, sans une poussière. Et maintenant... Oui, maintenant, c'est exactement ça : je sens là, dans mon cerveau – une sorte de corps étranger – comme un cil minuscule qui me serait entré dans l'œil : on a la sensation de soi tout entier, mais voilà, cet œil avec ce cil dedans – pas moyen de l'oublier une seconde...

Gaillarde, cristalline, juste à mon chevet, la sonnerie : 7 heures, lever. À droite et à gauche, à travers les parois de verre – j'ai l'impression de me voir moi, répété mille fois, ma chambre, mes vêtements, mes mouvements. Cela donne du courage : se voir comme la partie d'un tout énorme, puissant,

unitaire. Quelle beauté précise : pas un geste superflu, pas une flexion, pas une torsion de trop.

Oui, c'est certain, ce Taylor était le plus génial des anciens. Il n'est pas allé, c'est vrai, jusqu'à imaginer étendre sa méthode à toute notre vie, à tous nos pas, à nos journées entières – il n'a pas su intégrer son système vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Mais tout de même : comment a-t-on pu écrire des bibliothèques entières sur un Kant ou je ne sais qui – et ne remarquer qu'à peine Taylor – ce prophète qui a su prévoir l'avenir avec dix siècles d'avance.

Le petit-déjeuner est terminé. L'Hymne de l'État Unitaire a été chanté en chœur. En chœur, en rangs par quatre : aux ascenseurs. Le faible bourdonnement des moteurs – et, vite, vite, nous descendons, plus bas, toujours plus bas – le cœur défaille un peu...

Et là, tout à coup, revient ce rêve absurde – ou une vague fonction dérivée de ce même rêve. Ah mais oui, hier, dans l'aéronef – la descente. Du reste, tout cela est terminé : point final. C'est très bien que j'aie été avec elle si péremptoire et si tranchant.

Dans le wagon du chemin de fer souterrain, je file vers le chantier où étincelle au soleil le corps élégant de l'Intégrale, encore immobile, attendant d'être animé par le feu. Les yeux fermés, je rêve en formules, je refais encore une fois le calcul : quelle vitesse initiale est nécessaire pour arracher l'Intégrale à la Terre. Chaque centième de seconde, la masse de l'Intégrale se modifie (le poids de carburant explosif diminue). L'équation est très compliquée, avec des nombres transcendants.

C'est comme en rêve, ici – dans le monde solide des chiffres – quelqu'un s'est assis à côté de moi, m'a poussé légèrement, m'a dit : "pardon".

J'ai entrouvert les yeux – et d'abord (association avec l'Intégrale) quelque chose s'est propulsé à toute vitesse dans l'espace : une tête – elle vole, parce qu'elle a, des deux côtés, des ailes-oreilles roses déployées. Puis c'est la courbe d'une nuque fléchie – un dos voûté – arc double – la lettre S...

Et à travers les murs de verre de mon monde algébrique – encore ce cil minuscule – il y a quelque chose de désagréable qu'aujourd'hui je dois...

— Ce n'est rien, ce n'est rien, je vous en prie.

Et j'ai souri à mon voisin, nous nous sommes salués. Sur sa plaque j'ai vu étinceler : S-4711 (on comprend pourquoi je l'ai tout de suite associé à la lettre S : une impression sensorielle subliminaire). Et ses yeux ont étincelé : deux forets aigus, tournoyant à toute vitesse en s'enfonçant toujours plus avant, et bientôt ils seront parvenus tout au fond, ils verront ce que moi-même je ne...

Tout à coup le cil minuscule devient quelque chose d'absolument clair pour moi : mais oui, c'est l'un d'entre eux, l'un des Gardiens, et le plus simple, c'est de tout lui raconter, sur-le-champ, sans attendre.

— Voyez-vous, hier je suis allé à la Vieille Maison...

Ma voix est bizarre – écrasée, aplatie – je toussote pour m'éclaircir la gorge.

— Mais c'est excellent. Cela donne matière à des conclusions très intéressantes.

— C'est que, voyez-vous, je n'étais pas seul, j'accompagnais le Numéro I-330, or il est arrivé que...

— I-330 ? Content pour vous. Une femme très intéressante, très douée. Elle a beaucoup d'admirateurs.

... Mais alors, lui aussi – à la promenade, l'autre jour – peut-être même est-il inscrit avec elle ? Non, on ne peut pas lui parler de cela – impossible, impensable : c'est clair.

— Oui, oui ! Bien sûr, bien sûr ! Très...

Et je souris – un sourire toujours plus large, plus inepte – et je sens : à cause de ce sourire – je suis nu, sot...

Les deux forets ont pénétré en moi jusqu'au fond, puis, tournoyant rapidement – sont revenus se ficher dans mes yeux ; S m'a souri d'un double sourire, m'a fait un signe, a glissé vers la sortie.

Je me suis caché derrière mon journal (avec l'impression que tout le monde me regardait), et bientôt j'ai oublié le cil, les coups de foret dans la tête, j'ai tout oublié : tellement j'étais bouleversé par ce que je lisais. Une seule courte phrase : “Selon des sources fiables – on aurait retrouvé les traces d'une organisation jusqu'ici demeurée insaisissable, ayant pour objectif la libération du joug bienfaisant de l'État.”

“Libération” ? C’est inouï comme les instincts criminels sont vivaces chez les hommes. Je dis consciemment : “criminels”. La liberté et le crime sont aussi étroitement liés que... disons, le mouvement d’un aéronef et sa vitesse. Si sa vitesse = 0, il ne bouge pas ; si la liberté de l’homme = 0, l’homme ne commet pas de crimes. C’est clair. Le seul moyen de libérer l’homme du crime, c’est de le priver de liberté. Et à peine y étions-nous parvenus (oui, “à peine” – à l’échelle des siècles, s’entend), qu’on ne sait quels débiles...

Non, je ne comprends pas : pourquoi ne suis-je pas allé, toutes affaires cessantes, dès hier, au Bureau des Gardiens ? Aujourd’hui après 16 heures – j’y vais sans faute...

Je suis sorti à 16 h 10 – et, au coin, j’ai tout de suite vu O – O transportée – toute rose – par la rencontre. “Elle a un esprit simple et rond. Cela tombe bien : elle comprendra et me soutiendra”... Mais, au fond, non : je n’ai pas besoin de soutien – j’ai pris une décision ferme.

Les trompettes du Générateur de musique sonnent en chœur la Marche de l’État – cette Marche de tous les jours. Quel enchantement inouï dans cette répétition quotidienne, cette reproduction en miroir !

O me prend par le bras.

— Promenade ?

Ses yeux bleus tout ronds me regardent, largement ouverts – fenêtres bleues vers l’intérieur –, et j’y pénètre sans rencontrer rien où mon regard puisse s’accrocher : à l’intérieur, il n’y a – rien, c’est-à-dire rien d’étranger, rien d’inutile.

— Non, pas de promenade. Je dois aller...

Et je lui dis où. Et à ma stupéfaction, je vois : le cercle rose de sa bouche s’abaisse – une demi-lune rose, coins vers le bas – on dirait qu’elle a avalé du vinaigre. J’explose.

— Vous autres, Numéros féminins, vous êtes, on dirait, incurablement rongées par les préjugés. Absolument incapables de pensée abstraite. Pardonnez-moi, mais c’est de la stupidité pure.

— Vous allez chez ces espions... Beurk ! Et moi qui avais trouvé pour vous au Musée botanique un brin de muguet...

— Et pourquoi “Et moi”, pourquoi ce “ET” ? C’est tout à fait les femmes, ça. – Je m’empare avec irritation (j’avoue) de son muguet. – Regardez-le, votre muguet, alors ? Vous pouvez le flairer : ça sent bon, n’est-ce pas ? Alors ayez un poil de logique. Le muguet sent bon : soit. Mais vous ne pouvez tout de même pas dire de l’odeur, de la notion même d’“odeur”, que c’est bon ou mauvais ? Alors, vous pouvez ? Il y a l’odeur du muguet – et il y a l’affreuse odeur de la jusquiame : l’une et l’autre sont des odeurs. Les États d’autrefois avaient des espions – nous aussi nous avons des espions... oui, des espions. Je n’ai pas peur du mot. Mais une chose est claire : leurs espions – c’est la jusquiame, les nôtres – c’est du muguet. Oui, du muguet, parfaitement !

La demi-lune rose tremblait. Je comprends maintenant : ce n’était qu’une impression – mais sur le coup j’étais convaincu qu’elle allait se mettre à rire. Et j’ai crié encore plus fort.

— Oui, du muguet. Et il n’y a rien de drôle, rien du tout.

Les boules rondes et lisses des têtes glissaient tout autour de nous – et se retournaient. O m’a pris tendrement la main.

— Vous êtes tout chose aujourd’hui... Vous n’êtes pas malade ?

Le rêve... le jaune... le Bouddha... J’ai tout de suite compris : il fallait que j’aille au Bureau médical.

— Oui, c’est vrai, je crois que je suis malade, me suis-je écrié tout content (contradiction absolument incompréhensible : quelle raison avais-je d’être content ?).

— Alors vous devez consulter immédiatement. Vous le savez : vous avez le devoir d’être en bonne santé – inutile de vous expliquer.

— Mais oui, O, bien chère – c’est certain, vous avez raison. Absolument raison !

Je ne suis pas allé au Bureau des Gardiens : toutes affaires cessantes, j’ai dû me rendre au Bureau médical ; j’y ai été retenu jusqu’à 17 heures.

Et ce soir (du reste, ça n’avait plus d’importance – le soir, c’est fermé) – le soir O est passée me voir. Les stores sont restés levés. Nous avons résolu des casse-tête dans un vieux recueil : c’est très apaisant et ça nettoie l’intellect. O-90 était installée devant son cahier, la tête penchée sur l’épaule gauche, la

langue calée dans la joue gauche pour mieux se concentrer. C'était si enfantin, si adorable... Et tout en moi était bon, précis, simple...

Elle est partie. Je reste seul. Je pousse deux profonds soupirs (très bénéfique avant de dormir). Et tout à coup cette odeur inattendue – et l'idée de quelque chose de très désagréable... J'ai vite trouvé : c'est un brin de muguet, caché dans mon lit. Tout remonte du fond en tourbillons. Non, c'est vraiment un manque de tact de sa part – me fourrer ce muguet. Non, je n'y suis pas allé, non. Ce n'est tout de même pas ma faute si je suis malade.

NOTE N^o 8

LE NOMBRE IRRATIONNEL. R-13. LE TRIANGLE.

Ça m'a rappelé il y a longtemps, quand j'étais écolier, il y a eu cette histoire avec $\sqrt{-1}$. Le souvenir est si clair, si net : la grande salle lumineuse, sphérique, les centaines de têtes rondes des écoliers – et Pliapa, notre instructeur de mathématiques. Nous l'avions surnommé Pliapa : il était déjà passablement usagé, déglingué, et quand l'appareteur le branchait par-derrière, le haut-parleur commençait par quelque chose comme "Pliaplia-pliaplia-tschhhhh", puis la leçon commençait. Un jour Pliapa nous a parlé des nombres irrationnels – et je me souviens que je pleurais, je tapais du poing sur mon pupitre et je braillais : "Je ne veux pas de $\sqrt{-1}$! Il faut extraire de moi cette $\sqrt{-1}$!" Cette racine de -1, elle s'était plantée en moi, comme un corps étranger, hétérogène, effrayant, qui me dévorait – impossible d'y trouver un sens, de s'en débarrasser, parce qu'il était hors *ratio*.

Et voilà qu'elle était revenue. J'ai relu mes notes – et tout est clair : si j'ai rusé, si je me suis menti à moi-même – c'était pour ne pas voir cette $\sqrt{-1}$. Des sottises, tout le reste – que je suis malade, etc. J'aurais pu aller là-bas : il y a une semaine – je le sais – j'y serais allé sans hésiter. Pourquoi donc maintenant... Pourquoi ?

Aujourd'hui par exemple. À 16 h 30 précises – j'étais devant le mur de verre étincelant. Au-dessus de moi – l'éclat pur des lettres de l'inscription : BUREAU. On aperçoit, dans les profondeurs, une longue file de Tenues bleutées. Comme des luminaires dans les églises – les visages luisent : ils sont venus pour accomplir un haut fait, pour trahir sur l'autel de l'État Unitaire les gens qu'ils aiment, leurs amis – eux-mêmes. Et moi – moi je voudrais être l'un d'eux, être avec eux. Mais je ne peux pas : les jambes

rivées aux dalles de verre – je reste là debout, je regarde, hébété, sans forces, je ne bouge pas...

— Eh, le matheux ! On rêve ?

J'ai sursauté. Tournés vers moi, des yeux noirs, vernissés par le rire, des lèvres épaisses, africaines. Le poète R-13, mon vieil ami – et avec lui la toute rose O.

Je me retourne, irrité (s'ils ne m'avaient pas dérangé, je crois, j'aurais arraché de moi cette $\sqrt{-1}$ toute vive, je serais entré dans le bureau).

— Non, je ne “rêve” pas, mais – si on veut – j'admire, dis-je assez brutalement.

— C'est ça, oui ! Vous, très cher, vous auriez dû être poète, pas mathématicien. Oui, poète ! Allez, rejoignez-nous – faites-vous poète ! Qu'en dites-vous ? Si c'est d'accord, en un clin d'œil je vous fais enregistrer ! Hein ?

R-13 parle d'abondance, les mots jaillissent en jets de ses lèvres épaisses ; ses *p* éclaboussent, ça gicle quand il dit “poètes”.

— J'ai toujours servi le savoir et je continuerai, dis-je, renfrogné : je n'aime pas les plaisanteries, je ne les comprends pas, et R-13 a la fâcheuse habitude de plaisanter.

— Mais c'est quoi, votre “savoir” ! De la lâcheté, voilà tout. Oui, vraiment, qu'est-ce que c'est ? Ce que vous faites, c'est construire une muraille autour de l'infini, et après vous avez peur de regarder ce qu'il y a derrière. Si, je vous assure ! Un petit coup d'œil – et puis vous fermez les yeux. Si !

— Les murs sont la base de tout ce qui est humain..., ai-je commencé.

R a lancé un vrai jet d'eau. O riait rose et rond. Je les ai chassés d'un geste : ils pouvaient toujours se moquer. Quelle importance ? Il fallait que j'engloutisse cette maudite $\sqrt{-1}$, que je lui torde le cou. J'ai proposé :

— Vous savez quoi – allons un peu chez moi, nous ferons des casse-tête (je me suis rappelé l'heure tranquille de la veille – ce serait peut-être la même chose aujourd'hui).

O a regardé R : elle m'a lancé un coup d'œil lumineux, tout rond, ses joues se sont légèrement colorées de la couleur tendre et émouvante de nos billets.

— Mais aujourd’hui je... Aujourd’hui – j’ai un billet pour lui, a-t-elle dit en désignant R – et ce soir il est occupé... De sorte que...

Les lèvres mouillées et vernies ont claqué avec bienveillance :

— Au fond pourquoi pas ? Elle et moi n’avons besoin que d’une demi-heure. N’est-ce pas, O ? Vos petits problèmes de maths, je n’aime pas trop ça, mais on peut simplement passer un moment chez moi.

Je redoutais de rester seul avec moi-même – ou plutôt, avec ce moi nouveau, étranger, qui ne portait mon numéro matricule – D-503 – que par une étrange coïncidence. Et je suis allé chez lui, chez R. Je sais bien, il n’est ni exact ni rythmé, il a une sorte de logique paradoxale, un peu drolatique, mais tout de même – c’est un copain. Rien d’étonnant si, il y a trois ans, nous avons tous les deux choisi cette mignonne O toute rose. Cela a créé un lien encore plus fort que nos années d’école.

Nous voilà donc chez R. Au premier abord, tout y est comme chez moi : les Tables, le verre des fauteuils, du bureau, de l’armoire, du lit. Mais R, à peine entré, a déplacé un fauteuil, un autre – et voilà les surfaces bouleversées, les proportions établies brouillées, tout est devenu non euclidien. Toujours le même, ce R, toujours le même. En taylorisme et en maths : toujours en queue de classe.

Nous avons évoqué ce bon vieux Pliapa : les petits billets reconnaissants que nous autres gamins lui collions sur ses jambes de verre (nous l’aimions bien, Pliapa). Nous nous sommes rappelé notre [Catéchiseur*](#). Notre Catéchiseur avait la voix incroyablement sonore – son haut-parleur soufflait en tempête – et tous ensemble nous braillions les textes à sa suite. Un jour, R-13, qui n’avait peur de rien, lui avait fourré du papier mâché dans le pavillon : à chaque texte, il éructait du papier. R, bien sûr, avait été puni, ce qu’il avait fait était, bien sûr, mal, mais aujourd’hui cela faisait rire notre trio – moi compris, je l’avoue.

— Et s’il avait été vivant, comme chez les anciens, hein ? C’est “ççça” qui aurait...

Et des grosses lèvres fuse un jet sifflant-chuintant...

De partout, le soleil : il pénètre à travers le plafond, les murs, il vient d’en haut, des côtés ; et, reflété, d’en bas – le soleil encore. O est sur les genoux de

R-13, elle a dans ses yeux bleus de minuscules gouttelettes de soleil. Je me sens comme réchauffé, libéré ; $\sqrt{-1}$ s'est tue, elle se tient coite...

— Et votre Intégrale, alors ? On s'envole bientôt pour catéchiser les habitants des planètes, hein ? Allez, dépêchez-vous ! Sans quoi, nous autres poètes, nous allons vous en écrire tant et tant que votre Intégrale n'arrivera pas à décoller. Tous les jours de 8 à 11...

R secoue la tête, se gratte la nuque : il a, par-derrière, amarrée sur l'occiput, comme une petite mallette de voyage (ça rappelle le tableau des temps anciens : "En voiture").

Je m'anime.

— Alors vous aussi vous écrivez pour l'Intégrale ? Dites-moi, vous parlez de quoi ? Tenez, aujourd'hui, par exemple.

— Aujourd'hui ? De rien. J'avais autre chose à ffffaire...

Le "fff" m'éclabousse en pleine figure.

— Et quoi ?

R se renfrogne.

— Autre chose ! Un verdict – si on veut. J'avais un verdict à poétiser. Un idiot, un poète de chez nous... On a travaillé deux ans coude à coude, tout allait plutôt bien. Et tout à coup – patatras ! "Je suis, a-t-il dit, un génie, un génie – au-dessus des lois." Et il sort des choses pas possibles... Mais que veux-tu... Dur !

Les lèvres épaisses pendent, les yeux ont perdu leur vernis. R-13 bondit, se retourne, fixe un point quelque part à travers le mur. Je regarde sa mallette occipitale solidement bouclée et je me demande : "Qu'est-ce qu'il tourne et retourne là-dedans en ce moment ?"

Une minute d'un silence gêné, asymétrique. Je ne vois pas clair dans ce qui se passe, mais il y a quelque chose.

— Heureusement, les temps antédiluviens de tous ces Shakespeare et ces – comment donc – Dostoïevski – et consorts – sont passés, dis-je, faisant exprès de parler fort.

R se retourne vers moi. Les mots, comme avant, fusent et jaillissent – mais dans ses yeux, le vernis joyeux a disparu.

— Eh oui, bien cher mathématicien, heureusement, heureusement ! Nous sommes la moyenne arithmétique la plus heureuse... Comment est-ce que vous dites ? L'intégration du zéro à l'infini – du crétin jusqu'à Shakespeare... Eh oui !

Je ne sais pas pourquoi – c'était absolument incongru – mais elle a ressurgi, *elle*, ce ton qu'elle avait – entre R et elle, j'ai senti se tendre une sorte de fil extrêmement ténu (quelle sorte de fil ?). $\sqrt{-1}$ a remué à nouveau. J'ai ouvert ma plaque : 16 h 25. Il leur restait quarante-cinq minutes sur leur billet rose.

— Bon, je dois y aller...

Et j'ai embrassé O, serré la main de R – et suis allé prendre l'ascenseur.

Une fois descendu, l'avenue déjà traversée, je me suis retourné : dans la masse lumineuse et cristalline de l'immeuble, baignée de soleil – on apercevait çà et là des cellules opaques aux stores baissés – cellules d'un bonheur rythmique taylorisé. Au sixième, j'ai repéré la cellule de R-13 : il avait déjà baissé les stores.

Douce O, cher vieux R... En lui aussi il y a quelque chose (pourquoi "aussi", je ne sais pas – mais je laisse comme c'est écrit), quelque chose qui ne m'est pas tout à fait clair. Et pourtant lui, O et moi, nous formons un triangle, pas vraiment équilatéral peut-être, mais un triangle tout de même. Nous formons – à parler la langue de nos ancêtres (vous la comprenez peut-être mieux, cette langue, vous, mes lecteurs des planètes) – nous formons – une famille. Et comme c'est bon quelquefois de se reposer, même un instant, de se réfugier dans un triangle simple et fort, loin de tout ce qui...

* Il ne s'agit pas, bien entendu, de la Loi divine de l'ancienne religion, mais de la Loi de l'État Unitaire.

NOTE N^o 9

LITURGIE. IAMBES ET TROCHÉES. LA MAIN DE FONTE.

Un jour clair, triomphal. Un jour où l'on oublie ses faiblesses, ses imperfections, ses maladies – et où tout est inébranlable et cristallin, éternel – comme notre nouveau verre...

La place du Cube. Soixante-six puissants cercles concentriques : les tribunes. Et soixante-six rangées : l'éclat paisible des visages, les yeux qui reflètent la splendeur du ciel – ou, peut-être, celle de l'État Unitaire. Fleurs écarlates, comme le sang – les lèvres des femmes. Tendres guirlandes des visages d'enfants – ils sont au premier rang, tout près du lieu de l'action. Un silence profond, sévère, gothique.

D'après les descriptions qui nous sont parvenues, les anciens éprouvaient quelque chose d'analogue lors de leurs "services divins". Mais ils servaient leur Dieu, ce Dieu insensé et inconnu – nous servons un Dieu sensé et connu avec la plus grande exactitude ; leur Dieu ne leur a rien donné, sauf la torture d'une quête infinie ; leur Dieu n'a rien inventé de plus intelligent, on ne sait pourquoi, que de s'offrir lui-même en sacrifice – nous, nous offrons une victime sacrificielle à notre Dieu, l'État Unitaire, une victime paisible, raisonnée, raisonnable. Oui, c'était une liturgie solennelle en l'honneur de l'État Unitaire, une commémoration des jours et des années baptismales de la guerre de Deux Cents Ans, la fête grandiose de la victoire de "nous" sur "je", du TOUT sur le UN...

Ce "un", il est là – debout sur les marches du Cube inondé de soleil. Un visage blanc... non, même pas – sans couleur, visage vitreux, lèvres vitreuses. Avec seulement ces yeux noirs, qui sucent et boivent le gouffre d'un monde terrifiant dont quelques minutes à peine le séparent. La plaque

d'identité en or lui a déjà été ôtée. Les mains sont liées d'un cordon pourpre (une vieille coutume : l'explication tient à ce que, dans les temps anciens, avant que tout cela s'accomplisse au nom de l'État Unitaire, les condamnés, cela va de soi, se sentaient en droit d'opposer une résistance, et l'on devait généralement leur enchaîner les bras).

Et en haut, sur le Cube, à côté de la Machine – immobile, comme métallique, se tient la silhouette de celui que nous nommons le Bienfaiteur. D'ici, en bas, on ne distingue pas son visage : on en voit seulement les contours aux lignes sévères, majestueuses, carrées. Mais ses mains... Il en est parfois ainsi sur les photos : les mains – placées trop près, en gros plan – apparaissent énormes, monopolisent le regard – occultant tout le reste. Ces mains pesantes, encore tranquillement posées sur les genoux – c'est clair : elles sont de pierre, et les genoux – peinent à supporter leur poids...

Et tout à coup l'une de ces mains énormes se soulève lentement – un geste lent, geste de fonte – et, obéissant à cette main levée, un Numéro s'est détaché des tribunes, il s'approche du Cube. C'est l'un des Poètes officiels, à qui est échu cet heureux sort – couronner la fête avec sa poésie. Et voilà qu'au-dessus des tribunes résonnent de divins iambes d'airain – ils parlent de celui-là, ce fou aux yeux vitreux qui est là debout sur les marches, et qui attend la conséquence logique de ses folies.

... Incendie ! Dans les iambes oscillent des immeubles, ils s'effondrent, projetant en l'air des jets d'or liquide. Les arbres verts se convulsent, la sève dégoutte – seules subsistent les croix noires de leurs squelettes. Mais voici qu'est apparu Prométhée (c'est-à-dire Nous, naturellement)...

*Attelant le feu à l'acier, aux machines,
Avec la loi il ferre le chaos.*

Tout est nouveau, tout est fait d'acier : soleil d'acier, arbres d'acier, hommes d'acier. Et soudain voilà qu'un fou “délivre le feu de ses chaînes”, et c'est un nouveau désastre...

J'ai, malheureusement, une mauvaise mémoire des vers, mais je me rappelle une chose : on ne pouvait choisir des images plus instructives et plus

belles.

Et, une deuxième fois, ce geste lent, lourd – et sur les marches du Cube apparaît un second poète. De surprise, je me dresse à demi : serait-ce possible ? Non : ces lèvres épaisses, africaines, c'est lui... Pourquoi n'a-t-il pas dit qu'il était investi d'une tâche grandiose... Ses lèvres tremblent, grises. Je comprends : en présence du Bienfaiteur, en présence de toute la cohorte des Gardiens – mais tout de même : être ému à ce point...

Tranchants, brefs – hache aiguisée – des trochées. Ils disent le crime inouï : les vers blasphématoires, où le Bienfaiteur a été nommé... Non, ma main n'aurait pas l'audace de répéter...

R-13, blême, sans regarder personne (je n'attendais pas de lui pareille timidité), s'est baissé, il se rassied. Pendant un minuscule quantième de seconde, j'ai cru voir à côté de lui un visage – triangle noir, aigu – il s'est effacé aussitôt : mes yeux – un millier d'yeux – regardent là-bas, en haut, vers la Machine. Une troisième fois, le geste de fonte de la main surhumaine. Et, agité par un vent invisible – le criminel avance, lentement : un pas – un autre – et puis le dernier pas, le dernier de sa vie – et le visage est tourné vers le ciel, la tête rejetée en arrière, le voici allongé sur sa dernière couche.

Lourd et minéral comme le destin, le Bienfaiteur contourne la Machine, pose sur le levier sa main énorme... Pas un murmure, pas un souffle : tous les yeux sont fixés sur cette pierre. Quel vertige, quelle flamme, quelle exaltation – se sentir être cet instrument, être l'équivalent en puissance de centaines de milliers de volts. Quel sort grandiose !

Une seconde incommensurable. La main s'est abattue, le courant a jailli. Le fil insupportablement acéré du rayon a étincelé – un frémissement, un craquement à peine perceptible dans les rouages de la Machine... Le corps étendu est aurolé d'une brume bleue, légère et brillante – et le voici qui fond à vue d'œil, qui fond, qui se liquéfie à une vitesse effroyable. Puis – plus rien : une simple flaque d'eau chimiquement pure, là où, une minute auparavant, un flux rouge bondissait dans un cœur.

Tout cela est simple, tout cela est connu de chacun d'entre nous : oui, dissociation de la matière, oui, pulvérisation des atomes du corps humain. Et

pourtant, chaque fois – c’est comme un miracle, comme le signe de la puissance surhumaine du Bienfaiteur.

Au-dessus, devant Lui – les visages ardents de dizaines de Numéros féminins, des lèvres entrouvertes d’émotion, des fleurs agitées par le [vent](#)*.

Selon l’antique coutume, dix femmes décorent de fleurs la Tenue du Bienfaiteur, encore humide d’éclaboussures. Du pas majestueux du grand prêtre, Il descend lentement, lentement Il passe entre les tribunes – accompagné des tendres branchages blancs de mains féminines tendues vers Lui et d’un million d’acclamations en tempête. Suit une tempête analogue en l’honneur des cohortes des Gardiens, présents mais invisibles dans nos rangs. Qui sait : peut-être sont-ce eux, les Gardiens, qu’avait imaginés l’homme du passé, quand il a inventé ses “anges gardiens” tendres et terribles, préposés dès sa naissance à la garde de chaque homme.

Oui – dans toute cette cérémonie il y a quelque chose des anciennes religions, quelque chose qui purifie comme l’orage et la tempête. Vous qui lirez cela – connaissez-vous pareilles minutes ? J’ai pitié de vous si ce n’est pas le cas...

* Bien entendu, les fleurs viennent du Musée botanique. Personnellement, je ne trouve aux fleurs rien de beau – pas plus qu’à tout ce qui appartient à l’univers sauvage depuis longtemps expulsé au-delà de la Muraille verte. N’est beau que ce qui est raisonnable et utile : les machines, les bottes, les formules, la nourriture, etc.

NOTE N^o 10

LA LETTRE. LA MEMBRANE. LE MOI HIRSUTE.

La journée d'hier a été pour moi ce papier à travers lequel les chimistes filtrent leurs préparations : toutes les particules en suspension, tout le superflu reste sur le papier. Le matin, quand je suis descendu, j'étais entièrement tamisé, une eau transparente.

En bas, dans le vestibule, la contrôleuse assise à son poste inscrivait les noms des entrants en vérifiant l'heure. Elle s'appelle U... Du reste, je ne préciserai pas son numéro, parce que j'aurais peur de lui nuire en parlant mal d'elle. Bien que – en vérité – ce soit une femme âgée très respectable. La seule chose qui me déplaît en elle – c'est qu'elle ait les joues un peu pendantes – comme des ouïes de poisson (on pourrait croire : quelle importance ?).

Elle a griffonné quelque chose, j'ai vu mon nom sur la page : D-503, et à côté – une tache d'encre.

Juste au moment où j'allais attirer là-dessus son attention, elle a relevé la tête – et laissé goutter sur moi un vilain petit sourire d'encre.

— Et là, une lettre. Oui. Si, si, vous l'aurez, mon cher – vous l'aurez.

Je ne l'ignorais pas : la lettre, lue par elle, devrait encore passer par le Bureau des Gardiens (inutile, je crois, d'expliquer cette procédure toute naturelle), et je l'aurais pas plus tard qu'à midi. Mais ce petit sourire m'avait mis mal à l'aise, une goutte d'encre était venue troubler mon eau limpide. À tel point qu'après, sur le chantier de l'Intégrale, j'ai eu du mal à me concentrer – j'ai même fait une erreur dans mes calculs, ce qui ne m'arrive jamais.

Midi – les ouïes rose et brun, le demi-sourire – et l'on me tend enfin la

lettre. Je ne sais pourquoi, je ne l'ai pas lue tout de suite, je l'ai fourrée dans ma poche – et vite je suis remonté chez moi. J'ouvre, je parcours, et – je tombe assis... C'est une notification officielle, selon laquelle le Numéro I-330 s'est inscrite avec moi, et que, aujourd'hui même, à 21 heures, je dois me rendre chez elle – adresse jointe...

Non : pas après tout ce qui s'est passé, après que je lui ai signifié sans la moindre ambiguïté ma façon de voir. En outre, elle ne pouvait pas savoir : étais-je allé ou non au Bureau des Gardiens ? Rien ne pouvait lui avoir dit que j'étais malade – que je n'avais pas pu en somme... Et malgré ça...

Une dynamo tournait, grondait dans ma tête. Le Bouddha – le jaune – le muguet – la demi-lune rose... Et aussi – et aussi ceci : O voulait passer chez moi aujourd'hui. Faudra-t-il lui montrer la notification – celle de I-330 ? Je ne sais pas : jamais elle ne croira (et comment, en effet, croire cela ?) que je n'y suis pour rien, que je suis tout à fait... Et je le sais : ce seront des mots pour rien, pénibles, absurdes, sans la moindre logique... Non, c'est exclu. C'est mieux de régler la chose automatiquement : je vais juste lui envoyer une copie de la notification.

En me dépêchant d'empocher le papier – j'ai aperçu cette main qui est la mienne – horrible, simiesque. Je me suis rappelé la promenade, ce moment où elle, I, l'a prise, l'a regardée. Est-il vraiment possible que cette I...

Déjà 20 h 45. Nuit blanche. Toute de verre glauque. Mais un verre d'une autre sorte, fragile (très différent du nôtre, le véritable) – comme une fine coquille vitrée, et en dessous ça tournoie, ça bouge, ça gronde... Je ne serais pas étonné si à l'instant les coupoles des auditoriums s'envolaient lentement en nuages arrondis, si une lune chargée d'ans me faisait un petit sourire d'encre – comme la vieille de ce matin à son poste –, si dans tous les immeubles les stores s'abaissaient en même temps, et derrière les stores...

Étrange impression : j'ai comme la sensation que mes côtes sont autant de barreaux de fer qui oppressent – oui, c'est bien ça, qui oppressent mon cœur, qui serrent, il est à l'étroit. Me voici devant une porte de verre marquée I-330 en chiffres d'or. I, dos tourné, est penchée sur sa table, elle écrit quelque chose. J'entre...

— Voici... – Je lui ai tendu le billet rose. – J’ai reçu l’avis aujourd’hui, et me voici.

— Quelle exactitude ! Un instant – je peux ? Asseyez-vous. Je termine.

Elle se penche à nouveau sur ce qu’elle écrit – que se passe-t-il en elle, là derrière ces stores baissés ? Que va-t-elle dire – dire et faire, dans une seconde ? Comment le savoir, le déduire, alors qu’elle est tout entière une émanation de l’ancien pays des songes, ce pays sauvage.

Je la regarde sans rien dire. Mes côtes sont des barreaux de fer, ça serre... Quand elle parle, son visage est comme une roue rapide et étincelante : on ne distingue plus les rayons. Mais à présent la roue est au repos. Et j’ai pu voir ce bizarre assemblage : les sourcils sombres rebroussés sur les tempes – triangle acéré et railleur, l’angle aigu en haut – et deux profonds sillons, du nez aux coins de la bouche. Et ces deux triangles semblent se contredire, marquent le visage de ce X si désagréable, si irritant – comme une croix : un visage barré d’une croix.

La roue se met à tourner, les rayons se fondent...

— Donc vous n’êtes pas allé au Bureau des Gardiens ?

— J’étais... je ne pouvais pas, j’ai été malade.

— Oui. C’est bien ce que je pensais : quelque chose vous empêcherait d’y aller – peu importe quoi (les dents aiguës, le sourire). Mais à présent vous êtes – entre mes mains. Vous vous rappelez : “Tout Numéro qui n’a pas fait sa déclaration auprès du Bureau dans les quarante-huit heures est tenu pour...”

Mon cœur a bondi à faire plier les barreaux. Un vrai gamin : je m’étais laissé prendre, bêtement, comme un gamin, et bêtement je me suis tu. Et j’ai su : j’étais pris, pieds et poings...

Elle s’est levée, s’est étirée nonchalamment. Elle a appuyé sur le bouton, de tous les côtés les stores sont tombés avec un léger dé clic. J’étais coupé du monde, – seul à seule avec elle.

I se tenait quelque part derrière moi, à côté de l’armoire. Sa Tenue a crissé, est tombée – j’écoutais – tout entier j’écoutais. Et le souvenir m’est revenu... non : a jailli en un centième de seconde...

J'avais eu récemment à mesurer la courbure d'une "membrane de rue" d'un nouveau type (aujourd'hui ces membranes, artistement décorées, sont installées sur toutes nos avenues, elles enregistrent les conversations de rues pour le Bureau des Gardiens). Je me souviens : une sorte de tympan rose, concave, vibrant – créature étrange faite d'un organe unique – l'oreille. J'étais devenu cette membrane.

J'entends le bouton-pression qui claque à son col – sur sa poitrine – plus bas encore. La soie vitrifiée crisse sur ses épaules, ses genoux – sur le sol. J'entends – et l'oreille a plus de clarté que l'œil – elle enjambe le tas de soie gris-bleu... Une jambe, puis l'autre...

La membrane élastique vibre et enregistre le silence. Non, pas le silence : des coups brefs, avec des pauses infinies – un marteau qui frappe sur les barreaux. J'écoute – je vois : derrière moi, elle réfléchit une seconde.

Puis – les vantaux de l'armoire, comme un couvercle qui claque quelque part – et la soie, la soie...

— S'il vous plaît.

Je me retourne. Elle a revêtu une robe légère, jaune safran, d'une coupe ancienne. C'est mille fois plus violent que si elle n'avait rien. En transparence à travers la fine étoffe – deux pointes aiguës, d'un rose ardent – brandons sous la cendre. Et deux genoux tendrement arrondis...

Elle est assise dans un fauteuil bas. Devant elle, sur le rectangle de la table – un flacon avec quelque chose d'un vert vénéneux, deux minuscules verres à pied. Au coin de sa lèvre : de la fumée – un tube de papier fin avec cette substance ancienne (quel en est le nom – j'ai oublié).

La membrane frémit toujours. Le marteau heurte là-bas – au-dedans de moi – entre les barreaux chauffés au rouge. Je perçois nettement chaque battement et... Et si elle aussi, elle les entendait ?

Mais elle fume tranquillement, tranquillement elle me regarde et secoue négligemment la cendre – sur mon billet rose.

J'ai demandé, aussi froidement que j'ai pu :

— Écoutez, s'il en est ainsi – pourquoi vous être inscrite avec moi ? Pourquoi m'avoir fait venir ?

Elle semble ne pas entendre. Elle emplit l'un des verres, y trempe les lèvres.

— C'est délicieux. Vous en voulez ?

Alors seulement je comprends : de l'alcool. En un éclair, je revois la journée d'hier : la main de pierre du Bienfaiteur, la lame insupportable du rayon, et là-bas, sur le Cube – ce corps, tête renversée, étendu de tout son long. Je frémis.

— Écoutez, vous savez bien : envers tous ceux qui s'empoisonnent avec de la nicotine et surtout de l'alcool – l'État Unitaire est impitoyable...

Des sourcils sombres, haut relevés vers les tempes, un triangle aigu, railleur :

— Éliminer rapidement quelques-uns – c'est plus raisonnable que de laisser un grand nombre se tuer lentement – plus la dégénérescence – et ainsi de suite. C'est vrai – jusqu'à l'indécence.

— Oui... jusqu'à l'indécence.

— Et toute cette petite bande de vérités vraies, chauves et nues – les laisser en liberté... Non mais vous vous rendez compte... Tenez, prenez mon éternel adorateur – vous le connaissez, je crois – imaginez qu'il rejette tout ce mensonge de l'uniforme – et qu'il apparaisse en public tel qu'il est en vérité... oh !

Elle riait. Mais je voyais clairement le triangle douloureux au bas de son visage : ces deux sillons profonds des coins de la bouche jusqu'au nez. Et, on ne sait pourquoi, ces sillons me l'ont dit clairement : lui, le deux fois plié, le voûté, l'oreillard – il l'a étreinte, elle – telle qu'elle... Lui...

Du reste, ce que j'essaie de faire, c'est restituer les affects – anormaux – que j'éprouvais alors. Au moment présent où j'écris cela, je sais parfaitement : comme tout loyal Numéro, il a un droit égal aux joies – et ce serait injuste de... Mais cela est clair.

I a ri longtemps, d'un rire bizarre. Puis elle m'a regardé fixement – au fond des yeux :

— L'important – c'est qu'avec vous je suis absolument tranquille. Vous êtes tellement gentil – vous n'irez pas – oh, j'en suis sûre – au Bureau des Gardiens raconter que voilà – elle boit de l'alcool, elle fume. Vous serez

malade – ou trop occupé – ou je ne sais quoi. Bien plus : j’en suis sûre – à l’instant vous allez boire avec moi un peu de ce poison ensorcelant...

Quel ton insolent, sarcastique. Je sens avec certitude : je recommence à la haïr. D’ailleurs pourquoi “recommence” ? Je n’ai jamais cessé de la haïr.

Elle s’est versé dans la bouche tout le gobelet de poison vert, elle se lève, et – toute transparence rose à travers le safran – elle a fait quelques pas – elle s’est arrêtée derrière mon fauteuil...

Soudain – son bras autour de mon cou – ses lèvres sur mes lèvres... non, plus profond encore, plus terrifiant... Je le jure, c’était tout à fait inattendu pour moi, et, peut-être, seulement pour cette raison... Je n’aurais tout de même pas pu – maintenant je le comprends avec la plus grande netteté – je n’aurais pas pu vouloir moi-même ce qui s’est passé ensuite.

Des lèvres insupportablement suaves (c’était là, je crois, le goût de la “liqueur”) – et je sens pénétrer en moi une gorgée de poison brûlant – et une autre – et une autre... Je me suis détaché de la terre, je tourbillonne follement, comme une planète livrée à elle-même, je me précipite et je tombe, je tombe – selon une orbite inconnue...

La suite, je ne peux la décrire qu’approximativement, par analogies plus ou moins justes.

Jamais auparavant cela ne m’était passé par la tête – mais oui, c’est vrai : en ce monde, nous marchons tous au-dessus d’une mer de feu pourpre et bouillonnante, dissimulée là-bas – dans le sein de la terre. Mais jamais nous n’y songeons. Et si cette mince coquille, là sous nos pieds, devenait vitreuse, si nous voyions ce qui...

Je me suis senti devenir de verre. Je vois – au-dedans, au fond de moi.

Il y a deux moi. Le premier – D-503, le Numéro D-503 – et un autre... Avant, celui-ci se contentait de laisser émerger ses pattes hirsutes hors de sa coquille, et maintenant il en est sorti tout entier, la coquille s’est fendue, elle va voler en éclats... et... quoi alors ?

De toutes mes forces je me raccroche à un fétu – les accoudoirs du fauteuil –, je questionne, pour m’entendre parler – moi, le premier, celui d’avant :

— Où... où avez-vous trouvé ce... ce poison ?

— Oh, ça ! C'est seulement un médecin de mes amis, un de mes...

— De mes...? De mes – quoi ?

Alors – l'autre moi – le voilà qui bondit et qui hurle :

— Je ne permettrai pas ! Je veux que personne d'autre que moi. Je tuerai celui qui... Parce que je vous – je vous...

Je le vois, l'autre : de ses pattes hirsutes il l'a saisie brutalement, a déchiré la soie fine, a planté ses dents – oui, je me souviens bien : ses dents.

On ne sait comment – I s'est dégagee. Elle se tient là – ses yeux se sont voilés de ce maudit store impénétrable – elle est adossée à l'armoire, elle m'écoute.

Et moi – je me souviens – je suis par terre, j'étreins ses jambes, je baise ses genoux. Et je supplie :

— Tout de suite – oui, tout de suite – à l'instant...

Dents aiguës – triangle aigu et railleur des sourcils. Elle se penche, sans un mot elle détache ma plaque.

— Oui ! Oui, ma douce... ma chérie.

En hâte, je commence à me défaire de ma Tenue. Mais I – toujours sans un mot – approche de mes yeux le cadran de la plaque. Dans cinq minutes, il sera 22 h 30.

Je me glace. Être dehors après 22 h 30 – je sais ce que cela signifie. Toute ma folie s'envole – d'un seul coup. Je suis moi. Une seule chose est claire : je la hais, je la hais, je la hais !

Sans un adieu, sans un regard en arrière – je me précipite hors de la pièce. Rajustant tant bien que mal ma plaque en courant, quatre à quatre par l'escalier de secours (de peur d'une rencontre dans l'ascenseur) – je dégringole jusqu'à l'avenue vide.

Tout est en place – si simple, si ordinaire, si logique : les immeubles de verre aux feux étincelants, le ciel de verre pâle, la nuit verdâtre, immobile. Mais sous ce verre tranquille et frais – une entité se rue, silencieuse et déchaînée, écarlate, hirsute. Hors d'haleine, je cours – pour ne pas être en retard.

Tout à coup j'ai senti : la plaque, rajustée à la hâte, s'est détachée – je l'ai entendue sonner contre le trottoir de verre. Je me suis penché pour la

ramasser – et dans le silence immédiat : un pas lourd derrière moi. Je regarde en arrière : quelque chose de petit, de ployé, a tourné le coin de la rue. C'est, en tout cas, mon impression.

Je me lance à corps perdu – ça siffle dans les oreilles. Je m'arrête devant l'entrée : il est 22 h 30 moins une minute. Je tends l'oreille : personne ne m'a suivi. Tout cela n'était – clairement – qu'un jeu de l'imagination, l'effet du poison.

La nuit a été pénible. Sous moi le lit s'élevait, s'abaissait et s'élevait à nouveau – il oscillait sinusoïdalement. Je me répétais : “La nuit – les Numéros doivent dormir ; c'est un devoir – comme travailler le jour. Dormir est indispensable pour pouvoir travailler le jour. Ne pas dormir – c'est un crime...” Et pourtant impossible, impossible.

Je péris. Je ne suis plus capable d'assumer mes obligations envers l'État Unitaire... Je...

NOTE N^o 11

... NON, JE NE PEUX PAS, JE LAISSE SANS INDICATION DE
CONTENUS.

Le soir. Une légère brume. Le ciel est voilé d'une fine étoffe de lait et d'or – et ce qu'il y a là-bas, au-dessus, est invisible. Les anciens le savaient, là-haut habitait cet immense sceptique qui s'ennuie – leur Dieu. Nous, nous savons que c'est un néant bleu et cristallin, vide, indécent. Maintenant, je ne sais plus ce qu'il y a là-haut : j'ai appris trop de choses. Un savoir absolument certain d'être inconditionnel, c'est de la foi. J'avais en moi-même une foi solide, je croyais tout connaître de moi. Or voilà que...

Je suis là – devant le miroir. Et pour la première fois de ma vie – oui, la première fois – je me vois clairement, nettement, lucidement – effaré, je me vois comme un “lui”. Moi – c'est lui : des sourcils noirs, rectilignes ; et entre eux – comme une cicatrice – une ride verticale (je ne sais pas si elle y était avant). Des yeux gris d'acier, cernés des ombres de l'insomnie ; et derrière cet acier... en fait, jamais je n'ai su ce qu'il y a là-bas. Et depuis ce “là-bas” (qui est à la fois ici et infiniment loin) – depuis ce “là-bas” je me regarde – je LE regarde, et je sais à coup sûr : lui – ce LUI aux sourcils noirs et rectilignes – ce n'est pas moi, c'est un étranger, je le découvre pour la première fois de ma vie. Et mon moi véritable, moi, ce n'est pas lui...

Non. Point final. Tout cela – ce sont des sottises, toutes ces sensations absurdes – du délire, l'effet du poison d'hier... Quel poison ? une gorgée du philtre vert – ou elle ? Peu importe. Je note cela, juste pour montrer comme la raison humaine – si juste, si aiguisée – peut se tromper bizarrement, s'embrouiller... Cette raison qui a su absorber et digérer même cet infini qui faisait si peur aux anciens – grâce à...

Un dé clic du numérateur – il affiche le numéro R-13. Tant mieux, je suis content de la visite : tout seul je me serais senti...

Vingt minutes plus tard.

À la surface du papier (ce monde bidimensionnel), ces choses peuvent cohabiter – mais si c'est dans un monde différent... Je perds le sens des chiffres : vingt minutes, ce pourrait être deux cents ou deux cent mille. Et comme c'est bizarre : noter tranquillement, posément, en pesant chaque mot, tout ce qui m'est arrivé avec R. C'est comme s'imaginer assis dans son fauteuil près de son lit, les jambes paisiblement croisées – et, en même temps, se voir – avec curiosité – tordu de spasmes sur ce même lit...

Quand R-13 est entré, j'étais tout à fait tranquille et normal. J'ai commencé à parler, avec un enthousiasme sincère, du brio avec lequel il avait mis le verdict en trochées, j'ai dit que c'étaient eux, ces trochées, qui avaient le mieux contribué à déchi queter, à anéantir le forcené.

— ... Je dirais même plus : si on me proposait de faire un schéma de la Machine du Bienfaiteur, je m'arrangerais pour y faire figurer obligatoirement – obligatoirement – vos trochées, ai-je conclu.

Et tout à coup que vois-je ? R a les yeux qui s'éteignent, ses lèvres sont devenues grises.

— Qu'avez-vous ?

— Il y a que... simplement j'en ai assez – tout le monde me répète : le verdict, le verdict. Je ne veux plus en entendre parler – voilà tout. Non, je ne veux pas !

Son visage se ferme, il se frotte l'occiput – là où il a cette mallette remplie de je ne sais quel fourniment qui m'est étranger, incompréhensible. Silence. Ah, on dirait qu'il a trouvé quelque chose dans la mallette, il l'en extrait, le déploie – voilà, c'est déployé : ses yeux miroitent et rient, il bondit sur ses pieds.

— Tenez, je suis en train d'écrire pour votre Intégrale... ça, c'est quelque chose ! C'est fameux !

On le retrouve : lèvres qui chuintent et giclent, paroles jaillissant en jet d'eau.

— Vous comprenez (le *p* fuse et éclabousse), la vieille légende du paradis... c'est de nous qu'elle parle, de notre temps. Oui ! Réfléchissez bien. Ces deux-là, au paradis – ils ont eu le choix : ou le bonheur sans liberté – ou la liberté sans le bonheur ; pas de troisième voie. Eux, ces nigauds, ils ont choisi la liberté – et le résultat ? – après, des siècles durant, on a eu la nostalgie des chaînes. Les chaînes – vous comprenez – tout le monde soupire après elles. Depuis des siècles ! Et nous, nous venons juste de trouver comment rétablir le bonheur... Non, écoutez – écoutez encore ! Le Dieu ancien et nous, nous sommes assis à la même table, côte à côte. Oui ! Nous avons aidé Dieu à vaincre le diable une bonne fois pour toutes – c'est lui, le diable, qui avait poussé les gens à violer l'interdit et à goûter à la liberté fatale, lui, le serpent perfide. Et nous – un bon coup de botte sur la tête, et pan ! Voilà, fini : le paradis est de retour. Nous voilà redevenus bons, innocents, comme Adam et Ève. Plus trace de ces complications, le bien, le mal, etc. – tout est simple, simple comme au paradis, comme dans l'enfance. Le Bienfaiteur, la Machine, le Cube, la Cloche pneumatique, les Gardiens – tout cela est bon, majestueux, magnifique, noble, élevé, pur et cristallin. Parce que cela protège notre non-liberté – c'est-à-dire notre bonheur. Là où les anciens se poseraient des questions à l'infini, se casseraient la tête – le moral, l'immoral... Bon, c'est assez dit : en bref, un fameux petit récit paradisiaque, pas vrai ? Et le ton, le plus sérieux du monde... vous comprenez, hein ? Pas mal, non ?

Eh ! Comment ne pas comprendre ? Je me souviens, je me suis dit : “Ce R, il a une de ces dégaines, insensée, asymétrique, et un esprit qui fonctionne tellement juste.” Voilà pourquoi je le sens si proche – si proche de mon vrai moi (je considère tout de même que mon vrai moi, c'était l'ancien, ce qui arrive en ce moment – c'est, bien sûr, pure maladie).

R a manifestement lu ma pensée sur mon front, il m'étreint, se met à rire.

— Vous alors... espèce d'Adam ! Ah tiens, au fait, à propos d'Ève...

Il a fouillé dans sa poche, en tire un carnet, le feuillette.

— Après-demain... Non, dans deux jours – O a un billet rose pour venir vous voir. Qu'est-ce que vous en dites ? Rien de changé ? Voulez-vous qu'elle...

— Mais oui, c'est clair.

— Je lui dirai. Elle a eu peur de demander elle-même, vous comprenez, elle est gênée... Quelle histoire ! Pour elle, avec moi c'est juste un billet rose par-ci par-là, mais vous... Et elle ne dit pas quelle est cette quatrième qui s'est glissée dans notre triangle. Alors, c'est qui – avouez-le, pécheur que vous êtes ?

Un rideau se lève en moi – le bruissement de la soie, le flacon vert, les lèvres... Tout à trac, sans réfléchir, je laisse échapper (si seulement j'avais su me retenir !) :

— Dites-moi : il vous est déjà arrivé de goûter à la nicotine, ou à l'alcool ?

R fronce les lèvres, il me regarde par en dessous. J'entends très distinctement ce qu'il pense : "Un ami – tu es un ami... Mais tout de même..." La réponse vient :

— Comment vous dire ? En fait – non. Mais j'ai connu une femme...

— I, me suis-je écrié.

— Comment... vous aussi... vous êtes aussi avec elle ?

Il pouffe, il s'étouffe de rire, tout va être éclaboussé.

Chez moi le miroir est disposé de telle sorte qu'on ne peut se regarder qu'à travers la table : depuis le fauteuil, je ne vois que mon front et mes sourcils.

Et moi – le vrai – j'ai vu dans le miroir la ligne de mes sourcils toute tordue et convulsée, et j'ai entendu – moi, le vrai moi – un cri aberrant, répugnant :

— Comment "aussi" ? Alors, répondez, qu'est-ce que c'est que ce "aussi" ? Si, si – j'exige.

Des lèvres négroïdes béantes. Des yeux écarquillés... Moi – le vrai – je dis à R :

— Excusez-moi, au nom du Bienfaiteur. Je suis tout à fait malade, je ne dors plus. Je ne comprends pas ce qui m'arrive...

Les lèvres épaisses ont un bref sourire :

— Mais oui !!! Je comprends – je comprends ! Tout cela, je le connais... bien sûr, en théorie. Je vous salue !

Arrivé à la porte, il se retourne – petit ballon noir – revient vers la table, y lance un livre :

— C’est mon dernier... J’étais venu vous l’apporter... J’ai failli oublier. Ssssalut à vous...

Le s me gicle dessus, et voilà R parti...

Je reste seul. Ou plutôt seul avec ce “moi”, l’autre. Assis dans le fauteuil, jambes croisées, je regarde avec curiosité, depuis on ne sait quel “là-bas”, mon “moi” – oui, le mien – qui se convulse sur le lit.

Comment se fait-il – comment – que trois années durant O et moi ayons vécu si amicalement – et qu’aujourd’hui il suffise d’une seule mention de cette femme, de I... Est-il possible que toute cette folie – l’amour, la jalousie – existe ailleurs que dans les vieux livres idiots ? Et le pire, il s’agit de moi ! Les équations, les formules, les chiffres – et puis... cela –, je n’y comprends rien ! Rien... Demain j’irai voir R et je lui dirai que...

Ce n’est pas vrai : je n’irai pas. Ni demain ni après-demain – plus jamais je n’irai le voir. Je ne peux pas, je ne veux pas le voir. C’est fini ! Notre triangle a bel et bien été – détruit.

Je reste seul. Le soir. Une brume légère. Le ciel est voilé d’une fine étoffe de lait et d’or – ah, seulement savoir : qu’y a-t-il là-bas – là-haut ? Et savoir : qui suis-je – que suis-je – moi ?

NOTE N^o 12

LIMITATION DES INFINIS. L'ANGE. RÉFLEXIONS SUR LA POÉSIE.

J'en ai tout de même l'impression – je vais guérir, je peux guérir. J'ai très bien dormi. Aucun rêve parasite, aucun phénomène pathologique. Demain O la gentille va venir, tout sera simple, juste et limité, comme un cercle. Je n'ai pas peur de ce mot – "limitation" : le travail de ce qu'il y a de plus haut en l'homme – sa raison – consiste en une limitation continuelle de l'infini, en une pulvérisation de l'infini en portions commodes à digérer – les différentielles. C'est en cela que réside la beauté divine de mon élément – la mathématique. Et la compréhension de cette beauté-là, c'est justement ce qui lui manque, à *elle*. Du reste, je dis cela en passant – une association fortuite.

Tout cela – rythmé par le choc cadencé, la métrique du transport souterrain – je scande intérieurement les heurts des roues – et les vers de R (le livre qu'il m'a apporté hier). Et je sens : derrière mon épaule, quelqu'un s'est penché doucement et cherche à lire la page ouverte. Sans me retourner, du coin de l'œil, je l'aperçois : des oreilles roses, déployées comme des ailes, un corps deux fois plié... c'est lui ! Je n'ai pas voulu le gêner – j'ai fait mine de ne pas l'avoir vu. Comment s'est-il trouvé là – je ne sais pas : quand je suis entré dans le wagon, il n'y était pas – me semble-t-il.

Cet épisode, sans importance en lui-même, a eu sur moi un effet particulièrement positif, on pourrait dire : il m'a ragaillardé. Quel plaisir, sentir un regard perçant qui vous protège avec amour de la moindre erreur, du moindre faux pas. Ce que je dis a l'air un peu sentimental, mais j'ai toujours la même analogie en tête : les anges gardiens dont rêvaient les anciens. Combien de choses rêvées par eux se sont matérialisées dans notre vie.

Au moment où j'ai senti derrière moi l'ange gardien, je lisais avec

délectation un sonnet intitulé *Le Bonheur*. Je ne crois pas me tromper en disant que c'est une chose d'une beauté et d'une profondeur rares. En voici le premier quatrain :

*Amants éternels, deux fois deux,
Ardente union du chiffre quatre,
Des amours la plus opiniâtre,
Inséparables deux fois deux...*

La suite file le même motif : le bonheur éternel et sage de la table de multiplication.

Tout poète authentique est forcément un Christophe Colomb. L'Amérique existait depuis des siècles, bien avant Colomb, mais c'est Colomb qui l'a découverte. La table de multiplication a existé des siècles avant R, mais c'est R qui a su, dans la forêt vierge des chiffres, trouver un nouvel Eldorado. En effet, où existe-t-il bonheur plus sage, plus immaculé, que dans ce monde merveilleux ? L'acier rouille ; le Dieu des anciens a conçu l'homme ancien – un homme capable d'erreurs – et, par conséquent, lui-même était dans l'erreur. La table de multiplication est plus sage, plus absolue que le Dieu ancien : jamais – comprenez bien : jamais – jamais – elle ne se trompe. Et rien n'est plus heureux que les chiffres, qui vivent selon les lois de la table de multiplication, harmonieuses et éternelles. Pas d'hésitations, pas d'erreurs. La vérité est une, la vraie voie est une ; et cette vérité – c'est celle de deux fois deux, cette vraie voie – c'est quatre. Ne serait-il pas absurde que ces “deux” si heureusement, si idéalement multipliés se mettent à penser à l'on ne sait quelle liberté, c'est-à-dire – clairement – à une erreur ? Pour moi, c'est une évidence – R-13 a su saisir l'essentiel, le plus...

Là j'ai senti à nouveau – d'abord au niveau de ma nuque, puis de mon oreille gauche – le souffle tiède et tendre de l'ange gardien. Il avait dû remarquer que le livre sur mes genoux était maintenant fermé, et que mes pensées s'étaient envolées au loin. Mais soit, je suis prêt – à l'instant – à lui ouvrir le livre de mon cerveau : c'est une sensation si paisible, si heureuse. Je me souviens : je me suis retourné et, d'un regard insistant et interrogateur, je

l'ai fixé dans les yeux, mais il n'a pas compris – ou n'a pas voulu comprendre – il ne m'a posé aucune question... Je n'ai plus qu'une chose à faire : tout vous raconter, ô mes lecteurs inconnus (vous m'êtes à présent aussi chers, aussi proches, aussi inaccessibles – qu'il l'était, lui, en cet instant).

Mon chemin : c'était d'aller de la partie au tout ; la partie, c'est R-13, le tout majestueux – notre Institut des Poètes et des Écrivains nationaux. J'ai pensé : comment les anciens n'ont-ils pas été frappés par l'absurdité de leur littérature et de leur poésie ? La force immense et magnifique de la parole littéraire – gaspillée en vain ! C'est ridicule : chacun écrivait ce qui lui passait par la tête. Aussi ridicule, aussi absurde : chez les anciens, jour après jour, la mer battait obstinément le rivage, et les millions de kilogrammètres concentrés dans les vagues ne servaient qu'à faire brûler plus fort les sentiments des amoureux. Nous avons su, du murmure enamouré des vagues, faire jaillir l'électricité – et le fauve crachant l'écume en furie, nous l'avons dompté ; et, de la même façon, la poésie, cet élément jadis sauvage et déchaîné, a été apprivoisée et maîtrisée. La poésie, aujourd'hui, ce n'est plus le sifflet effronté du rossignol. Qui dit poésie dit – service de l'État, qui dit poésie dit – utilité.

Nos célèbres *Aïeules mathématiques* : sans elles, comment, à l'école, aurions-nous pu tant aimer, si sincèrement et si tendrement, les quatre règles arithmétiques ? Et les *Épines* – avec l'image classique : les Gardiens sont les épines sur la rose, ils préservent la tendre fleur de l'État des contacts grossiers... Quel cœur de pierre restera indifférent à la vue des lèvres enfantines, qui murmurent comme une prière : “Un fripon a mis la main au rosier. Pique, pique-le, épine d'acier ! Il s'enfuit – aïe aïe – sans se retourner ! Et ainsi de suite.” Et les *Odes quotidiennes au Bienfaiteur* ? Qui donc, les lisant, ne s'inclinera pas pieusement devant le travail dévoué de ce Numéro des Numéros ? Et, terribles et rouges, les *Fleurs des verdicts judiciaires* ? Et l'immortelle tragédie *Celui qui arriva en retard au travail* ? Et notre livre de chevet, les *Stances de l'hygiène sexuelle* ?

La vie entière dans toute sa complexité et sa beauté est à jamais gravée dans l'or des mots.

Nos poètes ne planent plus dans l’empyrée – ils sont redescendus sur terre ; ils marchent avec nous, de front, aux accents sévères de la Marche mécanique du Générateur de musique ; leur lyre, c’est le crissement matinal des brosses à dents électriques et le crépitement menaçant des étincelles dans la Machine du Bienfaiteur, et l’écho majestueux de l’Hymne de l’État Unitaire, et le tintement intime du vase de nuit de cristal étincelant, le grincement émouvant des stores qui tombent, et les accents joyeux d’un nouveau livre de cuisine, et le chuchotis à peine perceptible des membranes de rues.

Nos dieux sont ici, avec nous – au Bureau des Gardiens, dans la cuisine, l’atelier, les toilettes ; les dieux sont devenus comme nous : *ergo* – nous sommes devenus comme les dieux. Et vous aussi, mes lecteurs inconnus des planètes, vous nous verrez venir à vous pour rendre votre vie divinement raisonnable et précise comme la nôtre...

NOTE N^o 13

LE BROUILLARD. TOI. UN ÉVÉNEMENT TOTALEMENT ABSURDE.

Je me suis réveillé à l'aube – la voûte du ciel, rose, solide, plein les yeux. Tout est bien, tout est rond. Ce soir O viendra. C'est certain, je suis guéri. Je souris, je me rendors.

La sonnerie matinale – je me lève – et tout a changé : à travers les vitres du plafond et des murs, partout, de toutes parts – envahissant – le brouillard. Des nuages fous, toujours plus lourds – et légers, et proches : effacée, la frontière entre la terre et le ciel, tout vole, tout fond, tout tombe, rien à quoi se raccrocher. Il n'y a plus d'immeubles : les murs de verre se sont dissous dans le brouillard, comme de petits cristaux de sel dans l'eau. À regarder d'en bas, depuis le trottoir – les silhouettes sombres des gens dans les immeubles sont comme des particules en suspension dans un mélange laiteux, onirique – elles sont suspendues tout au bas de l'édifice, puis plus haut, et encore plus haut – jusqu'au dixième étage. Et tout fume – on dirait qu'un incendie fait rage en silence.

À 11 h 45 précises – j'ai fait exprès de regarder l'heure – cela, pour me raccrocher à des chiffres – pour sauver au moins les chiffres.

À 11 h 45, au moment de me rendre, comme d'ordinaire, conformément aux Tables, à mon module de travail physique, je suis repassé dans ma chambre. Tout à coup, le téléphone sonne – une voix, comme une lente aiguille dans le cœur :

— Ah, vous êtes chez vous. Je suis ravie. Attendez-moi au coin de la rue. Nous irons... Vous verrez bien.

— Vous le savez parfaitement : je pars travailler.

— Vous le savez parfaitement, vous ferez ce que je vous dirai. À tout de suite. Dans deux minutes...

Deux minutes plus tard, je suis au coin de la rue. Il va falloir que je lui montre que j'obéis à l'État Unitaire, et pas à elle. "Ce que je vous dirai..." Elle est sûre d'elle : cela s'entend à sa voix. Mais je vais lui parler sérieusement...

Des Tenues grises, tissées de brouillard humide, passent, pressées, à côté de moi, existent une seconde et se fondent brusquement dans le brouillard. Je ne quitte pas l'heure des yeux, je suis tout entier aiguille des secondes – pointue, tremblante... Huit, dix minutes... Midi moins trois, moins deux...

C'est fini. Être à l'heure au travail – impossible. Comme je la hais. Mais il fallait pourtant que je lui montre...

Au coin, dans le brouillard blanc – ce sang – cette entaille vive au couteau – ses lèvres.

— Je crois que je vous ai retardé. D'ailleurs, quelle importance ? Maintenant c'est trop tard.

Comme je la – du reste, c'est vrai : c'est trop tard.

Je regarde ses lèvres sans rien dire. Les femmes, toutes, sont des lèvres, seulement des lèvres. L'une les a roses, élastiques et rondes – un anneau, tendre barrière contre le monde. Et puis celles-ci : une seconde auparavant elles n'étaient pas là, et tout à coup – un couteau – et des gouttes de sang suave.

Elle s'approche – elle s'appuie à mon épaule – nous ne faisons plus qu'un, elle s'insinue en moi – et je sais : il le faut. Je le sais avec chacun de mes nerfs, chacun de mes poils, avec chaque battement, suave jusqu'à la douleur, de mon cœur. Et c'est une telle joie de se soumettre à ce "il faut". Sans doute le morceau de fer a-t-il la même joie à se soumettre à la loi exacte et nécessaire – et à aller se ruer sur l'aimant. Et aussi la pierre, lancée vers le haut, une seconde hésitante – à se précipiter et retomber sur le sol. Et l'homme, quand s'achève l'agonie – à inspirer l'air une dernière fois – et à mourir.

Je me souviens : avec un sourire égaré, j'ai dit, au hasard :

— Ce brouillard... Beaucoup.

— Tu aimes le brouillard ?

Ce “tu” ancien, oublié depuis longtemps, le “tu” du maître à l’esclave – il pénètre en moi, lent, pointu : oui, je suis un esclave, et cela aussi – il le faut, cela aussi – c’est bien.

— Oui, c’est bien. – Je me parle à moi-même, tout haut. Puis à elle : Je déteste le brouillard. J’ai peur du brouillard.

— Alors – tu l’aimes. Tu en as peur – parce qu’il est plus fort que toi, tu le détestes – parce que tu l’aimes, tu l’aimes – parce que tu ne peux pas le soumettre. On ne peut aimer que ce qui vous résiste.

Oui, c’est ainsi. Et voilà pourquoi – voilà exactement pourquoi je...

Nous marchons ensemble : deux – et un. Loin quelque part à travers le brouillard, le soleil chante imperceptiblement, tout est imprégné de quelque chose qui est élastique, nacré, doré, rose, rouge. Le monde entier n’est qu’une femme, immense, unique, et nous – nous sommes en son sein, encore à naître, nous mûrissons, joyeux. Et c’est clair, clair inéluctablement : tout cela – c’est pour moi, ce soleil, ce brouillard, ce rose, cet or – pour moi...

Je n’ai pas demandé où nous allions. C’était égal : il suffisait d’aller, d’aller, de mûrir, de s’imprégner toujours plus de cette élasticité...

— Et voilà... – I s’est arrêtée devant une porte. – Aujourd’hui un de mes... est justement de service... Je vous en ai déjà parlé l’autre jour, à la Vieille Maison.

De loin, des yeux seulement, contenant soigneusement ce qui mûrit en moi – j’ai lu le panneau : “Bureau médical”. Je comprends tout.

Une pièce vitrée, emplie d’un brouillard doré. Un plafond vitré, des flacons de couleur, des bocaux. Des fils électriques. Des étincelles bleuâtres dans des tubes.

Et un petit homme – tout mince. On le croirait découpé dans du papier, et, de quelque côté qu’il se présente – c’est toujours un profil, aigu, ciselé : le nez – lame étincelante, les lèvres – ciseaux.

Je n’entends pas ce que lui dit I : je la regarde parler – et je sens que je souris : sourire incoercible, bienheureux. Les lèvres-ciseaux brillent comme de l’acier, et le médecin dit :

— Oui, oui. Je comprends. La pire des maladies – je n’en connais pas de plus grave...

Il s’est mis à rire, et d’une main de papier, toute mince, il a griffonné quelque chose, a donné la feuille à I ; il griffonne encore – c’est pour moi.

Ce sont des attestations selon quoi nous sommes malades, des dispenses de travail. J’ai volé à l’État Unitaire le travail que je lui dois, je suis un voleur, je mérite la Machine du Bienfaiteur. Mais, de cela, je suis loin, cela m’est égal, comme si c’était dans un livre... J’ai pris le papier sans une seconde d’hésitation ; moi – mes yeux, mes lèvres, mes mains – je sais : il le faut.

Au coin de la rue, nous avons pris un aéronef dans un garage à demi vide. Comme l’autre fois, I s’est installée aux commandes, a mis le démarreur sur “départ”, nous nous arrachons à la terre, nous volons. Et tout vole à notre suite : le brouillard rose doré ; le soleil ; le mince profil en lame du médecin, si aimé soudain, si proche. Tout – auparavant – tournait autour du soleil ; à présent, je sais, tout tourne autour de moi – lenteur, béatitude, yeux clos...

La vieille est à la porte de la Vieille Maison. Sa bouche si gentille, herbue, avec ses rides rayonnantes. Cette bouche, elle est restée, c’est sûr, tout enherbée ces derniers jours – elle vient juste de s’ouvrir, de sourire :

— Ah, ah, la coquine ! Pas question de travailler comme tout le monde... Bon, d’accord ! Si quelque chose ne va pas, j’accours tout de suite, je préviens...

La porte s’est refermée, lourde, grinçante, opaque, et aussitôt le cœur s’ouvre grand – encore plus grand – béant. Ses lèvres sont miennes – je bois, je bois, je m’en arrache, je plonge en silence dans ces yeux ouverts et offerts – puis je bois à nouveau...

La pénombre des pièces, le bleu, le jaune safran, le maroquin vert sombre, le sourire doré du Bouddha, le miroitement des glaces. Et puis – ce rêve que j’avais fait, que je comprends tellement à présent : tout est gorgé d’un suc rose et doré, il va déborder, il va jaillir...

Le moment avait mûri. Et ce fut inévitable, comme le fer et l’aimant – suave soumission à une loi inflexible et précise : avidement, j’entrai en elle. Il n’y avait pas de billet rose, pas de décompte, pas d’État Unitaire – et moi non plus je n’existais pas. Il n’y avait que ces dents serrées, tendres et aiguës,

ces yeux d'or largement ouverts – et je m'y enfonçais, je pénétrais toujours plus profondément. Et ce silence – il n'y avait, là dans le coin – à des milliers de milles –, que ces gouttes qui tombaient dans le lavabo et j'étais, moi – l'Univers, et entre chaque goutte – des époques, des ères...

J'ai passé ma Tenue, je me suis penché vers I – l'étreindre des yeux une dernière fois.

— Je le savais... Je te connaissais..., a dit I très doucement. – Elle s'est vite levée, a revêtu sa Tenue et son éternel sourire-qui-mord aigu. – Eh bien, ange déchu. Vous êtes perdu à présent. Non, vous n'avez pas peur ? Allons, au revoir ! Vous allez rentrer seul. Oui ?

Elle a ouvert la porte de l'armoire à glace fixée au mur ; elle me regarde par-dessus l'épaule – elle attend. Obéissant, je suis sorti. Mais le seuil à peine franchi – j'ai soudain eu besoin de sentir encore son épaule serrée contre moi – juste l'épaule, juste un instant, rien de plus.

Vite, je retourne – là où (sans doute) elle est encore devant la glace, rajustant sa Tenue, je rentre dans la pièce, et je m'arrête. Sur l'armoire, l'anneau de la vieille clé – je le vois clairement – se balance, mais de I, pas trace. Elle n'a pas pu sortir – la pièce n'a qu'une issue. Pourtant elle n'est pas là. J'ai cherché partout, j'ai même ouvert l'armoire et fouillé parmi les robes anciennes de toutes les couleurs : personne...

Cela me met mal à l'aise, lecteurs planétaires, de vous raconter cet épisode absolument incroyable. Mais que faire, puisque tout s'est véritablement passé ainsi. Le jour tout entier n'a-t-il pas été empli, depuis le matin, de faits invraisemblables, tout cela ne ressemble-t-il pas à l'antique maladie du songe ? Et s'il en est ainsi – n'est-ce pas égal : une absurdité de plus ou de moins ? De plus, j'en suis sûr : tôt ou tard, ces absurdités, je parviendrai à en faire des syllogismes. Cela me rassure, et, je l'espère, vous rassure aussi.

... Quelle plénitude ! Si vous saviez quelle plénitude !

NOTE N^o 14

“LE MIEN”. IMPOSSIBLE. LE SOL FROID.

Je reviens encore sur hier. À mon Heure privative du soir, j'étais occupé, je n'ai pas pu prendre de notes. Mais tout est comme gravé en moi, et on ne sait pourquoi – pour toujours sans doute – ce sol insupportablement froid...

Hier soir O devait venir – c'était son jour. Je suis descendu prendre une autorisation de stores chez le surveillant.

— Qu'est-ce que vous avez, vous êtes bizarre aujourd'hui...

— Je suis... malade...

C'était, bien sûr, la vérité : je suis en effet malade. Tout cela, c'est une maladie. Et je me rappelle : oui, l'attestation... Je tâte ma poche : un froissement – c'est elle. C'est donc que tout a bien eu lieu – a eu lieu en réalité...

J'ai tendu le papier au surveillant. J'ai senti mes joues brûler ; j'ai vu, même sans regarder : il me regarde avec étonnement...

Et voilà – 21 h 30. À gauche, les stores sont baissés. Dans la chambre de droite, je vois mon voisin : au-dessus d'un livre – sa calvitie, toute bosselée et montueuse, son front : énorme parabole jaune. Je vais et viens, à la torture : comment faire – après tout ce qui s'est passé – comment faire avec elle, O ? À droite – je sens clairement les yeux fixés sur moi, je vois distinctement les rides sur le front – une rangée de lignes jaunes, indéchiffrables ; et, on ne sait pourquoi, j'ai l'impression qu'elles parlent de moi.

À 21 h 45 – un tourbillon rose et joyeux dans la chambre, l'anneau vigoureux de deux bras roses autour de mon cou. Et puis je sens : l'anneau se desserre, toujours plus – il se défait – les bras retombent...

— Vous n'êtes pas lui, celui d'avant, le mien !

— Le mien – quelle terminologie barbare. Jamais je n’ai été...

Et je me coupe – une idée m’est venue : jamais avant, c’est vrai, mais maintenant... J’ai cessé d’habiter notre monde raisonnable, je suis dans un monde ancien, délirant, celui de racine de -1.

Les stores tombent. À ma droite, derrière la cloison, le livre du voisin glisse de la table sur le sol, et, une seconde, par la dernière fente entre le store et le plancher, je vois : une main jaune a saisi le livre, et – ah, de toutes mes forces, me raccrocher à cette main...

— Je pensais – aujourd’hui je voulais vous rencontrer à la promenade. J’ai beaucoup de choses – il faut que je vous... tant de...

Pauvre gentille O ! Bouche rose – demi-lune rose aux coins affaissés... Mais je ne peux tout de même pas lui raconter ce qui s’est passé – ne serait-ce que parce que ce serait faire d’elle la complice de mes méfaits : je le sais, elle n’aura pas la force d’aller au Bureau des Gardiens, et par conséquent...

O était allongée. Lentement, je l’embrassais. J’embrassais ce pli naïf et potelé à son poignet, ses yeux bleus étaient fermés, la demi-lune rose s’ouvrait, s’épanouissait peu à peu – je l’embrassais tout entière.

Tout à coup j’ai senti clairement : oui, tout est dévasté, vidé. Je ne peux pas, c’est impossible. Il faut – et c’est impossible. Mes lèvres se sont glacées d’un seul coup...

La demi-lune rose a frémi, s’est éteinte, s’est tordue. O a tiré sur elle la couverture, s’y est enroulée – visage dans l’oreiller...

J’étais assis par terre à côté du lit – quel froid infernal, ce sol de verre – assis sans rien dire. Le froid insupportable venu d’en bas montait – montait toujours. Sans doute ce froid muet est-il aussi celui des espaces interplanétaires bleus et silencieux.

— Comprenez : je ne voulais pas..., ai-je balbutié. – De toutes mes forces...

C’est la vérité : moi, mon vrai moi – ne voulait pas. Et pourtant : quels mots trouver pour lui dire. Comment lui expliquer que le fer refuse, mais que la loi est inexorable – exacte. O a relevé son visage de l’oreiller et, sans ouvrir les yeux, elle a dit :

— Allez-vous-en.

Mais, au milieu des larmes, cela sonnait comme “Alvouen” – et, on ne sait pourquoi, ce détail absurde s’est gravé en moi.

Glacé jusqu’aux os, engourdi, je suis sorti dans le couloir. Derrière le verre, le brouillard – une brume légère, à peine perceptible. Mais la nuit venue il descendra à nouveau, il couvrira tout. Quelle nuit se prépare ?

O, sans rien dire, passe à côté de moi, elle va vers l’ascenseur – la porte a claqué.

— Juste une minute, ai-je crié : j’avais peur.

Mais déjà l’ascenseur, dans un froissement, descendait, plus bas, plus bas...

Elle m’a ôté R.

Elle m’a ôté O.

Et pourtant, et pourtant...

NOTE N^o 15

LA CLOCHE. LE MIROIR DE LA MER. JE BRÛLERAI ÉTERNELLEMENT.

À peine j'arrive sur le chantier où l'on construit l'Intégrale – je vois venir le Constructeur en second. Son visage est comme toujours : rond, blanc, une assiette de faïence, et s'il parle – c'est comme s'il vous apportait sur une assiette quelque chose d'intolérablement succulent :

— Vous avez été malade, et hier, en votre absence, sans le chef, il s'est produit, pourrait-on dire, un événement.

— Un événement ?

— Ma foi oui ! La cloche sonne, la journée est finie, tout le monde est libre de s'en aller, et, figurez-vous, le surveillant attrape un homme sans plaque d'identité. Comment il avait réussi à entrer – je ne comprends pas. On l'a emmené à la Salle des Opérations. On lui fera dire, l'animal, ce que cela signifie... (Sourire – succulent...)

La Salle des Opérations – c'est là que travaillent nos meilleurs médecins, les plus expérimentés, sous les ordres directs du Bienfaiteur. Ils ont là-bas toutes sortes d'équipements, en particulier la fameuse Cloche pneumatique. C'est un dispositif qui rappelle la vieille expérience de nos écoles : on place une souris sous un entonnoir de verre ; une pompe raréfie l'air sous l'entonnoir... un peu plus à chaque essai. Mais, bien entendu, la Cloche pneumatique est une machine beaucoup plus perfectionnée – on y emploie toutes sortes de gaz, et ce n'est pas simplement une farce que l'on joue à une pauvre bestiole sans défense, ici l'objectif est élevé – veiller à la sécurité de l'État Unitaire, en d'autres termes – au bonheur de millions d'êtres humains. Il y a près de cinq siècles, quand le travail de la Salle des Opérations était

encore en cours d'organisation, il s'est trouvé des abrutis pour la comparer à l'antique Inquisition – mais c'est aussi inepte que de mettre sur le même plan un chirurgien qui réalise une trachéotomie et un bandit de grand chemin : tous deux manient une lame, c'est certain, et tous deux font la même chose – trancher la gorge à un vivant. Mais l'un est un bienfaiteur, l'autre – un criminel, le premier a le signe *plus*, le second le signe *moins*...

Tout cela n'est que trop clair, il suffit d'une seconde, d'une seule rotation de la machine logique, puis les roues dentées s'accrochent au signe *moins* – et autre chose se présente à la réflexion : l'anneau de la clé qui se balance encore sur l'armoire. La porte, c'est visible, vient juste d'être claquée – et pourtant elle, I, n'est pas là : disparue. Cela, la machine n'est pas arrivée à le traiter. Un rêve ? Mais il est quelque chose que je sens encore : cette inexplicable douleur délicieuse dans l'épaule droite – I, appuyée contre cette épaule droite – à côté de moi dans le brouillard. “Tu aimes le brouillard ?” Oui, le brouillard aussi... j'aime tout, et tout cela – élastique, nouveau, étonnant – tout cela est bien...

— Tout est bien, dis-je tout haut.

— Bien ? – Les yeux de faïence bleue s'ouvrent tout ronds. – Qu'est-ce qu'il y a de bien là-dedans ? Si ce type sans numéro a réussi à... ça veut dire qu'il y en a partout, tout autour, tout le temps – ils sont ici – à rôder autour de l'Intégrale, ils...

— Mais qui, eux ?

— Et d'où je saurais, moi ? Mais je les sens – vous comprenez ? Tout le temps.

— Vous êtes au courant ? On a, paraît-il, inventé une nouvelle opération – on vous enlève l'imagination. (J'ai en effet, tout récemment, entendu quelque chose de ce genre.)

— Oui, je sais. Quel rapport ?

— Eh bien, si j'étais à votre place – j'irais demander qu'on me la fasse, cette opération.

Sur l'assiette se dessine nettement quelque chose qui a l'acidité du citron. Ce brave garçon – il s'offense d'une allusion éloignée à cette “imagination” dont il serait doté... Du reste, on comprend : il y a une semaine, moi aussi je

me serais senti offensé. Et maintenant – maintenant – non, parce que je sais que moi, l'imagination, j'en ai – que je suis malade. Et je sais encore autre chose – je ne veux pas guérir. Je ne veux pas, voilà tout. Nous sommes montés jusqu'en haut par l'escalier de verre. En bas, à nos pieds – tout est là, offert...

Vous qui lisez ces notes – qui que vous soyez, vous avez le soleil au-dessus de vous. Et si jamais il vous est arrivé d'être aussi malade que je le suis, alors – oui, cela arrive – oui, cela peut être – vous savez quel est le soleil au matin – vous connaissez cet or rose, transparent, tiède. Et l'air aussi est teinté de rose, partout se diffuse le sang si tendre du soleil, et tout est vivant : vivantes et douces – les pierres ; vivant et tiède – le fer ; vivants et, tous sans exception, souriants – les gens. Cela se peut, dans une heure, tout cela aura disparu, tout cela, dans une heure, se sera vidé de son sang rose ; mais en attendant tout est vivant. Et je le vois bien : dans les flancs de verre de l'Intégrale, quelque chose palpite et miroite : l'Intégrale médite sur son grand, son terrible avenir, sur le fardeau pesant du bonheur obligatoire qu'elle va emporter là-haut, pour vous l'apporter à vous que nous ne connaissons pas, à vous qui éternellement cherchez et jamais ne trouvez. Vous allez trouver, vous serez heureux – le bonheur vous est dû, et vous n'avez plus longtemps à l'attendre.

Le fuselage de l'Intégrale est presque achevé : un ellipsoïde élégant, oblong, construit dans notre verre – éternel comme l'or, souple comme l'acier. Je vois : à l'intérieur on a assujetti au corps de verre des côtes transversales – des *spanthouts*, et en longueur, des poutres de renforcement – des *stringers* ; dans la poupe a été installé le socle d'un moteur de fusée gigantesque. Une explosion toutes les trois secondes ; toutes les trois secondes, la queue puissante de l'Intégrale rejettera des flammes et des gaz dans l'espace universel – et l'appareil s'élancera, toujours plus rapide – Tamerlan de feu du bonheur...

Tout se fait sous mes yeux : avec une vitesse calculée, en cadence selon Taylor, les gens, en bas, tels les pistons d'une unique immense machine, se penchent, se redressent, pivotent. Entre leurs mains étincellent des lances de feu : on découpe à la flamme les murs de verre, les joints d'angle, les

traverses, les taquets, on les soude à la flamme. Je vois : sur des rails de verre s'avancent lentement de gigantesques grues de verre transparent, et, comme font les hommes, elles pivotent, se penchent, introduisent leur charge dans les flancs de l'Intégrale. Et tout ne fait qu'un : ces machines humanisées, ces hommes parfaits. C'est une beauté sublime, étourdissante, de la musique... Vite – redescendre, les rejoindre, être avec eux !

Et me voici, fondu en eux – épaule contre épaule – emporté par le rythme d'acier... Mouvements cadencés : des joues purpurines, élastiques et rondes ; des fronts lumineux, étrangers à la folie de la pensée. Je nage sur le miroir de la mer. Le repos.

Et tout à coup l'un d'eux, serein, s'adresse à moi :

— Alors, comment va ? Mieux aujourd'hui ?

— Quoi mieux ?

— Mais vous n'étiez pas là hier. Nous avons pensé – c'est peut-être grave...

Le front étincelle, le sourire est innocent – celui d'un enfant.

Le sang me saute au visage. Impossible – impossible de mentir à des yeux pareils. Je me tais, je sombre...

En haut, le visage de faïence apparaît dans un hublot, blanc, rond, brillant.

— Eh, D-503 ! Vous pouvez venir un instant ? Le cadre est rigide au niveau de l'implanture et, à la jonction, cela fait pression sur le bord d'attaque.

Sans plus écouter, je me précipite pour le rejoindre en haut – un honteux salut par la fuite. Je n'ai pas la force de lever les yeux – je suis ébloui par les marches de verre étincelantes sous mes pieds, et le désespoir grandit à chaque marche : criminel, empoisonné que je suis – je n'ai pas ma place ici. Plus jamais je ne pourrai me fondre dans ce rythme mécanique si précis, plus jamais je ne nagerai sur le miroir imperturbable de la mer. Mon sort est de brûler, de me débattre, de chercher un recoin où cacher mes yeux – éternellement, jusqu'à ce qu'enfin je trouve assez de force pour aller... et alors...

Alors : l'étincelle glacée – être transpercé par elle : soit ; moi, c'est égal ; mais il faudra la nommer, et qu'elle aussi, elle...

Par un hublot, je sors sur le pont et je m'arrête : je ne sais plus où aller maintenant, je ne sais plus pourquoi je suis ici. Je regarde en haut. Là-bas monte un soleil trouble épuisé par le milieu du jour. En bas gît l'Intégrale – sans vie, toute de verre grisâtre. Le sang rose a reflué, tout cela – c'est clair – n'est que le fruit de mon imagination, tout est comme avant, mais il est clair aussi que...

— Mais alors quoi, D-503, vous êtes devenu sourd ? Des heures que je vous appelle... Qu'est-ce qui vous arrive ?

C'est le Constructeur en second – il me crie dans l'oreille – et, sans doute, depuis longtemps.

Que m'arrive-t-il ? J'ai perdu les commandes. Le moteur ronfle à plein, l'aéro tremble et file, mais impossible de le diriger – je ne sais pas où je cours : en bas – s'écraser sur terre, en haut – vers le soleil, le feu...

NOTE N^o 16

LE JAUNE. L'OMBRE BIDIMENSIONNELLE. L'ÂME INCURABLE.

Il y a plusieurs jours que je n'ai rien écrit. Combien, je ne sais pas : tous les jours ne font qu'un. Tous – de la même couleur – jaune –, comme du sable séché, surchauffé, et pas une parcelle d'ombre, pas une goutte d'eau, le sable jaune à l'infini. Je ne peux pas sans elle – or, depuis sa disparition inexplicquée, l'autre jour, dans la Vieille Maison, elle...

Depuis ce jour, je l'ai aperçue une seule fois à la promenade. Il y a deux, trois, quatre jours – je ne sais pas : tous les jours ne font qu'un. Elle a passé en un éclair, une seconde elle a rempli le monde jaune et vide. À son bras – il lui arrive à l'épaule – S le double, et le docteur de papier ultra-mince, et encore un quatrième – celui-là, je ne me rappelle que ses doigts : ils jaillissaient des manches de sa Tenue comme des gerbes de rayons – incroyablement fins, blancs, longs. I a levé la main, m'a fait signe ; elle s'est penchée, par-dessus la tête des autres, vers l'homme aux doigts-rayons. J'ai entendu le mot "Intégrale" : tous les quatre, ils se sont retournés pour me regarder ; et très vite se sont perdus dans le ciel gris-bleu, et depuis – c'est le même chemin jaune et desséché...

Le soir de ce jour-là, elle avait un billet rose pour moi. Je suis resté là devant le numérateur, le suppliant – avec tendresse, avec haine – de s'enclencher, de vite faire apparaître dans la fente blanche ce nom : I-330. La porte de l'ascenseur claquait et claquait, des femmes en sortaient, pâles, grandes, roses ou brunes ; tout autour les stores tombaient. Mais elle, rien. Elle n'est pas venue.

Peut-être qu'à la minute même où j'écris cela, à 22 heures pile – elle s'appuie de l'épaule, yeux fermés, contre quelqu'un, et, comme à moi, elle lui

dit : “Tu m’aimes” ? Qui cela peut-il être ? Cet homme aux doigts comme des rayons, ou bien R, lippu et crachotant ? Ou bien S ?

S... Pourquoi est-ce que, jour après jour, j’entends sur mes talons ses pas posés à plat, qui gargouillent comme s’il marchait dans une flaque ? Pourquoi me suit-il ainsi – comme une ombre ? Devant moi, sur le côté, derrière, il y a, gris bleuté, cette ombre bidimensionnelle : on peut la traverser, l’enjamber – et elle est toujours indéfectiblement là, tout à côté, liée à moi par un cordon ombilical invisible. Peut-être, ce cordon, est-ce elle, I ? Je ne sais pas. Ou peut-être les Gardiens sont-ils déjà au courant que je...

Si l’on vous disait : votre ombre vous voit, elle ne cesse jamais de vous voir. Vous comprenez ? Et tout à coup – voilà que vous avez une impression bizarre : vos bras ne sont plus à vous, ils vous gênent ; et je me surprends à agiter les bras à contretemps, sans rime ni raison. Ou bien – j’ai envie de me retourner, et je n’y arrive pas, rien à faire, mon cou est – comme paralysé. Et je cours, je cours de plus en plus vite, et, derrière mon dos, je le sens : une ombre court encore plus vite. Et s’en défaire – impossible, impossible...

Je suis dans ma chambre – seul, enfin. Mais il y a autre chose : le téléphone. Encore et encore, je prends la ligne : “Oui, s’il vous plaît, I-330.” Et une fois de plus – il y a ce petit bruit, ces pas dans le couloir – ils s’approchent de sa porte, et le téléphone reste muet... Je raccroche – et je n’en peux plus, je n’en peux plus. Aller là-bas – chez elle.

C’était hier. J’ai couru chez elle, et une heure entière, de 16 heures à 17 heures, j’ai erré autour de son immeuble. Par rangs entiers passaient les Numéros. Des milliers de pas s’égrenaient en cadence, un Léviathan à mille pieds, ondulant, passait à côté de moi. Et moi – resté seul, rejeté par une tempête sur une île déserte, je cherche, je cherche, je fouille des yeux les vagues gris-bleu.

Dans un instant il y aura – surgissant d’on ne sait où – l’angle aigu railleur des sourcils relevés vers les tempes, les fenêtres sombres des yeux, et derrière, dans leur profondeur – une cheminée qui flambe, des ombres qui se meuvent. Et moi je vais entrer là, et je lui dirai : “tu” – forcément “tu” : “Tu le sais – je ne peux pas sans toi. Alors pourquoi ?”

Mais elle – rien. Et soudain j’entends le silence, j’entends le Générateur de musique, et je comprends : il est 17 heures passées, tout le monde est rentré depuis longtemps, je suis seul – à la traîne. Tout autour de moi – un désert de verre, baigné d’un soleil jaune. Et je vois : dans l’espace de verre uniforme – comme de l’eau – pendent sens dessus dessous, à la renverse, des murs étincelants, et moi aussi, comme pour rire, je suis suspendu sens dessus dessous.

Je dois au plus vite – à l’instant – aller au Bureau médical me faire faire une attestation, comme quoi je suis malade, sans quoi je vais me faire arrêter et...

Mais peut-être, au fond, serait-ce la meilleure des choses. Rester ici et attendre tranquillement qu’on me repère, qu’on m’envoie à la Salle des Opérations – en finir d’un coup, payer pour tout.

Un froissement léger – et, devant moi, une ombre doublement courbée. Sans regarder, je sens s’introduire en moi deux vrilles d’acier gris, je fais effort pour sourire et je dis – il faut absolument dire quelque chose :

— Il faut... Il faut que j’aille au Bureau médical.

— Que se passe-t-il ? Que faites-vous planté là ?

Absurdement renversé, suspendu par les pieds – je me tais, brûlant de honte.

— Suivez-moi, dit S, sévère.

Je suis allé avec lui, balançant des bras inutiles, étrangers. Impossible de lever les yeux, j’avance dans un monde à la renverse – un monde de fous : voici des machines au socle renversé, des gens – ils se croient aux antipodes – collés au plafond par les pieds, et tout en bas – le ciel, rivé au verre épais de la chaussée. Je me souviens avoir pensé : le plus vexant, c’est de voir tout cela pour la dernière fois sous cet aspect, à l’envers, et pas comme en réalité. Mais impossible de relever le regard.

Nous nous sommes arrêtés. Devant moi – des marches. Encore un pas, et je verrai : des silhouettes en blouse médicale blanche, l’énorme Cloche muette...

J’ai fini, en y mettant toutes mes forces, par dévisser mon regard du verre sous mes pieds – et tout à coup me sautent au visage les lettres dorées : “...

MÉDICAL”... Pourquoi m’a-t-il amené ici, et non à la Salle des Opérations, pourquoi m’a-t-il épargné – sur le moment je n’y ai même pas songé : d’un bond, j’enjambe les marches – je claque la porte derrière moi – je respire. C’est comme si, depuis ce matin, je n’avais pas encore respiré, mon cœur n’avait pas battu – je viens d’inspirer ma première bouffée d’air, une écluse s’est ouverte dans ma poitrine...

Ils sont deux : le premier – courtaud, bas sur pattes, avec les yeux perchés d’un limaçon – il soupèse ses patients ; l’autre – tout mince, des lèvres-ciseaux étincelantes, un nez en lame de sabre... lui.

Je me précipite vers lui comme vers un proche, et, en plein visage (nez-lame) – je lui débite on ne sait quoi à propos d’insomnies, de rêves, d’ombres, de monde jaune. Les lèvres-ciseaux étincellent, sourient.

— Un vilain cas ! Manifestement, vous avez développé une âme.

Une âme ? C’est un vieux mot bizarre, depuis longtemps oublié. On dit encore quelquefois : “états d’âme”, “charge d’âmes”, “âme en peine”... Mais “une âme” tout court...

— C’est... très grave, ai-je balbutié.

— Inguérissable, a coupé Ciseaux.

— Mais... en fait, de quoi s’agit-il exactement ? Je ne me... représente pas bien.

— Écoutez... Comment vous faire comprendre... Vous êtes bien mathématicien ?

— Oui.

— Alors, prenez un plan, une surface – tenez, ce miroir. À sa surface, vous et moi – vous voyez – nous plissons les yeux au soleil, il y a aussi cette étincelle bleue, celle d’un tube électrique, et aussi, tenez – l’ombre d’un aéronef. C’est pour une seconde, en surface. Mais imaginez – sous l’effet d’une flamme, cette surface impénétrable a fondu, s’est amollie, plus rien ne glisse sur elle – tout pénètre à l’intérieur, dans ce monde reflété où, enfants, nous avons tellement envie d’aller voir – les enfants ne sont pas si sots, je vous assure. Le plan est devenu volume, corps, monde, voilà que le soleil est à l’intérieur du miroir – c’est-à-dire de vous – et aussi l’hélice de l’aéronef, et vos lèvres tremblantes, et d’autres lèvres encore. Vous comprenez : un miroir

froid reflète et renvoie ; celui-ci absorbe et garde trace de tout – à jamais. Une ride à peine perceptible, fugace, sur un visage – et elle est en vous pour toujours ; une goutte d'eau – un jour vous l'avez entendue tomber dans le silence – et vous l'entendez encore...

— Oui, oui, c'est exactement ça... – Je lui saisis la main. – J'ai entendu : des gouttes tombaient du – robinet du lavabo – lentement, à travers le silence. Et je savais – c'était pour toujours. Mais pourtant, pourquoi tout à coup une âme ? D'âme, je n'en avais pas – et brusquement... Pourquoi personne n'en a-t-il, et moi, voilà...

Je m'accroche encore plus fort à la main toute fine : j'ai peur de lâcher la bouée.

— Pourquoi ? Et pourquoi n'avons-nous pas de plumes, pas d'ailes – seulement des omoplates, c'est-à-dire des rudiments d'ailes ? C'est parce que nous n'avons plus besoin d'ailes – nous avons les aéronefs, des ailes ne feraient que nous gêner. Les ailes – c'est pour voler, et nous, nous n'avons plus besoin de voler : nous avons atterri – nous avons trouvé. Vous êtes bien d'accord ?

J'opine, égaré. Il me regarde, il a un rire acéré – une lancette. L'autre, à côté, a entendu, courtaud-pataud il déboule de son cabinet, son œil perché de limaçon évalue mon tout mince docteur, moi aussi il m'évalue.

— Quésaco ? Une... âme ? Vous dites, une âme ? Et puis quoi encore ? Avec ça, nous aurons bientôt le choléra. Je vous l'ai dit (il évalue le tout mince) – dit et répété : en cas d'imagination – systématiquement, il faut pratiquer une ablation... extirper l'imagination. Pour cela, il n'y a que la chirurgie, la chirurgie...

Il chausse d'énormes lunettes aux rayons X, me tourne autour un bon moment et – à travers les os du crâne – examine ma cervelle, prend des notes dans un carnet.

— Extrêmement, extrêmement intéressant ! Et dites-moi : vous n'accepteriez pas d'être... traité à l'aldéhyde formique ? Pour l'État Unitaire, ce serait extrêmement... Cela nous aiderait à prévenir une épidémie... Si, bien sûr, vous n'avez pas de raisons particulières pour...

— D-503, voyez-vous, dit le tout mince, est le Constructeur de l'Intégrale, et, je suis sûr – cela porterait atteinte à...

— Aah..., mugit l'autre, et il regagne, lourdaud-pataud, son cabinet.

Je reste seul avec le mince. Sa main de papier se pose, légère, amicale, sur la mienne, son visage tout en profil se penche tout près du mien ; il murmure :

— Tout à fait entre nous – vous n'êtes pas le seul. Il a raison, mon collègue, de parler d'une épidémie. Essayez de vous rappeler, vous n'auriez pas remarqué chez quelqu'un des signes analogues – quelque chose de très, très, très proche...

Il me regarde fixement. À qui fait-il allusion – qui ? Est-ce possible que...

— Écoutez...

Je bondis de ma chaise.

Mais, haussant la voix, il a déjà changé de sujet :

— ... Et pour ce qui est de vos insomnies, de ces rêves dont vous parlez – je ne vous conseille qu'une chose : la marche à pied. Commencez dès demain matin, allez vous promener... au moins jusqu'à la Vieille Maison...

Encore une fois il me transperce du regard, il sourit du plus fin des sourires. Et, il me semble : j'ai vu, clairement vu, enroulé dans le mince papier de ce sourire, un mot – une lettre – un nom, un nom unique... Ou bien est-ce encore une imagination ?

Je prends à peine le temps d'attendre qu'il ait rédigé l'attestation de maladie pour aujourd'hui et demain, et, toujours sans rien dire, je lui serre fortement la main et je sors en toute hâte.

Mon cœur est léger, rapide comme un aéronef, je me sens soulevé, je m'envole. Je le sais : demain m'attend une joie. Laquelle ?

NOTE N^o 17

À TRAVERS LE MUR DE VERRE. JE SUIS MORT. LES COULOIRS.

Je suis profondément perplexe. Hier, alors que je pensais avoir tout débrouillé, avoir calculé tous les X – de nouvelles inconnues sont apparues dans mon équation.

L'origine des coordonnées, dans toute cette histoire – c'est à coup sûr la Vieille Maison. Le point de départ des axes des X, des Y, des Z, sur lesquels, depuis quelque temps, tout mon univers est construit. J'ai remonté l'abscisse (la 59^e Avenue) jusqu'au point d'origine. J'ai en moi – tourbillon coloré – le jour d'hier : les immeubles et les gens à la renverse, mes bras douloureusement étrangers, les ciseaux étincelants, les gouttes acérées du lavabo – tout cela a été naguère, a été. Et tout cela, déchirant ma chair – tourne et tourne et tourne là-bas – sous la surface ramollie par le feu où gîte "l'âme".

Pour obéir à la prescription du médecin, j'ai choisi de suivre non pas l'hypoténuse, mais les deux autres côtés du triangle. Me voici déjà suivant le second côté : c'est un chemin qui longe le pied de la Muraille verte. L'océan vert à perte de vue jette sur moi une folle vague de racines, de fleurs, de branches et de feuillages – elle se dresse, elle va m'assaillir, et je ne serai plus un homme, ce mécanisme subtil entre tous – je serai...

Mais heureusement entre le fol océan vert et moi il y a – le Mur de verre. Ô sagesse immense, sagesse divine des murs et des limites ! C'est peut-être la plus grande de toutes les inventions. L'homme a quitté l'état de bête sauvage quand il a construit le premier mur. Il a cessé d'être un homme sauvage quand nous avons construit la Muraille verte, lorsque, grâce à elle, nous

avons isolé notre monde mécanisé et parfait du monde irrationnel, informe, des arbres, des oiseaux, des animaux...

Tourné vers moi à travers le verre – brouillard trouble – le mufle buté d’une bête – ses yeux jaunes obstinés à ressasser une unique pensée que je ne comprends pas. Longtemps nous nous entrecardons fixement, dans les yeux – ces puits de mine qui relient un monde à l’autre, celui de la surface et celui du fond. Et en moi tressaille une idée : “Et s’il était – cet être aux yeux jaunes – planqué dans son tas de feuilles inepte et malpropre – menant sa vie impossible à chiffrer – plus heureux que nous ?”

J’ai fait un geste de la main, les yeux jaunes ont cligné, se sont éloignés, ont disparu dans le feuillage. Créature infortunée ! Quelle absurdité : lui – plus heureux que nous ! Peut-être plus heureux que moi – oui ; mais moi je suis une exception, je suis malade.

Et qui plus est... j’aperçois déjà les murs rouge sombre de la Vieille Maison – voici que m’accueille la bouche herbue de la vieille femme – vite, je cours vers elle de toutes mes forces :

— Elle est ici ?

La bouche s’ouvre lentement :

— Qui cela – elle ?

— Qui cela peut-il être ? Qui d’autre que I, bien sûr... Elle et moi, déjà, l’autre jour, en aéro...

— Ah, ah, ah... Voyez-vous ça...

Les rides rayonnantes autour des lèvres, les rayons malicieux des yeux jaunes qui s’insinuent en moi – toujours plus profondément... Et enfin :

— Bon, ça va... elle est là, elle vient d’entrer.

Elle est là. Aux pieds de la vieille – je vois un buisson argenté d’absinthe amère (cette cour de la Vieille Maison, c’est aussi un musée, soigneusement entretenu dans son état préhistorique) ; l’absinthe tend une branche vers la vieille, la vieille la caresse, le soleil pose sur ses genoux une tache de soleil dorée. Et, un instant : le soleil, la vieille, l’absinthe, les animaux, moi-même – nous ne faisons plus qu’un, nous sommes étroitement unis par un réseau de veines communes, où court le même sang – vigoureux et magnifique...

J'ai honte à présent de raconter ce qui suit, mais je me suis engagé à être, dans ces notes, sincère jusqu'au bout : alors voilà. Je me suis penché – et j'ai embrassé la bouche herbue, molle et moussue. La vieille s'est essuyée, s'est mise à rire...

Je parcours au pas de course les pièces que je connais, un peu trop étroites, sonores – je me dirige – pourquoi ? – tout droit là-bas, vers la chambre. Je suis devant la porte, je saisis la clenche – et soudain : “Mais si elle n'était pas seule ?” Je m'arrête, je tends l'oreille. Mais tout ce que j'entends – tout près – non pas en moi, mais près de moi – c'est mon cœur qui cogne et cogne.

Je suis entré. Le grand lit, intact. Le miroir. Un autre, sur la porte de l'armoire, et dans la serrure – la clé à l'anneau ancien. Et personne.

J'appelle tout doucement :

— I ! Tu es ici ? – Et, plus doucement encore, les yeux fermés, sans respirer, comme si déjà j'étais à genoux devant elle : I ! Mon aimée !

Le silence. Seulement l'eau qui coule, rapide, dans la vasque blanche du lavabo. Je ne peux pas expliquer pourquoi, mais cela m'a déplu : j'ai resserré à fond le robinet et je suis sorti. Non, elle n'est pas là : c'est clair. C'est donc qu'elle est ailleurs dans un autre “appartement”.

Je dévale le large escalier obscur, je tire une porte, une autre, une troisième : fermées. Tout est fermé, sauf “notre” appartement, et là – personne...

Et pourtant je retourne là-bas – pourquoi, je ne sais pas. J'avance lentement, péniblement – mes semelles tout à coup paraissent de plomb. Une pensée me revient, très nette : “C'est une erreur de dire que la force de gravité est une constante. Donc toutes mes formules...”

Une secousse – tout en bas une porte a claqué, quelqu'un ébranle le plancher en marchant. À nouveau, je me sens léger – incroyablement léger – je me précipite vers la rampe, je me penche – un seul mot, un seul cri : “Toi !” – je voudrais y mettre tout ce que...

Et je me fige : en bas – sur l'ombre carrée de la fenêtre – les ailes roses d'une paire d'oreilles : j'ai vu passer, furtive, la tête de S.

Et – en un éclair – une seule conclusion nue, sans fondements (ces fondements, je les ignore encore) : “Il ne faut pas, à aucun prix, qu'il me

voie.”

Puis, sur la pointe des pieds, me collant aux murs – je monte vers l’appartement ouvert, en haut.

Je reste une seconde devant la porte. Les pas lourds montent l’escalier, ils viennent vers moi. J’implore la porte, mais elle est de bois : la voilà qui grince, qui gémit. Près de moi glissent en trombe : du vert, du rouge, le Bouddha jaune – puis, devant l’armoire à glace : mon visage blême, mes yeux aux aguets, mes lèvres... J’entends – à travers le tumulte de mon sang – la porte qui grince à nouveau... C’est lui, il est là.

Je saisis la clé de l’armoire – l’anneau se balance. Cela me rappelle quelque chose – encore une conclusion nue, immédiate, sans prémisses, conclusion, non – plutôt éclat de pensée : “Cette fois, c’est I.” Vite, j’ouvre la porte de l’armoire – je suis dedans, dans l’obscurité – je referme soigneusement. Un pas – le sol oscille sous moi. Lentement, mollement, je me sens aspiré vers le bas, le noir se fait, je suis mort.

Plus tard, quand j’ai entrepris de noter tous ces événements bizarres, j’ai fouillé dans ma mémoire, j’ai consulté des livres – et maintenant, bien sûr, je comprends : il s’agit de cet état de mort temporaire familial des anciens, et qui nous est – autant que je sache – totalement inconnu.

J’ignore combien de temps a duré cette mort, sans doute cinq ou dix secondes ; un instant après, ressuscité, j’ai rouvert les yeux : tout est noir, je me sens descendre – plus bas, toujours plus bas... Je tends la main – pour m’accrocher – une paroi rugueuse, qui file à toute vitesse, m’écorche les doigts, je saigne – c’est clair, tout cela n’est pas un jeu de mon imagination malade. Mais alors quoi ? quoi ?

J’entends ma respiration, saccadée, palpitante (j’ai honte de le reconnaître – mais tout cela était si nouveau, si confus). Une minute passe, deux, trois – je tombe toujours. Enfin – un choc sans dureté : ce qui se dérobait sous moi s’est immobilisé. Dans l’obscurité, je trouve à tâtons une poignée de porte, je la tourne – une porte s’est ouverte – une lumière trouble. J’aperçois, derrière moi, une petite plate-forme carrée, qui remonte

rapidement. Je me précipite – trop tard : je suis ici sans retour possible... Où – “ici” ? Je n’en sais rien.

Un couloir. Silence de plomb. Une voûte romane – et des ampoules électriques : pointillé infini, clignotant, tremblotant. Cela fait un peu penser aux “tunnels” de nos voies souterraines, mais en bien plus étroit, et la construction n’est pas en verre comme chez nous, mais dans on ne sait quel matériau ancien. En un éclair – je songe aux souterrains où l’on se réfugiait, paraît-il, aux temps de la guerre de Deux Cents Ans... Qu’importe : il faut avancer.

J’ai marché, me semble-t-il, une vingtaine de minutes. Je tourne à droite, le corridor s’élargit, les ampoules brillent plus fort. Un grondement sourd. Peut-être des machines, peut-être des voix – je ne sais pas, mais j’arrive devant une lourde porte opaque : le grondement vient de là.

Je frappe, une fois, une deuxième – plus fort. Derrière la porte, le bruit a cessé. Il y a un claquement métallique, la porte s’ouvre lentement, pesamment.

Je ne sais pas qui de nous deux est le plus stupéfait – je me trouve nez à nez avec mon mince docteur en lame de couteau.

— Vous ? Ici ?

Les ciseaux – clac ! – se referment.

Et moi – moi c’est comme si jamais je n’avais prononcé une parole humaine : je reste muet à le fixer, je ne comprends absolument rien à ce qu’il me dit. Sans doute – que je dois filer d’ici ; parce que, après, il me repousse rapidement de son ventre plat comme une feuille de papier, m’accule jusqu’au bout de la portion éclairée du corridor – et me donne une poussée dans le dos.

— Excusez... Je voulais... Je croyais que c’était elle... I-330. Mais derrière moi...

— Restez où vous êtes..., coupe le docteur, et il disparaît...

Enfin ! Enfin elle est tout près, ici – et peu importe où se trouve cet “ici”. La soie familière, jaune safran, le sourire qui mord, les yeux que voile le store... J’ai les lèvres, les mains, les genoux qui tremblent – et une pensée

très sotté me vient : “Les oscillations – c’est du son. Toute vibration doit résonner. Pourquoi est-ce que je n’entends rien ?”

Ses yeux s’ouvrent pour moi – ils s’ouvrent grands, et j’y pénètre...

— Je n’en pouvais plus ! Où étiez-vous ? Pourquoi ? – Je parle comme en délire, sans détacher d’elle mes yeux – des propos précipités, incohérents – peut-être ne fais-je que les penser. – J’ai été suivi par – une ombre... Je suis mort – en sortant de l’armoire... Parce que lui, votre... celui qui parle avec des ciseaux : il dit que j’ai une âme... que c’est incurable...

— Une âme incurable ! Ah, pauvre !

I éclate de rire – et ce rire m’éclabousse : mon délire a disparu, de tous côtés étincellent et tintent les éclats de son rire, et – oh, c’est bon, si bon...

Le docteur ressort de son coin – le merveilleux, le magnifique, le tout fin docteur.

— Alors ? dit-il en s’arrêtant près d’elle.

— Ce n’est rien, tout va bien ! Je vous raconterai plus tard. Il n’a pas fait exprès... Dites que je vais revenir dans... un petit quart d’heure...

Le docteur a disparu à l’angle du corridor. I a attendu. La porte a claqué sourdement. Alors, lentement, très lentement, m’enfonçant dans le cœur, toujours plus profond, une aiguille aiguë et suave, elle a appuyé son épaule, son bras – tout entière elle s’est appuyée contre moi – et nous sommes partis, elle et moi, elle et moi – tous les deux – ne faisant qu’un...

Je ne me rappelle pas quand l’obscurité nous a engloutis – dans l’obscurité nous avons gravi les marches, sans fin, sans fin, en silence. Je ne voyais pas, mais je savais : comme moi, elle allait – yeux fermés, aveugle, tête renversée, lèvres mordues – prêtant l’oreille à une musique : mon frémissement à peine perceptible.

Je suis revenu à moi dans l’un des recoins innombrables de la cour de la Vieille Maison : une palissade et, émergeant du sol, des ossements de pierre, des dents jaunes – vieilles murailles en ruine. Elle a ouvert les yeux, elle m’a dit : “Après-demain, 16 heures.” Et elle est partie.

Tout cela a-t-il eu lieu en réalité ? Je n’en sais rien. Je le saurai après-demain. Il ne m’en reste qu’une unique trace réelle : à ma main droite – ces bouts de doigts écorchés. Mais aujourd’hui, sur le chantier de l’Intégrale, le

Constructeur en second m'a assuré m'avoir vu lui-même effleurer du bout des doigts une roue à aiguiser – c'est là l'explication. Peut-être en est-il ainsi en effet. Peut-être bien. Je ne sais pas – je ne sais rien.

NOTE N^o 18

DÉDALES LOGIQUES. BLESSURES ET SPARADRAP. PLUS JAMAIS.

Hier, aussitôt couché, j'ai coulé bas dans le sommeil, comme un navire trop chargé qui fait naufrage. Des épaisseurs d'eau verte glauque et mouvante. Et voici que, lentement, je remonte, et, parvenu à mi-chemin, j'ouvre les yeux : ma chambre, le matin obscur, encore vert et glacé. Dans le miroir de l'armoire braille un éclat de soleil – droit dans mes yeux. Voilà qui va m'empêcher de dormir le nombre d'heures fixé par les Tables. Le mieux serait d'ouvrir la porte du meuble. Mais je suis pris comme dans une toile – j'ai une toile sur les yeux, et pas le courage de me lever.

Je me suis quand même levé, j'ai ouvert – et tout à coup, derrière la porte au miroir, émergeant de sa robe, toute rose : I. Je m'étais tellement habitué à l'in vraisemblable que – autant que je me souviens – je n'ai pas été le moins du monde étonné, je n'ai rien demandé : j'ai bondi dans l'armoire, claqué derrière moi la porte – et sans attendre, aveugle et haletant, je me suis avidement uni à I. Je revois tout : dans l'obscurité, à travers la fente de la porte – le rayon de soleil aigu qui zigzague par terre, sur le côté de l'armoire, qui monte encore plus haut – et cette lame cruelle et étincelante a touché le cou renversé, dénudé, de I... Et il y a là pour moi quelque chose de si terrible que je ne peux me retenir, je pousse un cri – et c'est alors que j'ai rouvert les yeux.

Ma chambre. Le matin vert et figé. Sur la porte de l'armoire – l'éclat de soleil. Je suis dans mon lit. J'ai rêvé. Mais mon cœur bat encore impétueusement, il tressaute, il explose, le bout des doigts, les genoux me font mal. Aucun doute : cela a eu lieu. Je ne sais plus : où est le rêve – où est la réalité ; des grandeurs irrationnelles grandissent, croissent en envahissant

le monde connu, solide et tridimensionnel, et les surfaces dures et lisses ont fait place à toutes sortes de rugosités, de hérissements...

Le signal du lever n'est pas pour bientôt. Je reste couché là à penser – et je vois se dérouler une chaîne logique des plus étranges.

Toutes les équations, toutes les formules mathématiques ont pour équivalent, dans le monde de la surface, une courbe, un corps solide. Les nombres irrationnels – cette $\sqrt{-1}$ par exemple – n'ont pas de correspondant matériel, on n'en a jamais vu... Mais l'horreur, c'est justement que ces corps – invisibles – existent, existent réellement, absolument : en mathématiques, on voit passer comme sur un écran des ombres fantasmagoriques, hirsutes – des formules irrationnelles ; jamais ni les mathématiques ni la mort ne se trompent. Et si, dans notre monde, à la surface, jamais nous ne voyons ces corps, en dessous ils disposent – forcément – d'un autre espace, immense...

Je bondis sans attendre le signal et me mets à aller et venir dans la chambre. Les mathématiques – dans ma vie déboussolée le seul îlot restant de solidité inébranlable – ont, elles aussi, largué les amarres, sont parties à la dérive en tourbillonnant. Alors, elle serait – cette “âme” ridicule – aussi réelle que ma Tenue ou que mes bottes – même si je ne les vois pas (elles sont dans l'armoire à glace) ? Et si les bottes n'ont rien d'une maladie, pourquoi l'“âme” en serait-elle une ?

Je cherche, sans la trouver, une issue pour sortir de la forêt de cette logique sauvage. Ce sont des dédales aussi inexplorés, aussi terrifiants que ceux de là-bas – derrière la Muraille verte – et comme eux, ce sont des créations extraordinaires, incompréhensibles, qui n'ont pas besoin de mots pour s'exprimer. Il me semble – à travers un verre épais – que j'aperçois quelque chose qui est à la fois un infini de grandeur et un infini de petitesse, qui a la forme d'un scorpion, avec un dard – le “moins” – caché et constamment perceptible : $\sqrt{-1}$... Et peut-être cela n'est-il rien d'autre que mon “âme”, pareille au scorpion légendaire des anciens, qui accepte de se piquer lui-même afin de...

La sonnerie. La journée commence. Rien de tout cela ne meurt, ne disparaît – ces idées sont seulement recouvertes par la lumière du jour, de

même que les objets visibles, sans jamais mourir – le sont par l’ombre de la nuit. J’ai dans la tête un brouillard – léger et ondoyant. Dans ce brouillard – les longues tables de verre ; silencieusement, lentement, les têtes-sphères mâchent en cadence : en arrière-fond, le battement d’un métronome, agréable et familier, et, machinalement, avec tous les autres, je compte jusqu’à cinquante – les cinquante mouvements de mastication autorisés par bouchée. Puis, machinalement, en cadence, je descends, j’inscris mon nom dans le registre des sortants – comme tout le monde. Mais, je le sens : je vis à l’écart des autres, seul, séparé d’eux par un mur malléable, qui absorbe les bruits... et, à l’abri de ce mur – mon monde...

Mais voilà : si ce monde n’est qu’à moi, pourquoi le faire exister dans ces notes ? Pourquoi y mettre ces “rêves” ineptes, ces armoires, ces corridors infinis ? Je constate avec douleur que – au lieu d’un rigoureux poème mathématique en l’honneur de l’État Unitaire – je produis une sorte de roman d’aventures fantastiques. Ah, si seulement ce n’était en effet qu’un roman, et non pas ma vie actuelle, pleine d’inconnues, de $\sqrt{-1}$, de chutes...

Du reste – peut-être est-ce mieux ainsi. Le plus probable est que vous êtes, vous mes lecteurs inconnus – des enfants par comparaison avec nous (nous, éduqués par l’État Unitaire, avons par là atteint les sommets les plus hauts auxquels l’homme puisse se hisser). Et – comme des enfants – vous n’avalerez toute l’amertume que je vous destine que quand je l’aurai soigneusement enrobée d’un épais sirop romanesque...

LE SOIR.

Une impression que vous devez connaître : au décollage d’un aéronef, vous montez – toujours plus haut – en cercles bleus, le hublot est ouvert, le vent vous siffle au visage – et la Terre n’existe plus, vous l’avez oubliée, elle est aussi éloignée que Saturne, Jupiter, Vénus. C’est ainsi que je vis en ce moment – le vent me souffle au visage, et j’ai oublié la Terre, j’ai oublié O, la gentille, la toute rose. Mais voilà : la Terre existe – tôt ou tard il va falloir y atterrir, et je détourne les yeux du jour où mon Calendrier sexuel indique son nom – O-90...

Ce soir la lointaine Terre s'est rappelée à mon souvenir.

Pour obéir à la prescription du docteur (oui, je désire sincèrement, très sincèrement guérir) – deux heures j'ai déambulé dans les avenues de verre, toutes droites, toutes vides. Conformément aux Tables, tout le monde était dans les amphithéâtres, et moi seul je... C'était en fait un spectacle contre nature : il faut se représenter un doigt humain coupé du reste du corps, de la main auquel il appartient – un doigt humain tout seul, qui, recourbé, sautillant, court sur les trottoirs de verre. Ce doigt – c'est moi. Et le plus étrange, le moins naturel, c'est qu'il n'a pas la moindre envie, ce doigt, d'être rattaché à la main, avec les autres : il veut être comme ça, seul, ou bien... Allons, je le reconnais, je n'ai plus rien à cacher : ou bien seul, ou bien – avec elle, tous les deux seuls, diffusant mon être entier dans le sien, par nos épaules accolées, nos doigts entremêlés...

Quand je suis rentré chez moi, le soleil se couchait déjà. Partout se déposait la cendre rose du soir – sur le verre des murs, sur l'or de la flèche de l'Accumulateur, sur les voix et les sourires des Numéros rencontrés. N'est-ce pas étrange : les rayons du soleil déclinant tombent exactement sous le même angle que le matin quand ils s'allument, cependant tout est absolument différent – la nuance du rose est autre : très douce maintenant, avec une pointe d'amertume – demain matin elle redeviendra éclatante, pétillante.

En bas, dans le vestibule, U, la contrôleuse, tire de sous un tas d'enveloppes poudrées de cendre rose une lettre qu'elle me tend. Je le redis : c'est une femme très respectable, et – j'en suis sûr – elle a pour moi les sentiments les meilleurs.

Et pourtant chaque fois que je vois ces joues pendantes, pareilles à des ouïes de poisson, j'ai – pourquoi ? – une sensation désagréable.

Tout en me tendant la lettre d'une main décharnée, U a soupiré. Mais ce soupir n'a fait que remuer imperceptiblement le rideau qui me sépare du monde : je suis totalement requis par la lettre qui tremble dans mes mains et qui est – je n'en doute pas – une lettre de I.

Là-dessus – je perçois un second soupir, tellement net, doublement souligné, que je m'arrache à mon enveloppe – et que vois-je ? Entre les ouïes,

à travers les pudiques jalousies des yeux baissés – un sourire tendre, enveloppant, aveuglant. Et puis :

— Pauvre de vous, pauvret.

Et là, soupir triplement souligné et petit signe, à peine perceptible, pour désigner la lettre (de par sa fonction, elle en connaît – naturellement – le contenu).

— Mais non, je... Pourquoi donc ?

— Mais si, mais si, mon cher : je vous connais mieux que vous-même. Il y a longtemps que je vous observe – et je vois bien : il vous faudrait, pour cheminer à côté de vous, quelqu'un qui depuis longtemps étudie la vie...

Je le sens : me voici tout enveloppé de son sourire – sparadrap sur les blessures que va m'infliger cette lettre qui tremble dans mes mains. Et, en conclusion – à travers les pudiques jalousies –, très bas :

— Je vais réfléchir, bien cher, je vais réfléchir. Et soyez tranquille : si je me sens assez de forces – mais d'abord je dois encore réfléchir...

Grand Bienfaiteur ! Est-ce possible que je sois destiné à... Veut-elle dire que...

Une houle me brouille les yeux – des milliers de sinusoïdes – la lettre danse. Je m'approche de la lumière, du mur. Le soleil s'y éteint, projetant – sur moi, sur le sol, sur mes mains, sur la lettre – une cendre d'un rose obscur toujours plus dense, plus mélancolique.

Pour télécharger plus d'ebooks gratuitement veuillez visiter notre site

[:www.bookys.org](http://www.bookys.org)

L'enveloppe déchirée – vite, la signature – une blessure : ce n'est pas de I, c'est de... O. Encore une blessure : en bas de la feuille, dans le coin droit – une tache délavée – quelque chose a coulé... Je ne supporte pas les taches – aucune d'entre elles : taches d'encre ou... peu importe de quoi. Et, je le sais, autrefois, j'aurais juste trouvé désagréable – désagréable à voir – cette désagréable tache. Mais pourquoi, aujourd'hui, cette petite macule grisâtre me fait-elle l'effet d'un gros nuage noir, qui rend toute chose sombre, couleur de plomb ? Ou bien est-ce encore elle – l'“âme” ?

Vous le savez... ou peut-être ne le savez-vous pas – j'ai du mal à m'exprimer – mais tant pis : vous savez qu'il n'y aura pour moi pas un jour, pas un matin, pas un printemps sans vous. Parce que pour moi, R, ce n'est que... mais peu vous importe. Je lui suis, en tout cas, très reconnaissante : sans lui, ces jours-ci – je ne sais pas ce que je... Ces quelques jours et ces quelques nuits ont été, pour moi, l'équivalent de dix ou vingt années. Comme si ma chambre n'était pas carrée, mais ronde – et que je tourne, je tourne – tout est toujours pareil, et pas une seule porte.

Je ne peux pas sans vous – parce que je vous aime. Parce que, je le vois, je le comprends : aujourd'hui vous n'avez besoin de personne au monde, personne, sauf d'elle, de cette autre, et – vous comprenez : si moi, je vous aime, je dois...

J'ai encore besoin juste de deux ou trois jours, pour recoller les fragments de moi-même, reconstruire quelque chose comme l'ancienne O-90 – alors j'irai moi-même faire ma déclaration, comme quoi je me désinscris avec vous, et vous, vous irez mieux, vous irez sûrement bien. Pardonnez-moi, je ne le ferai plus.

O.

Plus jamais. Oui, c'est sans doute mieux ainsi : elle a raison. Mais comment se fait-il, comment...

NOTE N^o 19

UNE GRANDEUR INFINITÉSIMALE DE TROISIÈME ORDRE. UN REGARD D'EN DESSOUS. PAR-DESSUS LA RAMBARDE.

Là-bas, dans cet étrange corridor où tremble en pointillé une rangée d'ampoules troubles... ou plutôt non – pas là, mais plus tard, alors que nous étions, elle et moi, dans un coin perdu de la cour de la Vieille Maison – elle a dit : “après-demain”. Cet “après-demain” – c’est aujourd’hui, et tout est doté d’ailes, le jour vole, et notre Intégrale a désormais des ailes : on a terminé l’installation du propulseur, et on vient de faire un essai sans poussée ; quelles salves magnifiques, puissantes – il me semble que chacune d’entre elles est tirée en *son* honneur, elle, l’unique, en l’honneur du jour d’aujourd’hui.

Au premier envoi (= tir), une dizaine de Numéros de notre chantier qui baguenaudaient par là se sont retrouvés sous la tuyère – il n’est rien resté d’eux, sauf quelques miettes et de la suie. Je peux attester ici avec fierté que cet incident n’a pas retardé notre travail d’une seconde, personne n’a bronché ; nous et nos machines avons poursuivi avec la même précision notre effort en ligne droite et giratoire, comme si rien ne s’était passé. Dix Numéros – c’est moins que la cent millionième part de la masse totale de l’État Unitaire, et – pratiquement – une grandeur infinitésimale de troisième ordre. Seuls les anciens se laissaient aller à une pitié arithmétiquement ignare : nous, cela nous fait rire.

Et cela me fait rire d’avoir pu, hier, prêter attention – et même consacrer une note – à l’on ne sait quelle macule grisâtre, une pauvre petite tache. C’est là encore un exemple de ce “ramollissement de surface” – toute surface doit

avoir la dureté du diamant, celle de nos murs (un ancien dicton : “chercher à tirer de l’huile d’un mur”).

16 heures. Je ne suis pas allé à la promenade supplémentaire : qui sait, elle aura peut-être l’idée de venir maintenant, quand tout vibre de soleil...

Je suis presque seul dans l’immeuble. À travers les murs imprégnés de soleil – partout, à droite, à gauche, en bas, loin – je vois les pièces suspendues dans l’air, vides, elles se répètent, toutes pareilles. Seule, lentement – le long de l’escalier bleuté, légèrement redessiné au fusain par le soleil – monte une ombre mince et grise. Déjà j’entends des pas – je regarde à travers la porte – je sens qu’un sourire-sparadrap s’est collé sur ma face – et les pas s’éloignent, par l’autre escalier, ils descendent...

Le déclic du numérateur. Je me précipite vers la petite fente blanche – une voix masculine – c’est un Numéro inconnu de moi, en consonnes. L’ascenseur bourdonne, la porte claque. Devant moi – un front comme une casquette enfoncée de travers, et ces yeux... une impression bizarre : c’est comme s’il parlait de là-bas, d’en dessous, là où sont ses yeux.

— Elle vous écrit (regard d’en dessous, sous l’auvent du front)... Elle a dit que tout doit être fait, obligatoirement – comme c’est expliqué.

Il regarde – d’en dessous, de sous l’auvent –, il inspecte tout autour. Voyons, il n’y a personne, pas une âme, allez, donne-la ! Un dernier regard à la ronde – il me remet l’enveloppe, il repart. Je reste seul.

Non, pas seul : dans l’enveloppe – un billet rose ; et – à peine perceptible – son odeur. C’est elle, elle va venir, elle sera ici. Vite – la lettre, pour voir la chose de mes propres yeux, pour être absolument sûr...

Quoi ? Pas possible ! Je relis une nouvelle fois, les lignes se bousculent : “Le billet... Il faut absolument baisser les stores, comme si j’étais vraiment chez vous... Il est indispensable que l’on croie que je... Je regrette, vraiment...”

La lettre : en morceaux. En un éclair, reflétés dans la glace – mes sourcils déformés, convulsés. Je saisis le billet rose, et – comme la lettre, je veux le...

— Elle a dit que tout doit, obligatoirement – comme c’est expliqué...

Mes mains faiblissent, se relâchent. Le billet rose leur échappe, tombe sur la table. Elle est plus forte que moi – et moi, c’est sûr, je vais faire ce qu’elle

demande. Du reste... du reste, je ne sais pas : on verra bien – le soir est encore loin... Le billet rose reste là sur la table.

Reflétés dans la glace – mes sourcils déformés, convulsés. Si seulement j'avais, pour aujourd'hui aussi, un certificat du docteur, j'irais marcher, marcher sans fin tout autour de la Muraille verte – et je reviendrais sombrer dans mon lit – bien au fond... Or il faut que je me rende au 13^e amphithéâtre, je dois m'astreindre, deux heures durant – deux heures, sans bouger –, à rester vissé là... alors que je voudrais crier, taper des pieds.

La conférence. C'est très bizarre – la voix qui sort de l'appareil étincelant n'est pas métallique, comme d'habitude, mais moelleuse, velue, moussue en quelque sorte. Une voix de femme – je la perçois, un instant, comme une voix d'antan – celle d'une petite vieille toute crochue – devant la Vieille Maison, là-bas...

La Vieille Maison... et, d'un coup, tout fuse et remonte – en jet d'eau –, et je dois me contraindre pour ne pas submerger l'amphi tout entier de mon cri. Les paroles – moelleuses et velues – me traversent, et tout ce qu'il en reste, c'est on ne sait quoi à propos d'enfants, de leur éducation. Je me fais l'effet d'une plaque photographique ; tout s'imprime en moi avec une netteté spéciale – étrangère, distanciée, aberrante – cette faucille dorée – réflexion lumineuse sur le haut-parleur ; en dessous, il y a un petit enfant, illustration vivante du propos de la leçon – on voudrait le serrer contre son cœur ; sa bouche où il a fourré un pan de sa microscopique Tenue ; son petit poing refermé sur son pouce miniature ; et cette ombre potelée – la fossette à son poignet. J'enregistre tout cela – comme une plaque sensible : son pied nu explore le bord de l'estrade, l'éventail rose des orteils s'avance dans le vide – il va tomber par terre, là, tout de suite...

Alors – un cri de femme – une Tenue balaie l'estrade de son aile transparente ; la femme saisit l'enfant – lèvres posées sur le pli potelé du petit poignet – elle le repousse au centre de la table, elle descend de l'estrade. En moi s'impriment : la demi-lune rose – coins abaissés – de la bouche, les yeux, rondes soucoupes pleines de bleu à ras bords : O. Et moi – c'est comme si je déchiffrais une formule – je comprends soudain la nécessité, la cohérence de cet événement minuscule.

Elle est assise un peu en arrière, sur ma gauche. Je me retourne ; obéissante, elle détache les yeux de la table où est l'enfant – et elle les tourne vers moi – elle me regarde, elle regarde en moi, puis, à nouveau, nous formons – elle, moi et la table sur l'estrade – trois points, reliés entre eux par des lignes où se projettent, inévitables, encore invisibles, on ne sait quels événements à venir.

Je rentre – par la rue verte, crépusculaire, déjà ocellée de lumières. Je perçois le tic-tac de mon cœur – comme une horloge. Et en moi l'aiguille va bientôt dépasser un certain chiffre, je ferai quelque chose, et ce sera un point de non-retour. Elle a besoin que quelqu'un croie qu'elle est chez moi. Et moi, c'est d'elle que j'ai besoin, et son "j'ai besoin" à elle, qu'en ai-je à faire ? Je ne veux pas être les stores d'un autre – je ne veux pas, voilà tout.

Derrière moi – des pas familiers, comme si on pataugeait dans les flaques. Je n'ai plus besoin de me retourner, je sais : S. Il va m'accompagner jusqu'à la porte – et après, probablement, il restera à attendre, en bas, sur le trottoir, et ses yeux, comme des forêts, resteront rivés là-haut à mes fenêtres – attendant que tombent, pour dissimuler le crime de je ne sais qui, les stores de ma chambre...

Lui, l'ange gardien, a mis le point final. J'ai décidé : non. Non et non.

Quand je suis entré dans ma chambre et que j'ai tourné le commutateur, je n'en ai pas cru mes yeux : à côté de ma table, debout – O. Debout – non, flottant plutôt : comme flotte un vêtement vide, qui vient d'être quitté – il ne restait, sous sa Tenue, plus un seul nerf vivant, ses mains, ses bras étaient sans nerfs, sans nerfs sa voix flottante.

— Je suis venue parler – de ma lettre. Vous l'avez reçue ? Oui ? J'ai besoin de savoir la réponse, j'en ai besoin – aujourd'hui même.

Je hausse les épaules. Avec délectation – comme si c'était elle, la coupable de tout – je regarde ses yeux bleus, pleins jusqu'aux bords – je tarde à répondre. Et, avec délectation – clouant en elle chacun de mes mots –, je dis :

— La réponse ? Eh bien... Vous avez raison. Assurément. Du tout au tout.

— Cela veut dire... (Son sourire dissimule un léger frémissement, mais je le vois.) C'est très bien ! Je m'en vais – je m'en vais tout de suite.

Et elle flotte penchée sur la table. Yeux, jambes, bras baissés. Sur la table, froissé – le billet rose de *l'autre*. Vite, j'ouvre mon manuscrit – NOUS – dessous je cache le billet (plus peut-être de moi-même que de O).

— Voyez... J'écris encore. Déjà cent soixante-dix pages... Le résultat est plutôt imprévu...

Sa voix – une ombre de voix :

— Vous vous souvenez... sur la page 7... J'avais fait une tache – et vous...

Les soucoupes bleues débordent ; des gouttes – silencieuses, rapides – glissent sur ses joues, et, rapides, débordantes – ses paroles :

— Je ne peux pas, je vais m'en aller... plus jamais je ne viendrai, c'est dit. Mais seulement je voudrais – je dois avoir de vous un enfant – laissez-moi un enfant, et je m'en irai, je m'en irai !

Je vois : sous sa Tenue, elle tremble tout entière, et je sens que, moi aussi, là...

Je me croise les mains dans le dos, je souris :

— Quoi donc ? Envie de la Machine du Bienfaiteur ?

Et – encore et encore – torrent qui a rompu ses digues – ses mots déferlent sur moi :

— Eh bien soit ! Mais au moins je l'aurai senti – je l'aurai senti en moi. Juste quelques jours... Le voir – voir une seule fois sa petite fossette, là – comme – dans l'amphi, sur la table. Juste un jour !

Trois points : elle, moi – et, sur la table, la petite main et sa fossette potelée...

Un jour, dans mon enfance, je me souviens, on nous a conduits à la tour de l'Accumulateur. Tout en haut, je me suis penché par-dessus le parapet de verre, en bas – les gens comme des taches, et j'ai senti au cœur une piquête délicieuse : “Et si...?” Alors je me suis accroché encore plus fort à la rambarde. Aujourd'hui – je viens de sauter.

— Alors vous voulez ? En pleine conscience que...

Yeux fermés – comme quand le soleil vous brille en pleine face. Illumination d'un sourire mouillé.

— Oui, oui ! Je veux !

Je tire de sous le manuscrit le billet rose – celui de *l'autre* – et je me précipite en bas chez le gardien. O m'attrape par la main, elle crie quelque chose, mais quoi – je ne le comprends qu'une fois revenu.

Elle est assise au bord du lit, les mains étroitement serrées entre ses genoux.

— C'est... c'est son billet ?

— Quelle importance. Oui, c'est le sien.

Quelque chose craque. C'est sans doute juste un mouvement qu'a fait O. Elle est assise, mains entre les genoux, elle se tait.

— Alors ? Allons...

Je la saisis brutalement par le bras, des taches rouges (demain, elle aura des bleus) apparaissent sur son poignet – là où se trouve la fossette enfantine et potelée.

C'est – le dernier geste. Après – le commutateur, les pensées qui s'éteignent, le noir, des étincelles – et je franchis la rambarde...

NOTE N^o 20

LA DÉCHARGE. LE MATÉRIAU DES IDÉES. LE ROCHER ZÉRO.

Décharge : la définition la plus juste. Je vois maintenant que cela a été une sorte de décharge électrique. Ces derniers jours, mon pouls s'est fait plus sec, accéléré, tendu. Pôles qui se rapprochent – un crépitement sec – un millimètre de plus : c'est l'explosion, puis silence.

En moi tout est calme et vide – comme une maison que tout le monde a quittée, et on reste seul, malade, et on entend si clairement le heurt net, métallique, des pensées.

Peut-être cette “décharge” m'a-t-elle enfin guéri de cette “âme” qui me torture – peut-être suis-je redevenu comme nous tous. En tout cas, cela ne me fait pas mal d'imaginer O sur les marches du Cube, sous la Cloche pneumatique. Et si, quand elle sera dans la Salle des Opérations, elle donne mon nom – je l'accepte : à l'instant ultime, je baiserais, avec piété et gratitude, la main punitive du Bienfaiteur. L'État Unitaire m'a accordé un droit – celui de subir un châtiment, et, ce droit, j'entends en faire usage. Aucun de nous, Numéros, n'a la possibilité ni l'audace de refuser ce droit unique – et d'autant plus précieux.

... Lentes, métalliques, distinctes, je sens battre mes pensées ; un aéronef inconnu m'emporte dans les hauteurs bleues de mes chères abstractions. Et là – dans cette atmosphère absolument pure, raréfiée – avec un léger claquement comme celui d'un pneu – je vois exploser mes réflexions sur le “droit effectif”. Et il est clair pour moi que cela n'est qu'une resucée du préjugé absurde des anciens – l'idée qu'ils avaient du “droit”.

Il est des pensées d'argile – et d'autres, à jamais coulées dans l'or ou notre verre précieux. Et, pour déterminer de quel matériau est faite une idée, il

suffit d'y laisser tomber quelques gouttes d'un acide puissant. Les anciens connaissaient un acide de ce type – ils l'appelaient : raisonnement par l'absurde, *reductio ad absurdum* ; mais ce poison, ils en avaient peur, ils préféraient voir le ciel, n'importe lequel, un ciel d'argile ou un ciel-jouet, plutôt qu'un grand néant bleu. Mais nous – grâce soient rendues au Bienfaiteur – nous sommes adultes, nous n'avons pas besoin de jouets.

Ainsi, par exemple – qu'on dépose une goutte d'acide sur l'idée de "droit". Même chez les anciens – les plus adultes le savaient : la source du droit, c'est la force – le droit est fonction de la force. Prenons les deux plateaux d'une balance : sur l'un, un gramme ; sur l'autre – une tonne, sur le premier, le "moi", sur le second – le "Nous", l'État Unitaire. C'est pourtant clair : admettre que le "moi" peut avoir des "droits" par rapport à l'État – cela revient, absolument, à admettre qu'un gramme peut être l'équivalent d'une tonne. D'où la répartition : à la tonne – les droits, au gramme, les devoirs ; et d'où la voie qui, naturellement, mène de l'insignifiance à la grandeur : oublier que l'on pèse un gramme et se sentir comme un millionième de tonne...

Vous autres, habitants de Vénus, florissants et rubiconds ; et vous, habitants d'Uranus, mâchurés comme des forgerons – dans mon silence bleu je vous entends protester. Mais comprenez-le bien : ce qui est grand est toujours ce qui est simple ; comprenez : ne sont inébranlables et éternelles que les quatre opérations de l'arithmétique. Et seule sera grande, inébranlable, éternelle, une morale fondée sur les quatre opérations. C'est là la sagesse ultime – le sommet de la pyramide que, des siècles durant, les hommes – rouges, suants, râlant – se sont escrimés des pieds et des mains à gravir. Et si, – depuis ce sommet –, on regarde en bas, tout au fond, là où grouille encore, misérable vermine, quelque chose de nos ancêtres sauvages – de là-haut tous sont semblables : O, coupable de maternité clandestine, un assassin, et cet insensé dont un poème a osé insulter l'État Unitaire ; et semblable sera leur châtement : une mort prématurée. C'est là la justice divine dont rêvaient les hommes des maisons de pierre, éclairés par les rayons naïfs et roses du matin de l'histoire : tout blasphème lancé sur la Sainte Église était châtié par leur "Dieu" à l'égal d'un meurtre.

Vous, habitants d'Uranus – sévères et noirs comme les Espagnols d'antan, ces sages – qui savaient si bien élever des bûchers –, vous ne dites rien, et – il me semble – vous êtes avec moi. Mais j'entends autre chose : roses habitants de Vénus – vous parlez de tortures, d'exécutions, de retour aux époques barbares. Mes bien chers, j'ai pitié de vous – vous n'êtes pas capables de penser en philosophes et en mathématiciens.

L'histoire de l'humanité progresse en s'élevant par cercles – comme un aéronef. Des cercles tous différents – d'or ou de sang, mais tous divisés en 360° . Or si l'on part de 0° – en passant par 10° , 20° , 200° , 360° – on se retrouve à 0. Oui, nous sommes revenus à zéro – c'est vrai. Mais pour mon esprit de mathématicien, c'est clair : ce zéro est tout autre, un nouveau zéro. Nous sommes partis de zéro par la droite – nous y sommes revenus par la gauche, et par conséquent, au lieu d'un “plus zéro” – nous avons un “moins zéro”. Vous comprenez ?

Ce Zéro, je le vois comme un roc, muet, énorme, étroit, aiguisé comme un couteau. Dans l'obscurité féroce et hirsute, retenant notre souffle, nous avons appareillé du côté noir et nocturne du Rocher Zéro. Des siècles durant, nouveaux Colombes, nous avons vogué, vogué, nous avons fait le tour de la Terre, et enfin – hurra ! – une salve, et nous voilà tous grimpés aux mâts : nous découvrons l'autre côté du Roc, ce côté encore inconnu du Rocher Zéro, illuminé par la clarté polaire de l'État Unitaire : un bloc bleu clair, les rayons d'une aurore boréale – des soleils – des centaines de soleils, des milliards d'aurores...

Quelle importance, si seule l'épaisseur d'une lame de couteau nous sépare de l'autre face, la noire, du Rocher Zéro. Le couteau – c'est l'objet le plus dur, le plus pérenne, le plus génial qu'ait inventé l'homme. Le couteau – ce fut la guillotine, le couteau – c'est le moyen universel de trancher tous les nœuds, et sur le tranchant de sa lame court le chemin des paradoxes – le seul chemin digne d'un esprit qui n'a pas peur...

NOTE N^o 21

LE DEVOIR DE L'ÉCRIVAIN. LA GLACE GONFLE. LE PLUS DIFFICILE DES AMOURS.

C'était hier son jour – et, encore une fois, elle n'est pas venue, et j'ai encore reçu d'elle un petit mot – confus, qui n'explique rien. Mais je suis tranquille, absolument tranquille. Si je me comporte comme elle me le prescrit dans le mot, si je vais porter son billet rose au surveillant, et qu'ensuite je reste, stores baissés, seul dans ma chambre – cela ne signifie pas, bien entendu, que je sois incapable d'aller contre sa volonté. Ridicule ! Bien sûr que non. Simplement – protégé, derrière mes stores, de tous les sourires-emplâtres bien intentionnés, je peux tranquillement continuer d'écrire ces notes ; cela, c'est une première chose. *Secundo* : j'ai peur, en la perdant, elle, I, de perdre la seule clé possible de toutes les inconnues (l'histoire de l'armoire, ma mort temporaire, etc.). Or je me sens, maintenant, obligé de déterminer ces inconnues – ne serait-ce qu'en tant qu'auteur de ces notes, sans compter qu'elles sont, les inconnues, l'ennemi organique de l'être humain ; l'*Homo sapiens* ne devient homme à part entière que lorsque sa grammaire ne comporte plus aucun point d'interrogation, mais seulement des points d'exclamation, des virgules et des points finaux.

Et, mû, à ce qu'il me semblait, par le seul devoir de l'écrivain, aujourd'hui à 16 heures j'ai pris un aéro et je suis retourné à la Vieille Maison. Il y avait un fort vent debout. L'aéronef peinait à frayer son chemin à travers la forêt de l'air, les feuillages transparents qui fouettaient et sifflaient. En bas, la ville avait l'air faite de blocs de glace bleue. Tout à coup – un nuage, une ombre oblique, rapide, la glace devient couleur de plomb, elle s'enfle – comme quand, au printemps, on est assis sur la berge et on attend : dans un instant

tout va se fissurer, jaillir, tourbillonner, galoper ; mais les minutes se succèdent, et la glace est toujours là, et soi-même on croit enfler, le cœur s'affole, s'accélère (au demeurant, pourquoi est-ce que je note ces choses, et d'où viennent ces étranges sensations ? Parce qu'il n'existe pas de brise-glace qui soit capable de briser le cristal si dur et si transparent de notre vie...).

Devant la Vieille Maison – personne. Je fais le tour et j'aperçois, près de la Muraille verte, la vieille tourière : la main en visière, elle regarde au ciel. Au-dessus de la Muraille, des triangles aigus et noirs : des oiseaux. Ils partent à l'attaque en croassant – se lançant de front contre la solide barrière d'ondes électriques – puis ils font retraite, avant de revenir survoler la Muraille.

Sur le visage sombre, envahi de rides, je vois passer des ombres obliques et rapides – un bref coup d'œil de mon côté.

— Personne, personne, il n'y a personne ! Non... Ce n'est pas la peine d'y aller. Non...

Comment, pas la peine ? Et qu'est-ce que c'est que ces façons – me traiter comme si je n'étais que l'ombre de quelqu'un. Peut-être n'êtes-vous – tous – que mon ombre. Ne vous ai-je pas appelés à peupler ces pages – naguère encore rectangles blancs et déserts. Sans moi vous verraient-ils, tous ceux qui vont marchant à ma suite sur les étroits sentiers des lignes écrites par moi ?

Tout cela, bien entendu, je ne lui ai pas dit ; je le sais d'expérience : la pire des tortures – c'est d'insinuer en quelqu'un le doute sur sa réalité – sa réalité à trois dimensions, pas une autre. Je me suis contenté de lui faire remarquer que son travail, c'était de m'ouvrir la porte, et elle m'a laissé entrer dans la cour.

Le vide. Le silence. Là-bas, derrière les murs – loin –, souffle le vent, comme le jour où, épaule contre épaule, deux et un à la fois, suivant les corridors, nous sommes sortis du bâtiment – si telle chose a bien eu lieu. J'avance sous des arches de pierre, où mes pas, répercutés sur les voûtes humides, retentissent en arrière de moi – comme si un autre, obstinément, marchait sur mes talons. Les murs – jaunes avec des protubérances de brique rouge – me surveillent à travers les lunettes carrées des fenêtres, m'observent ouvrant les portes mélodieuses des remises, explorant les recoins, les culs-de-sac, les réduits. Une barrière dans la clôture, un terrain vague – et voici des

vestiges de la grande guerre de Deux Cents Ans : émergeant du sol, les côtes saillantes de pierre nue, le rictus jaune des murs, et un poêle antique avec son tuyau dressé tout droit – vaisseau à jamais pétrifié parmi la houle de la pierre jaune et de la brique rouge.

Il m’a semblé que, ces dents jaunes, je les avais déjà vues – mais indistinctes, comme tout au fond sous des épaisseurs d’eau – et j’ai commencé à chercher où. J’allais m’enfonçant dans les trous, trébuchant sur les pierres, des tentacules rouillés cherchaient à m’attraper, et du front me coulaient dans les yeux, acides et salées, de grosses gouttes de sueur...

Nulle part ! Nulle part je n’ai retrouvé l’endroit d’où débouchaient les corridors – pas trace. Du reste – peut-être était-ce mieux : il était ainsi plus probable que tout cela n’avait été que l’un de mes absurdes “rêves”.

Épuisé, tout couvert de toiles d’araignées, plein de poussière, j’ouvrais déjà la barrière – pour regagner la cour principale. Tout à coup, derrière moi – un bruissement, des pas qui gargouillent, et je vois surgir les roses oreilles ailées, le sourire deux fois tordu : S.

Il plisse les yeux, plante en moi ses forets et demande :

— Vous vous promenez ?

Je ne réponds rien. Mes bras me gênent.

— Alors, vous vous sentez mieux ?

— Oui, je vous remercie. Je me remets, je crois.

Il me laisse aller – lève les yeux au ciel. Sa tête est renversée – pour la première fois je remarque sa pomme d’Adam.

Au-dessus de nous, pas très haut – une cinquantaine de mètres –, ronflent des aéronefs. À leur vol bas et lent, aux trompes noires de leurs périscopes tournés vers le bas – je reconnais les appareils des Gardiens. Il n’y en a pas deux ou trois, comme d’ordinaire, mais de dix à douze (malheureusement, je dois me contenter d’une approximation). Je me permets une question risquée :

— Pourquoi sont-ils aussi nombreux aujourd’hui ?

— Pourquoi ? Hum... Le véritable médecin – c’est celui qui soigne les gens en bonne santé, ceux qui ne seront malades que demain, après-demain, dans une semaine. Cela s’appelle la prophylaxie. Oui !

Il fait un signe de tête, clapote sur les dalles de pierre de la cour. Puis il se retourne, et – par-dessus l'épaule :

— Et soyez prudent !

Je reste seul. Le silence. Le vide. Très haut au-dessus de la Muraille verte, les oiseaux continuent leur manège. Le vent. Qu'a-t-il voulu dire ?

L'aéronef glisse rapidement dans l'air mouvant. Les ombres des nuages, légères, lourdes – et en bas – les coupoles bleues, les cubes de verre, on dirait de la glace, elle devient couleur de plomb, elle enfle...

LE SOIR.

J'ai ouvert mon manuscrit pour y porter quelques remarques utiles (utiles pour vous, lecteurs) sur la grande Journée de l'Unanimité – qui est toute proche. Et j'ai constaté : impossible d'écrire. Les ailes sombres du vent battent contre le verre des murs, ce bruit m'obsède, je suis aux aguets, j'attends. Quoi, je ne sais pas. Et quand j'ai vu apparaître dans ma chambre les ouïes brun et rose que je connais si bien, j'en ai été – je le dis franchement – très content. U s'est assise, a pudiquement rajusté un pan de sa Tenue qui s'était coincé entre ses genoux, m'a vite enrubanné tout entier dans le sparadrap de ses sourires – un bout de bande pour chaque fissure – et je me suis senti agréablement et fermement maintenu.

— Vous comprenez, j'arrive dans ma classe (elle enseigne au Générateur éducatif) – et, au mur, je vois une caricature. Si, si, je vous assure ! Là-dessus, j'ai l'air d'une sorte de poisson. Peut-être que, en effet...

— Mais non, mais non, pensez-vous, me hâté-je de dire (de près, c'est clair, en effet, qu'il n'y a pas trace d'ouïes, ce que j'ai dit à propos d'ouïes était absolument incongru).

— Et puis au fond – c'est sans importance. Mais, vous comprenez, le problème, c'est l'acte même. J'ai, bien entendu, alerté les Gardiens. J'aime beaucoup les enfants, et j'estime que l'amour le plus difficile et le plus haut c'est – la cruauté – vous comprenez ?

Mais bien entendu ! Cela rejoint tellement mes pensées. Je n'y résiste pas, je lui lis un passage de ma vingtième note, celui qui commence par : "...

Lentes, métalliques, distinctes, je sens battre mes pensées”.

Sans même regarder, je vois tressauter ses joues brun et rose, elles s’approchent de moi toujours plus, et voici que je sens, dans mes mains – des doigts secs, durs, même un peu piquants.

— Donnez-moi cela ! Donnez ! Je l’enregistrerai au phonographe et je le ferai apprendre par cœur aux enfants. Ce ne sont pas tant vos habitants de Vénus qui en ont besoin – mais nous – tout de suite, demain, après-demain.

Elle regarde autour d’elle – et, très bas :

— Vous savez le bruit qui court : on dit que, le Jour de l’Unanimité...

Je bondis :

— Quoi – qu’est-ce qu’on dit ? Qu’est-ce qui va se passer – le Jour de l’Unanimité ?

Les murs protecteurs se sont écroulés. Je me sens aussitôt rejeté là-bas, au-dehors, où au-dessus des toits se démène un vent énorme, où des nuages obliques et crépusculaires descendent toujours plus bas...

U, résolument, fermement, me prend aux épaules (pourtant je remarque : elle a, en essayant de contenir mon angoisse, les phalanges qui tremblent).

— Asseyez-vous, mon cher, ne vous inquiétez pas. Des choses, on en dit de toute sorte... Et puis : si cela peut vous être utile – ce jour-là je serai à vos côtés, je confierai les enfants de l’école à quelqu’un d’autre – et je serai avec vous, parce que, voyez-vous, mon cher – vous êtes un enfant vous aussi, et vous avez besoin que...

— Non, non, ai-je protesté, jamais de la vie ! Vous allez me traiter vraiment comme un enfant – penser que je suis incapable tout seul... Jamais de la vie ! (Je l’avoue : j’avais, pour ce jour-là, d’autres projets.)

Elle a souri ; ce sourire, visiblement, veut dire : “Ah, que ce garçon est obstiné !” Ensuite elle s’est assise. Yeux baissés. Ses mains, de nouveau, rajustent pudiquement le pan de sa Tenue entre ses genoux – et elle change de sujet :

— Je crois que je dois prendre une décision... Pour votre bien... Non, je vous en supplie : ne me pressez pas, je dois encore réfléchir...

Je ne la presse nullement. Tout en comprenant qu’il convient de se réjouir et qu’il n’y a pas honneur plus haut que d’être appelé à couronner le soir

d'une vie.

... Toute la nuit – des ailes m'assaillent, et je marche en me couvrant, pour les éviter, la tête de mes bras. Et aussi – je vois une chaise. Mais pas une chaise comme les nôtres, celles d'aujourd'hui – une chaise à la façon d'autrefois, en bois. Je la regarde remuer les jambes comme un cheval (la droite en avant – la gauche derrière, la gauche en avant – la droite derrière), la chaise accourt près de mon lit, y grimpe – et je l'aime, cette chaise de bois : si incommode, si inconfortable...

C'est étonnant : est-il possible qu'aucun traitement n'existe pour guérir cette maladie onirique, pour la mettre à la raison, peut-être même, la rendre utile ?

NOTE N^o 22

DES VAGUES FIGÉES. TOUT SE PERFECTIONNE. JE SUIS UN MICROBE.

Imaginez que vous êtes sur un rivage : les vagues se soulèvent en cadence ; et là, cabrées – elles s’arrêtent, se figent, se pétrifient. Tout aussi terrible, tout aussi monstrueux – se représenter que notre promenade – prescription des Tables – un jour se brouille, se trouble et s’arrête. La dernière fois où pareille chose s’est produite, c’était, disent nos chroniques, il y a cent dix-neuf ans : ce jour-là une météorite, sifflant et fumant, s’était abattue en plein milieu de la promenade.

Nous marchions comme nous marchons toujours : pareils aux guerriers assyriens tels qu’on les voit sur leurs monuments : un millier de têtes – et seulement deux jambes qui représentent l’intégralité des autres, deux bras qui se balancent pour tous les mille. Au bout de l’avenue – là où gronde, menaçante, la tour de l’Accumulateur – un carré avance vers nous : sur ses flancs, à l’avant, à l’arrière – des gardes ; au milieu, il y a trois individus – sur leurs Tenues plus de plaque dorée – et tout est terriblement clair.

L’énorme cadran qui couronne la tour est un visage : de là-haut, dans les nuages, penché vers nous il déverse les secondes et il attend, indifférent. Et voici que, à 13 h 06 exactement – un désordre s’est produit dans le carré en marche. J’étais tout près, j’ai pu voir les moindres détails, et je me rappelle très clairement ce cou fin et long, et, sur la tempe, cet entrelacs obscur de veines bleues, comme des rivières sur la carte d’une petite contrée inconnue – ce monde inconnu, c’est – visiblement, un adolescent. Il a dû voir quelqu’un dans nos rangs : il s’est dressé sur la pointe des pieds, a tendu le cou, s’est arrêté. Un claquement, une étincelle bleutée : l’un des gardes l’a cinglé de

son fouet électrique ; il glapit d'une voix aiguë comme un petit chien. Puis, de deux minutes en deux minutes : un claquement – un cri, un claquement, un cri.

Nous continuons d'avancer en cadence, comme des Assyriens – et, observant les zigzags élégants des étincelles, je me dis : “Tout, dans une société humaine, se perfectionne à l'infini – et doit aller vers la perfection. Quel instrument hideux que ce fouet des anciens – et quelle beauté dans...”

Mais c'est là que, pareille à une goupille qui cède en pleine course, de nos rangs se détache une fine silhouette féminine, souple et élastique – et, dans un cri : “Assez ! C'est une honte !” – se jette vers le carré. On dirait le météore d'alors – il y a cent dix-neuf ans : toute la promenade se fige, nos rangs sont comme les crêtes grises de vagues pétrifiées par un gel soudain.

Pendant une seconde, je la regarde avec distance, comme tout le monde : elle n'est plus un Numéro, juste un individu qui incarne la substance métaphysique de l'offense faite à l'État Unitaire. Et puis elle a une certaine attitude – en se tournant, elle arque ses hanches vers la gauche – et c'est clair pour moi : je connais ce corps flexible comme une cravache – mes yeux, mes lèvres, mes mains le connaissent – j'en suis, en cet instant, absolument sûr.

Deux gardes s'interposent. Un instant encore, et leurs trajectoires – en tel endroit encore clair et miroitant de la chaussée – vont se croiser – ils vont se saisir d'elle... Mon cœur ne fait qu'un tour, il s'arrête de battre – et, sans réfléchir (on peut, on ne peut pas, c'est absurde, c'est sensé) – je me précipite à l'endroit où...

Je sens, fixés sur moi, des milliers d'yeux arrondis d'horreur, mais cela ne fait que donner encore plus de force – on ne sais quelle force joyeuse et désespérée – à l'être sauvage, aux mains velues, qui est sorti de moi, et il court toujours plus vite. Je ne suis plus qu'à deux pas, elle se tourne...

Devant moi, un visage tremblant, tout tavelé de taches de rousseur, des sourcils roux... Ce n'est pas elle ! Ce n'est pas I.

Une joie forcenée, jaillissante. J'ai envie de crier quelque chose comme : “Sus !” “Attrapez-la !” – mais je ne produis qu'un murmure. Et déjà sur mon épaule je sens une lourde main – on me tient, on m'entraîne, j'essaie de leur expliquer...

— Écoutez, il faut que vous compreniez, je croyais que c'était...

Mais comment se dire soi-même tout entier, expliquer la maladie qui est racontée dans ces pages. Et je m'éteins, je marche docilement... Une feuille arrachée à l'arbre par un coup de vent brusque tombe docilement, mais, en cours de route, elle tournoie, s'accroche à une branche familière, une fourche, un rameau : ainsi je me raccroche à toutes ces têtes sphériques et muettes, à la glace transparente des murs, à la flèche bleue, plantée dans un nuage, de l'Accumulateur.

Au moment où un rideau opaque va me masquer à jamais tout ce monde magnifique, une apparition : tout près, agitant des oreilles roses et ailées, une énorme tête familière a glissé sur le miroir de la chaussée. Une voix sourde bien connue :

— Je juge de mon devoir de témoigner que le Numéro D-503 est malade et dans l'incapacité de gérer ses émotions. Et je suis certain qu'il a été emporté par une indignation bien naturelle.

Je saisis la branche tendue :

— Oui, oui – j'ai même crié : "Attrapez-la !"

Une voix, dans mon dos :

— Vous n'avez rien crié.

— Non, mais je voulais le faire – je le jure par le Bienfaiteur, je voulais.

Une seconde, je suis transpercé par les forets des yeux gris et froids. J'ignore s'il a vu que c'est (presque) la vérité, ou s'il a un motif secret de m'épargner provisoirement une fois de plus, mais il griffonne un billet, le remet à l'un de ceux qui me tiennent – et me voici libre – ou plutôt, enfermé à nouveau dans les rangs assyriens réguliers et interminables.

Le carré – avec en son centre le visage aux taches de rousseur et la tempe à la carte géographique de veines bleues – a disparu pour toujours à l'angle de l'avenue. Nous avançons – un seul corps à un million de têtes, et en chacun d'entre nous règne cette humble joie qui sans doute est celle des molécules, des atomes, des globules. Dans le monde ancien, seuls les chrétiens – nos seuls prédécesseurs (bien que fort imparfaits) – l'avaient compris : l'humilité est la vertu – l'orgueil est le mal ; "NOUS" vient de Dieu, "MOI" – du diable.

Je marche – au même pas que tous – et pourtant séparé des autres. Je tremble encore tout entier des émotions éprouvées, comme un pont sur lequel vient de passer en grondant un ancien train de fer. J'ai la sensation de moi-même. Mais seuls ont la sensation d'eux-mêmes, la conscience de leur individualité – l'œil qui a reçu une poussière, le doigt enflé, la dent malade : un œil, une dent, un doigt sains – c'est comme s'ils n'existaient pas. N'est-ce pas clair que la conscience individuelle n'est qu'une maladie – rien d'autre ?

Peut-être ne suis-je plus un impassible globule blanc, qui dévore avec zèle des microbes (des microbes à la tempe bleue et grêlés de taches de rousseur) : peut-être suis-je devenu un microbe ; peut-être, parmi nous, y en a-t-il des milliers, qui, comme moi, font semblant d'être des globules.

Et l'incident d'aujourd'hui – de peu d'importance en fait – s'il n'était qu'un simple début, la première météorite d'une série de roches brûlantes et grondantes que l'immensité est prête à déverser sur notre paradis de verre ?

NOTE N^o 23

LES FLEURS. DISSOLUTION D'UN CRISTAL. POURVU QUE...

On dit qu'il existe des fleurs qui ne s'épanouissent qu'une fois tous les cent ans. Pourquoi ne pas en imaginer d'autres qui ne fleurissent qu'une fois en mille – en dix mille ans. Si nous jusqu'ici nous l'ignorions, c'est peut-être seulement parce que ce “une fois en mille ans” – c'est justement aujourd'hui.

Et me voici, ivre et béat, qui descends au contrôle, et, tout au long de l'escalier, je vois partout exploser sans bruit des bourgeons de dix mille années, s'épanouir des fauteuils, des chaussures, des plaques dorées, des ampoules électriques, des yeux sombres et touffus, les balustres facettés de la rampe, un foulard abandonné sur les marches, la table du contrôle, et – au-dessus – les joues brun tendre, tavelées, de U. Tout est extraordinaire, nouveau, tendre, rose, humide.

U prend mon billet rose, et, au-dessus de sa tête – à travers le verre du mur –, je vois, suspendue à une branche invisible – la lune, bleue, odorante. Triomphalement, je la désigne du doigt et je dis :

— La lune – vous comprenez ?

U me jette un coup d'œil, un autre au numéro du billet rose – et elle a son geste adorablement pudique pour rajuster le pan de sa Tenue entre ses genoux anguleux.

— Vous avez, mon cher, l'air malade, anormal – parce que la maladie et l'anormalité, c'est la même chose. Vous allez à votre perte, et cela, personne ne vous le dira – personne.

Ce “personne”, bien entendu, désigne le Numéro du billet : I-330. Bonne, merveilleuse U ! Vous avez, bien entendu, raison : je ne suis pas raisonnable, je suis malade, j'ai une âme, je suis un microbe. Mais la floraison – n'est-elle

pas une maladie ? Quand le bourgeon éclate, n'est-ce pas dans la douleur ? Et ne croyez-vous pas que le spermatozoïde est, de tous les microbes, le plus effrayant ?

Je suis là-haut – dans ma chambre. Dans la coupe largement ouverte du fauteuil – I. Moi je suis sur le sol, j'étreins ses jambes, j'ai la tête sur ses genoux, nous ne disons rien. Le silence, le cœur qui bat... Et : je suis un cristal qui se dissout en elle, I. Je sens, de la façon la plus claire, fondre, fondre les parois polies qui me délimitent dans l'espace – je disparaissais, je me fonds dans ses genoux, en elle tout entière, je deviens de plus en plus petit – et en même temps je m'élargis, je grandis, je deviens immense. Parce qu'elle n'est pas "elle" – elle est l'Univers. Pour un instant, moi et ce fauteuil tout pénétré de joie près du lit, nous ne faisons plus qu'un – et la vieille au merveilleux sourire qui garde la Vieille Maison, et les fourrés sauvages derrière la Muraille verte, et ces ruines argentées sur fond noir, ensommeillées comme la vieille, et cette porte qui, quelque part, incroyablement loin, vient de claquer – tout cela est en moi, écoute avec moi les battements de mon cœur et traverse avec moi cet instant bienheureux...

Avec des mots absurdes, emmêlés, noyés, j'essaie de lui expliquer que je suis un cristal – et que c'est pour cela que la porte est en moi, et que je ressens le bonheur du fauteuil. Mais il n'en sort rien de sensé, et je m'arrête, tout simplement honteux : puis très vite...

— I chérie, pardonne-moi ! Je ne comprends plus : je dis de telles sottises...

— Où as-tu pris que les sottises – c'était mal ? Si, des siècles durant, on avait soigné et éduqué la sottise comme on l'a fait pour l'intelligence, elle aurait produit, qui sait, quelque chose d'incroyablement précieux.

— Oui... (J'ai l'impression qu'elle a raison. Comment peut-elle ne pas avoir raison en pareil moment ?)

— Et pour une sottise que tu as faite – celle d'hier à la promenade – je t'aime encore plus – encore plus.

— Mais pourquoi, toi, m'as-tu tourmenté, pourquoi n'es-tu pas venue, pourquoi m'envoyer tes billets roses, pourquoi m'obliger à...

— Peut-être avais-je besoin de te mettre à l'épreuve ? De savoir que, tout ce que je voudrais, tu le ferais – que tu es entièrement à moi ?

— Oui, entièrement !

Dans ses paumes elle a pris mon visage – moi tout entier – elle soulève ma tête :

— Et vos “obligations de loyal Numéro” alors ? Hein ?

Ses dents suaves, aiguës, blanches ; son sourire. Dans la coupe ouverte du fauteuil – elle est comme une abeille : miel et aiguillon.

Oui, mes obligations... Je feuillette en pensée mes dernières notes : nulle part, en effet, on ne trouve l'ombre de l'idée que je sois obligé de...

Je me tais. Avec un sourire extasié (et sans doute niais), je plonge dans ses prunelles, l'une, puis l'autre – et dans chacune je me vois : minuscule – un millimètre – je suis enfermé dans ces prisons infimes et rayonnantes. Puis – derechef – des abeilles : ses lèvres, la suave douleur de la floraison.

En chacun de nous, Numéros, il est un métronome invisible qui bat silencieusement, et, sans avoir besoin de regarder l'horloge, nous savons l'heure à cinq minutes près. Mais, en cet instant, le métronome s'est arrêté – je ne sais pas combien de temps a passé, et, saisi d'effroi, je prends sous l'oreiller la plaque avec l'heure...

Grâces soient rendues au Bienfaiteur : il reste encore vingt minutes ! Mais elles sont, ces minutes, ridiculement courtes, bornées, elles galopent – et moi qui ai tant de choses à lui raconter – tout ce que je suis, tout : la lettre de O, le terrible soir où je lui ai donné un enfant ; et, on ne sait pourquoi, mes années d'enfance – Pliapa l'instructeur de mathématiques, la $\sqrt{-1}$, et la première fois où j'ai assisté à la Fête de l'Unanimité, et où j'ai pleuré amèrement, parce que – un jour pareil ! – j'avais sur ma Tenue une tache d'encre.

I relève la tête, s'appuie sur le coude. Aux coins de ses lèvres – deux lignes longues et dures, et l'angle sombre de ses sourcils relevés : une croix.

— Peut-être, ce jour-là... – Elle s'arrête, ses sourcils sont encore plus sombres. Elle prend ma main, la serre fortement. – Dis-moi, tu ne m'oublieras pas, tu te souviendras toujours de moi ?

— Pourquoi dis-tu cela ? De quoi parles-tu ? I chérie ?

I se tait, ses yeux regardent à côté de moi, à travers moi – lointains. J’entends tout à coup le vent qui heurte le verre de ses énormes ailes (bien sûr, il n’a pas cessé, mais je ne l’entends que maintenant), et, je ne sais pourquoi, cela me rappelle les oiseaux aux cris perçants, là-bas, au-dessus de la Muraille verte.

I secoue la tête, elle chasse quelque chose loin d’elle. Une fois encore, un instant, elle est tout entière contre moi – comme un aéronef étreint la Terre une seconde et rebondit avant de se poser.

— Passe-moi mes bas ! Vite !

Ses bas, elle les a jetés sur la table, sur mon manuscrit ouvert (à la page 193). Dans ma hâte, je bouscule le manuscrit, les feuilles se dispersent, plus question de les rassembler – et surtout, même si on les rassemble, l’ordre ne sera pas le bon, il restera toujours des abrupts, des creux, des X.

— Je ne peux pas comme ça, dis-je. Tu es ici – à côté de moi – et pourtant, on dirait que tu es derrière un de ces murs d’autrefois – opaques : de l’autre côté, j’entends des froissements, des voix – et je n’arrive pas à distinguer les paroles, je ne sais pas ce qui se passe là-bas. Je ne peux pas comme ça. Tu parles par allusions, pas une fois tu ne m’as dit où je m’étais retrouvé, l’autre jour dans la Vieille Maison, ce que c’étaient que ces couloirs, et que faisait là ce docteur – ou bien, peut-être, rien de tout cela n’est arrivé ?

I me pose les mains sur les épaules, et, lentement, elle plonge profondément dans mes yeux.

— Tu veux tout savoir ?

— Oui, je veux. Je dois.

— Et tu n’auras pas peur de me suivre partout, jusqu’au bout – où que je t’emmène ?

— Je te suivrai partout !

— Bien. Je te promets : quand la Fête sera passée, pourvu que... Ah oui : j’oublie toujours – votre Intégrale, c’est pour bientôt ?

— Pourvu que... ! Voilà, encore ! Pourvu que – quoi ?

Elle (déjà à la porte) :

— Tu verras bien...

Je reste seul. D'elle – il ne me reste que ce parfum à peine perceptible, qui ressemble à la poussière sucrée, sèche, jaune que secrètent certaines fleurs, derrière la Muraille. Et aussi : ces questions – comme de petits crochets, profondément enfoncés en moi – on dirait les hameçons qu'utilisaient les anciens pour prendre les poissons (Musée antéhistorique).

... Pourquoi, tout à coup, a-t-elle mentionné l'Intégrale ?

NOTE N^o 24

LIMITE DE LA FONCTION. PÂQUES. TOUT BIFFER.

Je suis comme un moteur qu'on a trop poussé : les roulements à billes s'échauffent – bientôt le métal va fondre et couler, et tout sera fichu. Vite, de l'eau froide – de la logique. J'en verse des seaux entiers, mais elle siffle sur les butées brûlantes, elle s'évapore en fumée blanche et ténue.

Mais oui, c'est clair : pour établir la véritable valeur d'une fonction, il faut partir de sa valeur-limite. Et c'est clair aussi que ce que j'ai vécu hier, cette absurde "dissolution dans l'Univers", a comme limite – la mort. Parce que la mort – c'est justement ma dissolution à son comble. Par conséquent, si A représente l'amour, et M la mort, on obtient : $A = f(M)$, ce qui veut dire que l'amour et la mort...

Mais oui, parfaitement. Voilà pourquoi j'ai peur de I, je lutte avec elle, je ne veux pas. Mais pourquoi ai-je en moi, côte à côte, ce "je ne veux pas" et un "je veux" ? L'horreur, c'est que cette mort bienheureuse d'hier, je la veux encore. L'horreur, c'est que même maintenant que la fonction a été intégrée, où il est évident qu'elle inclut la mort, je la veux pourtant, elle, I, mes lèvres, mes mains, ma poitrine, chaque millimètre de moi la veut...

Demain a lieu la Fête de l'Unanimité. Elle y sera aussi, bien entendu, je la verrai, mais seulement de loin. De loin – j'aurai mal, parce que j'ai besoin – irrésistiblement envie d'être à côté d'elle – que ses mains, son épaule, ses cheveux... Mais même cette souffrance, je la veux – je l'accepte.

Ô grand Bienfaiteur ! Quelle absurdité – vouloir la souffrance ! Comment ne pas comprendre que les composantes douloureuses – négatives – réduisent la somme de ce que nous appelons bonheur. Et par conséquent...

Non – pas de "par conséquent". C'est ainsi. Le fait nu.

LE SOIR.

À travers les murs de verre de l'immeuble – un couchant venteux, rose et fiévreux, inquiet. Je tourne mon fauteuil de façon à ne pas avoir sous le nez tout ce rose, je feuillette mes notes, et, une fois de plus, je le constate encore, j'ai oublié que je n'écris pas pour moi, mais pour vous autres, inconnus que j'aime et que je plains – pour vous qui cheminez encore péniblement dans les siècles lointains, en dessous de nous.

Ainsi – le Jour de l'Unanimité, ce grand jour. Je l'ai toujours aimé, depuis mon enfance. Il me semble que c'est pour nous l'équivalent de ce qu'était "Pâques" pour les anciens. La veille, je m'en souviens, on se faisait un compte à rebours heure par heure – et on défalquait triomphalement une heure après l'autre : une heure de plus, c'est une heure de moins à attendre... Si j'étais sûr aujourd'hui de n'être vu de personne – parole d'honneur, j'établirais pour moi un décompte comme celui-là, et je le prendrais pour suivre le temps qu'il me reste jusqu'à demain, quand je verrai – même si c'est de loin...

(J'ai été dérangé : on m'a apporté une Tenue toute neuve, juste en provenance de l'atelier. C'est la coutume : on nous livre des Tenues neuves pour le lendemain. Dans le couloir – des pas, des exclamations de joie, du bruit.)

Je continue. Demain, je reverrai le spectacle qui se répète d'année en année, générant chaque fois autant d'émotion : cette grande coupe d'unanimité – les mains levées en signe de vénération. Demain est le jour de l'Élection annuelle du Bienfaiteur. Demain, nous confierons de nouveau au Bienfaiteur les clés de la forteresse inexpugnable de notre bonheur.

Bien entendu, cela n'a rien à voir avec les élections désordonnées et désorganisées des anciens, lorsque – il y a de quoi rire ! – on ne connaissait même pas à l'avance le résultat des élections. Construire un État sur des hasards absolument impondérables, à l'aveuglette – quelle ineptie ! Et pourtant, il a fallu des siècles pour qu'on le comprenne.

Faut-il dire que pour nous – là comme partout ailleurs – il ne doit y avoir de place pour aucun aléa, aucun imprévu. Les élections elles-mêmes revêtent

plutôt une signification symbolique : il s'agit de rappeler que nous formons un organisme uni, puissant, fait de millions de cellules ; que nous sommes – pour parler comme “l'Évangile” des anciens – une Église Unitaire. Parce que dans l'histoire de l'État Unitaire il n'est jamais arrivé que, en ce jour solennel, une seule voix se risque à briser le grandiose unisson.

On dit que les anciens votaient en quelque sorte en secret, à la sauvette, comme des voleurs ; certains historiens affirment même qu'on se rendait aux célébrations électorales soigneusement masqué (je me représente ce spectacle lugubre et fantasmagorique : la nuit, une place, des silhouettes en capes noires se glissent le long des murs ; la flamme pourpre des torches rabattue par le vent...). À quoi servait tout ce mystère – cela n'a jamais été établi exactement ; le plus vraisemblable est que les élections s'accompagnaient d'on ne sait quels rites mystiques, superstitieux – peut-être même criminels. Nous, nous ne cachons rien, nous n'avons honte de rien : nous célébrons les élections ouvertement, loyalement, en plein jour. Je vois tout le monde voter pour le Bienfaiteur ; tout le monde me voit voter pour le Bienfaiteur – et pourrait-il en être autrement, puisque “tous” et “moi” formons un “NOUS” unitaire. Comme cela est plus ennoblissant, plus sincère, plus élevé que le “secret” timoré et furtif des anciens. De plus : comme c'est plus judicieux ! Car, à supposer même que se produise l'impossible – une dissonance dans l'univocité habituelle –, il y a toujours, autour de nous, parmi nous, invisibles, les Gardiens : ils peuvent à l'instant même détecter les Numéros tombés dans l'erreur, les sauver, eux, de faux pas ultérieurs – et, du même coup, préserver l'État Unitaire de toute discordance. Enfin, il y a encore une chose...

À gauche, à travers les parois transparentes : devant le miroir de l'armoire – une femme défait sa Tenue. Une vision brouillée, fugitive : les yeux, les lèvres, deux boutons pointus et roses. Puis le store tombe, en un instant je revois la journée que je viens de vivre, j'ignore ce “encore une chose”, et je n'en veux pas, je n'en veux pas ! Je ne veux que I, seulement elle. Je veux qu'à chaque minute, tout le temps, toujours, elle soit avec moi – avec moi seul. Et tout ce que je viens d'écrire sur l'Unanimité – tout cela est inutile, faux, j'ai envie de tout biffer, tout déchirer, tout jeter. Parce que, je le

sais (c'est un sacrilège, mais c'est ainsi) – la fête, c'est seulement avec elle, seulement si elle est à mes côtés, épaule contre épaule. Et sans elle – le soleil de demain ne sera qu'un rond de fer-blanc, et le ciel, de la tôle peinte en bleu, et moi...

Je saisis le combiné téléphonique :

— I, c'est vous ?

— Oui, oui. Pourquoi si tard ?

— Pas trop tard peut-être. Je voulais vous demander... Je voudrais que demain vous soyez avec moi. Chérie...

“Chérie” – j'ai parlé très bas. Et, je ne sais pourquoi, je revois un épisode, ce matin, sur le chantier : par plaisanterie, on avait placé une montre sous un marteau-pilon de cent tonnes – l'engin est lancé, l'air siffle – et les cent tonnes se posent en effleurant tout doucement, délicatement, le fragile objet.

Un silence. Il me semble que là-bas – dans la chambre de I – on chuchote. Puis sa voix :

— Non, je ne peux pas. Comprenez : si cela ne tenait qu'à moi... Non, je ne peux pas. Pourquoi ? Vous verrez demain.

NUIT.

NOTE N^o 25

LA DESCENTE DES CIEUX. LA PLUS GRANDE CATASTROPHE DE L'HISTOIRE. LA FIN DU MONDE CONNU.

Quand, en ouverture, tout le monde s'est levé et que, solennel et lent, l'Hymne a ondoyé comme un dais au-dessus des têtes – trompettes par centaines du Générateur de musique et millions de voix humaines – j'ai, une seconde, tout oublié – j'ai oublié les propos inquiétants de I sur la fête d'aujourd'hui, je l'ai même, je crois, oubliée elle-même. J'étais redevenu le petit garçon qui, autrefois, en ce jour de fête, avait pleuré à cause d'une tache minuscule sur sa Tenue, qu'il était le seul à remarquer. Même si tout autour personne ne voit les taches noires et indélébiles dont je suis couvert, je sais, moi, que je suis un criminel, que je n'ai pas ma place parmi ces visages grands ouverts. Ah, me lever maintenant, parler d'une voix étranglée, me dire tout entier ! Que cela soit ma perte – soit ! – pourvu qu'une seconde je me sois senti pur, innocent comme ce ciel d'un bleu d'enfance.

Tous les yeux sont levés là-haut, vers le ciel : dans le bleu du matin, immaculé, où les larmes de la nuit n'ont pas encore séché – une tache à peine perceptible, tantôt sombre, tantôt nimbée de rayons. C'est, descendant vers nous en aéronef – LUI, le nouveau Yahvé, aussi sage, aussi aimant et cruel que le Yahvé des anciens. IL est plus proche d'instant en instant – et des millions de cœurs s'élèvent à sa rencontre – et à présent IL peut nous voir. Et en pensée je contemple avec LUI ce qui est à ses pieds : les cercles concentriques des gradins soulignés d'un fin pointillé bleu – comme une toile d'araignée constellée de soleils microscopiques (les plaques qui brillent) ; et, bientôt, au centre trônera la blanche et sage Araignée – le Bienfaiteur, tout de

blanc vêtu, qui nous tient pieds et poings liés dans les rets sages et bienfaisants du bonheur.

Mais voici que s'achève Sa majestueuse descente des cieux, les cuivres de l'Hymne se sont tus, tous se sont assis – et j'ai aussitôt compris : en effet – cette toile d'une finesse extrême, tendue et frémissante, dans un instant va se déchirer – et quelque chose d'invraisemblable va se produire...

Je me dresse à demi, je regarde autour de moi – et mes yeux rencontrent des yeux aimants et inquiets qui vont de visage en visage. Une main s'est levée, des doigts, remuant à peine, ont envoyé un signal. Et voyez – un signal semblable leur répond. Et puis un autre... J'ai compris : ce sont eux, les Gardiens. J'ai compris : quelque chose les inquiète, la toile se tend, elle frémit. Et – tel un récepteur de radio branché sur les mêmes ondes – je tremble à mon tour.

Sur l'estrade, un poète récite l'ode préliminaire à l'Élection, mais je n'en saisis pas un traître mot – je ne perçois que le balancement cadencé des hexamètres, et chaque battement rend plus proche l'instant inéluctable. Le long des rangs je feuillette fiévreusement – comme des pages – un visage après l'autre, et je ne vois toujours pas le seul, l'unique que je cherche – et il faudrait le trouver vite, parce que ce sera le dernier heurt du balancier, et alors...

Lui – lui bien sûr. En bas, frôlant l'estrade, glissant sur le verre étincelant, des oreilles ailées ont passé, et une silhouette sombre – double nœud de la lettre S – glisse furtivement dans le dédale des passages entre les tribunes.

S, I – il y a un lien entre eux (pour moi – il y a toujours eu un lien ; lequel, je ne sais pas encore – mais un jour je le démêlerai). Je ne le lâche pas du regard, lui – pelote qui se déroule – avance toujours, tandis que je suis le fil. Ça y est, il s'est arrêté, oui...

C'est comme une décharge fulgurante de haut voltage : je suis transpercé, racorni, ratatiné. Sur le même rang que moi, à 40° à peu près : S s'est arrêté, s'est penché. J'ai vu I, et, à côté d'elle – répugnantes lèvres africaines –, R-13 qui sourit d'un air satisfait.

Ma première pensée – me précipiter là-bas et lui crier : “Pourquoi es-tu avec lui aujourd'hui ? Pourquoi n'as-tu pas voulu de moi ?” Mais la toile

d'araignée invisible et bienfaisante me lie bras et jambes ; les dents serrées, je reste rivé à mon siège, sans les quitter des yeux. Je le sens encore : j'ai au cœur une douleur physique aiguë ; je me souviens, j'ai pensé : "Si des causes non physiques peuvent causer une douleur physique, il est clair que..."

Malheureusement, je ne suis pas allé au bout de ma logique : m'ont traversé l'esprit – c'est tout ce que je me rappelle – quelque chose à propos de "l'âme" ; et un dicton ancien, sans grande signification : "âme en déroute". Et je me suis figé : les hexamètres s'étaient tus. C'est le début de... de quoi ?

La pause de cinq minutes, qui, traditionnellement, précède l'Élection. Le silence traditionnel de cinq minutes. Mais ce n'est pas le silence habituel, religieux, fervent : on se croit revenu au temps des anciens, quand il n'y avait pas encore de tours-accumulateurs, quand le ciel encore turbulent explosait parfois en "orages". On se croirait chez les anciens avant l'orage.

L'air – de la fonte transparente. On voudrait respirer bouche grande ouverte. L'ouïe tendue à faire mal enregistre : quelque part, en arrière, un chuchotis de souris, un grignotement inquiet. Même les yeux baissés, je les vois toujours, eux – I et R – côte à côte, épaule contre épaule, et sur mes genoux tremblent – comme je les déteste – des mains velues, étrangères...

Tout le monde tient sa plaque qui indique l'heure. Une. Deux. Trois... Cinq minutes... De l'estrade descend une lente voix de fonte :

— Qui vote "pour" – est prié de lever la main.

Si j'avais pu, comme autrefois, LE regarder droit dans les yeux – en toute loyauté : "Je suis tout à toi. Entièrement. Je t'appartiens !" Mais je n'en ai plus le courage. Avec difficulté – on dirait que j'ai les articulations rouillées – je lève la main.

Le bruissement de millions de mains. Un "Ah !" étouffé – et je sens que quelque chose s'est passé, s'est effondré tête en bas – mais je ne comprends pas quoi, et je manque de forces – je n'ose pas regarder...

— Qui vote – "contre" ?

Cela a toujours été le moment le plus impressionnant de la fête : tout le monde est assis sans bouger, les têtes baissées se soumettent avec joie au joug bienfaisant du Numéro des Numéros. Mais alors j'entends avec horreur un nouveau bruissement : léger comme un soupir – mais plus audible que les

trompettes de cuivre de l'Hymne. C'est comme le dernier soupir, à peine perceptible, d'un mourant – et partout les visages blêmissent, la sueur jaillit sur les fronts.

J'ai levé les yeux – et...

Cela n'a duré que le centième d'une seconde, l'épaisseur d'un cheveu. Mais j'ai vu : des milliers de mains lancées en l'air – “contre” – puis qui retombent. Le visage pâle, barré d'une croix, de I, sa main levée. Ma vue s'obscurcit.

L'espace d'un cheveu encore ; pause ; silence ; mon pouls qui bat. Puis – comme au signal d'un chef d'orchestre fou – dans toutes les tribunes : craquements, cris, fuites, les Tenues se déploient et tourbillonnent, les silhouettes des Gardiens courent en tous sens, égarées, des talons volent en plein dans mon champ de vision – et, tout à côté, une bouche largement ouverte, distordue par un cri silencieux. Cela, on ne sait pourquoi, s'imprime en moi avec une violence toute particulière : ces milliers de bouches hurlant sans bruit – comme sur un monstrueux écran.

Et, comme sur un écran – j'aperçois, une seconde – quelque part loin en bas – les lèvres blanchies de O : debout, acculée contre le mur d'un passage, elle protège son ventre de ses mains croisées. Et déjà elle a disparu, hors de vue – ou bien c'est moi qui l'ai oubliée, parce que...

Ce ne se passe plus sur un écran – mais en moi-même, dans mon cœur serré, dans mes tempes battantes. Au-dessus de ma tête, à gauche, debout sur un banc – j'ai vu bondir R-13 – écumant, rouge, forcené. Il porte à bout de bras I, blême, sa Tenue est déchirée de l'épaule à la poitrine – blancheur où coule du sang. Elle le tient fortement par le cou, et lui – à bonds énormes – d'un banc à l'autre – repoussant et agile comme un gorille – la porte vers le haut des gradins.

C'est comme un incendie chez les anciens – tout devient pourpre – et une seule idée : sauter, les rattraper. Je ne m'explique pas d'où m'est venue pareille force – mais, comme à coups de bélier, je me fraie un passage dans la foule – sur les épaules – sur les bancs – et déjà je suis arrivé, j'attrape R au collet :

— Je t’interdis ! Je t’interdis, te dis-je. Tout de suite (par bonheur, on ne m’entend pas – tout le monde crie, tout le monde s’enfuit).

— Qui est-ce ? Quoi donc ? Quoi ?

R s’est retourné – ses lèvres écument, elles tremblent – sans doute a-t-il cru qu’un Gardien l’avait empoigné.

— Quoi ? Je ne veux pas – je ne permets pas ! Tu vas la lâcher – tout de suite !

Mais lui se contente de claper des lèvres avec colère, il secoue la tête et continue sa course. Alors – je suis incroyablement honteux d’avoir à noter cela – mais il me semble que je dois, je dois le raconter, afin que vous autres, mes lecteurs inconnus, puissiez étudier jusqu’au bout l’histoire de ma maladie – alors de toutes mes forces je l’ai frappé à la tête. Vous comprenez – frappé ! Cela, je me le rappelle nettement. Et je me rappelle autre chose : une fois le coup donné – ce sentiment de libération, de légèreté dans tout le corps.

I a rapidement glissé hors de son étreinte.

— Allez-vous-en, a-t-elle crié à R, vous ne voyez donc pas – il est... Allez-vous-en, R, allez-vous-en !

R, découvrant ses dents blanches et africaines, m’a craché un mot au visage, a plongé vers le bas, a disparu. Moi j’ai soulevé I dans mes bras, je l’ai serrée fort contre moi et je l’ai emportée.

Un cœur – énorme – battait en moi, et à chaque battement il projetait une vague tumultueuse, brûlante, tellement joyeuse. Et s’il avait explosé, volé en éclats – qu’importe ! À condition de pouvoir la porter ainsi, la porter, la porter...

LE SOIR. 22 HEURES.

La plume me tombe des mains : fatigue incommensurable, après tous les événements étourdissants de ce matin. Est-il possible que se soient écroulés les murs séculaires et protecteurs de l’État Unitaire ? Que nous nous retrouvions sans toit, à l’état de liberté primitive – comme nos lointains ancêtres ? Qu’il n’y ait plus de Bienfaiteur ? Voter “contre”... le Jour de l’Unanimité – voter “contre” ? J’ai honte pour eux, honte, mal, peur. Du

reste – qui sont-ils, “eux” ? Et qui suis-je, moi : “eux” ou “nous” – est-ce que je le sais – moi ?

Elle est assise sur un banc de verre brûlant de soleil – je l’ai emportée tout en haut des gradins. Son épaule droite est découverte, et plus bas aussi – là où commence la merveilleuse courbe irrationnelle ; le fin serpent rouge d’une coulée de sang. Elle semble ne pas remarquer qu’elle saigne, que son sein est découvert... non, bien plus : elle voit tout cela – mais c’est justement ce qu’il lui faut en cet instant, et si sa Tenue était boutonnée, elle la déchirerait, et...

— Et demain... – Elle aspire avidement l’air à travers ses dents serrées, étincelantes, aiguës. – Demain – on ne sait pas. Tu comprends : ni moi ni personne ne sait – on ne sait pas ! Tout le connu a pris fin – tu comprends ? Du nouveau, de l’invraisemblable, de l’inouï...

Plus bas, en dessous de nous, on écume, on se rue, on crie. Mais tout cela se produit au loin – toujours plus loin, parce qu’elle me regarde, lentement elle m’attire en elle à travers les fenêtres dorées de ses prunelles. Oui, ainsi – longtemps, en silence. Et, je ne sais pourquoi, un souvenir me revient : un jour, à travers la Muraille verte, j’ai déjà scruté d’énigmatiques prunelles jaunes, et au-dessus de la Muraille tournait la ronde des oiseaux. (Ou bien était-ce une autre fois ?)

— Écoute : si demain rien n’arrive – rien de particulier, je te conduirai là-bas – tu comprends ?

Non, je ne comprends pas. Mais je hoche la tête en silence. Je me dissous – je le sens bien – je suis un infiniment petit, je suis – un point...

En définitive, il y a, à être un point – une logique (pour aujourd’hui) : le point est ce qui comporte le plus d’inconnues. Qu’il se déplace, qu’il fasse un mouvement – il risque de se transformer en un millier de courbes diverses, en des centaines de corps.

J’ai peur de faire un mouvement : que vais-je devenir ? J’ai l’impression que tous – comme moi – ont peur de bouger, même un peu. Pendant que j’écris, ils sont tous chez eux, immobiles, tapis dans leurs cages de verre, ils attendent quelque chose. On n’entend pas, comme d’habitude à cette heure-ci, le ronflement de l’ascenseur, et personne ne rit, personne ne marche. De

temps en temps, j'aperçois deux voisins : avec mille précautions, ils parcourent le couloir sur la pointe des pieds, ils chuchotent...

Que se passera-t-il demain ? Que serai-je devenu, demain ?

NOTE N^o 26

LE MONDE EXISTE. L'ÉRUPTION. 41 °C.

Le matin. À travers le plafond, le ciel – comme toujours solide, rond, rouge-joufflu. Cela m'aurait moins étonné, il me semble, de découvrir un extraordinaire soleil quadrangulaire au-dessus de ma tête, des gens vêtus de peaux de bêtes colorées, des murs de pierre, opaques. Alors c'est vrai, le monde – notre monde – existe encore ? Ou bien il n'existe que par inertie, le générateur est déjà débranché, mais les roues dentées continuent de tourner en grondant – deux tours, trois tours – au quatrième elles vont s'arrêter...

Connaissez-vous cet étrange état ? C'est la nuit ; vous vous réveillez, vous ouvrez les yeux dans le noir – et tout à coup vous sentez que vous ne savez plus où vous êtes ; alors, vite, vite, vous commencez à chercher à tâtons, vous avez besoin de toucher quelque chose de connu, de dur – le mur, une lampe, une chaise. C'est exactement ainsi que je parcours le *Journal officiel* unitaire – vite, vite – et je trouve :

Hier a eu lieu la célébration impatiemment attendue par tous, le Jour de l'Unanimité. Pour la 48^e fois a été réélu à l'unanimité ce même Bienfaiteur qui a déjà tant de fois apporté la preuve de sa sagesse inébranlable. La cérémonie a été assombrie par des troubles causés par les ennemis du bonheur, qui, de ce fait, naturellement, se sont privés du droit de figurer parmi les pierres du socle de l'État Unitaire, réaffirmé par le vote d'hier. Il est clair pour tous qu'il serait aussi inepte de tenir compte de leurs voix que de considérer comme partie prenante d'une magnifique symphonie héroïque – la toux de spectateurs grippés présents par hasard dans la salle...

Ô sage entre les sages ! Serions-nous, en dépit de tout – sauvés ? Que peut-on opposer, en effet, à ce syllogisme d'une logique toute cristalline ?

Plus bas – deux lignes encore :

Aujourd'hui à 12 heures se tiendra une séance conjointe du Bureau administratif, du Bureau médical et du Bureau des Gardiens. Un décret national important sera promulgué un jour prochain.

Non, les murs sont encore là – les voici – je les sens sous ma main. Je n'ai plus l'étrange impression d'être perdu, de me trouver je ne sais où, de m'être égaré, et je ne m'étonne absolument pas de voir le ciel bleu, le soleil rond ; et tout le monde – comme d'ordinaire – se rend au travail.

J'ai parcouru l'avenue d'un pas particulièrement assuré et sonore – avec l'impression que tous en faisaient autant. Mais voici un carrefour – et – c'est bizarre : je constate que tout le monde évite l'angle de l'immeuble – comme si une canalisation avait éclaté, que se déverse de l'eau froide, qu'on ne puisse plus emprunter le trottoir.

Cinq ou deux pas encore – et moi aussi je me sens aspergé d'eau froide, je vacille, je me sens chassé du trottoir... Sur le mur, à une hauteur d'environ deux mètres – une feuille de papier quadrangulaire, et, de là-haut – inconcevable –, ces lettres vertes et vénéneuses :

MÉPHI

Et, en dessous de la feuille, un dos arqué en forme de S, des oreilles ailées transparentes, qui remuent – colère ou émotion. Il a le bras droit levé, le gauche – impuissant – est rejeté en arrière, comme une aile navrée, percée d'une balle ; il fait de petits bonds – il cherche à arracher la feuille – et n'y arrive pas, il s'en faut d'un cheveu.

Les passants, semble-t-il, ont tous la même pensée : “Si je m'approche, moi, le seul de tous – ne va-t-il pas se dire : il a quelque chose à se reprocher, et voilà pourquoi il veut...”

Je le reconnais : cette pensée m'est venue, à moi aussi. Mais je me suis souvenu combien de fois S avait été pour moi un véritable ange gardien, combien de fois il m'avait sauvé – j'ai trouvé le courage de m'approcher, j'ai tendu la main, arraché la feuille.

S s'est retourné, rapide, il a enfoncé en moi ses forets – bien au fond – et y a trouvé quelque chose. Puis il a relevé le sourcil gauche, désignant le mur où était placardée l'affiche “Méphi”. Et à moi il a dédié l'ombre d'un sourire –

un sourire, à mon étonnement, quasiment joyeux. Du reste, y avait-il lieu de s'étonner ? À la période d'incubation – avec sa fièvre accablante qui monte lentement – le médecin préfère toujours une éruption de boutons et une température de 41 °C : là, au moins, on voit clairement la maladie. Ces “Méphi” qui aujourd’hui ont poussé sur les murs – c’est une franche éruption. Je comprends son [sourire](#)*...

La bouche d'accès au réseau souterrain – et là, sous mes pieds, sur le verre intact de l'escalier, une autre feuille blanche : “Méphi”. Et, en bas, sur les murs, les bancs, sur le miroir du wagon (visiblement cela a été collé à la hâte – négligemment, de travers) – partout cette effroyable éruption blanche.

Le silence – on perçoit le bourdonnement des roues, comme le bruit du sang en cas d'inflammation. Une tape sur une épaule – et l'homme sursaute, laisse tomber une liasse de papiers. Et, à ma gauche – quelqu'un relit, dans le journal, la même ligne encore et encore, et le journal tremble imperceptiblement. Et, en toute chose – roues, mains, journaux, cils –, ce pouls bat toujours plus fort – et, peut-être, aujourd’hui, quand I et moi nous rencontrerons *là-bas*, la fièvre montera-t-elle à 39, 40, 41 °C – lisibles au trait noir du thermomètre...

Sur le chantier – le même silence, empli du bourdonnement d'un moteur lointain, invisible. Les machines, muettes, tête baissée, restent immobiles. Et seules les grues, comme dressées sur la pointe des pieds, glissent, se courbent, attrapent avec leurs tentacules de gros blocs bleutés d'air congelé et les chargent dans les citernes à bord de l'Intégrale : le vol d'essai est en préparation.

— Eh bien ? Nous aurons fini le chargement dans la semaine ?

J'apostrophe ainsi le Constructeur en second. Son visage : une faïence – décorée de fleurs bleu suave et rose tendre (les yeux, les lèvres), mais elles ont – aujourd’hui – quelque chose de passé, de délavé. Nous faisons le compte à voix haute, mais soudain je me coupe au milieu d'un mot et je reste béant : très haut, sous la coupole, sur l'un des blocs bleus soulevés par la grue – rectangle blanc à peine visible – un papier a été collé. Tout entier je me sens secoué – peut-être de rire – oui, moi-même je perçois mon rire (connaissez-vous cette sensation – quand on se sent rire ?).

— Non, écoutez..., dis-je. Imaginez-vous sur un vieil aéroplane, l'altimètre est à cinq mille mètres, l'avion a une aile brisée, vous dégringolez en spirale, et pendant ce temps vous calculez : “Demain, de midi à 14 heures... de 14 à 18... à 18 heures, repas du soir...” Est-ce que ce n'est pas drôle ? Et cela – c'est exactement ce qui nous arrive maintenant !

Les fleurs bleues frémissent, s'ouvrent grandes. Que serait-ce si j'étais de verre et qu'il puisse voir que, dans deux ou trois heures...

* Je dois reconnaître que je n'ai compris la véritable signification de ce sourire que plus tard, après bien des jours chargés d'événements plus étranges et plus imprévus les uns que les autres.

NOTE N^o 27

PAS DE CONTENUS. – C’EST IMPOSSIBLE.

Je suis seul dans des couloirs infinis – je les reconnais. Ciel de béton muet. Quelque part de l’eau goutte sur la pierre. La porte bien connue, lourde, opaque – et la rumeur sourde derrière.

Elle a dit qu’elle viendrait me chercher à 16 heures précises. Mais cinq, dix, quinze minutes se sont déjà écoulées depuis l’heure fixée : personne.

Une seconde – je redeviens mon moi d’avant, qui avait peur de voir s’ouvrir cette porte. Cinq minutes encore – les dernières – et, si elle n’est pas apparue...

Quelque part de l’eau goutte sur la pierre. Personne. Avec une joie mélancolique, oui, je le pressens – je suis sauvé. Lentement, je rebrousse chemin. Au plafond la lueur pointillée des ampoules est trouble, encore plus trouble...

Tout à coup, derrière moi, la porte a claqué, des pas rapides, étouffés, qui se répercutent au plafond, sur les murs – et c’est elle, elle vole, elle est un peu essoufflée, elle respire bouche ouverte :

— Je le savais : tu serais là, tu viendrais ! Je le savais, tu – tu...

Les lances de ses cils s’écartent, me laissent entrer – et... Comment raconter ce que fait de moi ce rituel ancien, absurde, merveilleux : ses lèvres touchant les miennes ? Quelle formule trouver pour dire ce tourbillon qui balaie tout de mon âme, sauf elle ? Oui, oui, mon âme – vous pouvez rire si vous voulez.

Lentement, douloureusement, elle soulève les paupières – et, lentement, elle dit avec effort :

— Non, assez... après : à présent nous devons y aller.

La porte s'est ouverte. Des marches – vieilles, usées. Et un vacarme bigarré, des sifflements, de la lumière...

Presque vingt-quatre heures se sont écoulées, mes impressions ont eu le temps de se décanter – et pourtant j'ai la plus grande peine à donner une description un tant soit peu précise. On dirait qu'une bombe a explosé dans ma tête, et les bouches ouvertes, les ailes, les cris, les feuilles, les mots, les pierres – tout est encore là pêle-mêle, en tas, à la file...

Je me souviens parfaitement – ma première pensée avait été : “Vite, dépêchons-nous, fuyons.” Parce que c'était clair : pendant que j'attendais, là-bas, dans les corridors – ils avaient dû faire exploser ou détruire la Muraille verte – et tout avait déferlé et submergé notre ville purifiée des choses d'en bas.

J'ai dit, je crois, quelque chose en ce sens à I. Elle s'est mise à rire :

— Mais non, voyons ! Simplement – nous sommes de l'autre côté de la Muraille verte...

Alors j'ai ouvert les yeux – et j'ai vu en face, dans la réalité – ce que jusqu'ici aucun être vivant n'avait vu autrement qu'en réduction, rapetissé mille fois, affaibli, atténué par le verre trouble de la Muraille.

Le soleil... ce n'était pas notre soleil, réparti également sur la surface miroitante de la chaussée : mais comme des éclats vivants, des taches qui ne cessaient de sauter, aveuglantes, étourdissantes. Et les arbres : comme des cierges, fusant jusqu'au ciel ; ou bien – accroupis comme des araignées aux pattes crochues ; ou bien – des jets d'eau verts et muets... Et tout cela s'étire, frémit, bruisse, une sorte de boule hirsute me file sous les pieds, et, moi, je reste bloqué là – je n'arrive pas à bouger, parce que le sol sous mes pieds, vous comprenez, est inégal – quelque chose de désagréablement mou, ductile, vivant, vert, élastique.

Abasourdi par tout cela, je m'étrangle – c'est peut-être le mot le plus approprié. Je reste là, les deux mains agrippées à une branche oscillante...

— Ce n'est rien ! Ce n'est rien ! C'est comme ça au début – ça va passer. Courage !

À côté de I – sur ce nattage tressautant, qui donne le vertige – un profil d'une finesse extrême, découpé dans du papier... Mais, ce profil, je le connais. Je me souviens : le docteur – mais si, si, je comprends tout, très clairement. Et, tous les deux, en riant, ils m'attrapent par le bras et me propulsent en avant. J'ai les jambes qui s'entortillent, qui glissent. Mousses, mottes, branches, ailes, feuilles, ça coasse, ça glousse, ça siffle...

Et soudain – les arbres s'écartent, une clairière lumineuse, et là – des gens... ou... je ne sais pas – ce serait plus juste de dire : des êtres.

Ici vient le plus difficile. Parce que cela passe toutes les bornes de la vraisemblance. Et je vois clairement pourquoi I, jusque-là, s'est toujours tue aussi obstinément : je ne l'aurais, de toute façon, pas crue – même elle. Il se peut que, demain, je ne me croie pas moi-même – que je ne croie pas ce que je suis en train de noter.

Dans la clairière, autour d'un rocher nu pareil à un crâne, bruisse une foule de trois ou quatre cents... individus – j'écris "individus", je ne sais pas comment dire autrement. Comme, dans une assemblée, vous distinguez d'abord, dans la foule des visages, ceux que vous connaissez, j'ai d'abord vu les Tenues gris-bleu. Puis – l'instant d'après – simplement et distinctement, des gens : bruns, roux, dorés, auburn, grisonnants, tout blancs – assurément : des gens. Aucun n'était vêtu, et ils avaient le corps couvert d'une courte toison brillante – comme celle que l'on voit au cheval empaillé du Musée antéhistorique. Mais les femelles avaient le visage tout pareil – oui, oui, tout à fait pareil – à celui de nos femmes : d'un rose tendre et sans poils ; et leurs seins n'étaient pas velus eux non plus – des seins bombés, forts, d'une belle forme géométrique. Les mâles n'avaient de découvert que le haut du visage – comme nos ancêtres.

Tout cela était tellement incroyable, tellement inattendu, que je suis resté là planté à regarder tranquillement – je l'affirme : tranquillement. C'est comme une balance : si vous posez sur l'un des plateaux un poids excessif, elle se bloque, vous pouvez rajouter tout ce que vous voulez – l'aiguille reste immobile...

Et soudain – je suis seul : I n'est plus avec moi – je ne sais pas comment ni où elle a disparu. Je ne vois plus autour de moi que ces êtres dont la toison

brille au soleil comme du satin. J’agrippe une épaule – brûlante, forte, noire :

— Écoutez, au nom du Bienfaiteur – vous n’avez pas vu – où est-elle allée ? Il y a seulement un instant – il y a une minute, elle...

Des sourcils se froncent – hérissés, sévères :

— Chut ! Silence !

Et le front hérissé me désigne, au centre, le rocher en crâne d’ivoire.

Alors là-haut, au-dessus des têtes, au-dessus de la foule – je la vois, elle. J’ai le soleil dans les yeux, je la vois à contre-jour, qui se découpe sur la toile bleue du ciel – silhouette précise, noire comme le charbon. Un peu plus haut volent de gros nuages blancs, on croirait que c’est le rocher qui vole – et elle est là sur le rocher, et la foule et la clairière, sans bruit, glissent à sa suite comme un vaisseau, et la Terre, légère, lève l’ancre sous nos pieds...

— Frères... Mes frères ! dit-elle. Vous le savez tous : là-bas dans la ville, au-delà de la Muraille, on construit l’Intégrale. Et vous savez aussi : pour nous, le jour est venu de détruire cette Muraille – toutes les murailles – pour que souffle le vent vert – d’un bout à l’autre de la terre. Mais l’Intégrale a charge de porter ces murailles ailleurs, là-haut où sont des milliers d’autres terres, qui cette nuit feront frissonner leurs feux à travers les noirs feuillages nocturnes...

Contre le rocher se brisent – des vagues, de l’écume, du vent...

— À bas l’Intégrale ! À bas !

— Non, mes frères. L’Intégrale doit nous appartenir. Le jour où, pour la première fois, elle montera vers le ciel – c’est nous qui serons à son bord. Parce que nous avons avec nous le Constructeur de l’Intégrale. Il a quitté la ville, il est venu ici avec moi, pour être parmi vous. Vive le Constructeur !

Un instant, et je me sens soulevé de terre, en dessous de moi – des têtes, encore des têtes, des bouches qui crient grandes ouvertes, des mains qu’on lance et qui retombent... C’était une étrange ivresse : je me sentais au-dessus de tous, j’étais moi – un moi à part, un monde à moi seul, j’avais cessé d’être une composante, j’étais devenu une unité.

Et je me retrouve – le corps meurtri, heureux, brisé comme après une étreinte amoureuse – en bas, juste sous le rocher. Le soleil, des voix qui descendent vers moi – le sourire de I. Une femme s’approche, toison toute de

satin doré, et qui sent la prairie. À la main, elle tient un bol, de bois me semble-t-il. Elle y trempe ses lèvres rouges – puis me le tend, et, avidement, les yeux fermés, je bois pour éteindre en moi le feu – je bois ces étincelles suaves, piquantes, froides.

Alors – et le sang dans mes veines, et le monde entier se mettent à tourner mille fois plus vite, la Terre flotte légère comme un duvet. Tout est devenu léger, simple, clair.

Je vois à présent, inscrites sur le rocher, les énormes lettres bien connues : “MÉPHI” – et, on ne sait pourquoi, cela est tellement nécessaire – c’est le fil simple et solide qui relie toutes choses entre elles. J’aperçois – sur le rocher aussi, peut-être – un dessin primitif : un jeune garçon ailé, un corps transparent, et là où devrait se trouver le cœur – un charbon aveuglant, rougeoyant... Et une fois de plus : ce charbon, je le comprends... ou plutôt non... Je le sens – de même que, sans les entendre, je sens chacun des mots qu’elle prononce (elle parle d’en haut, sur le rocher) – et je sens tous ces gens qui respirent en même temps – qui tous veulent s’envoler ensemble, comme les oiseaux, l’autre jour, au-dessus de la Muraille...

Derrière moi, sortant de la masse dense de corps qui respirent – une voix sonore :

— Mais c’est de la folie !

Et quelqu’un – moi, oui – je crois bien que c’est moi – saute sur le rocher, et de là-haut – le soleil, les têtes, et sur le bleu la scie dentelée de la forêt verte – je crie :

— Oui, oui, exactement ! Il faut que tout le monde perde la tête, c’est indispensable – au plus vite ! C’est indispensable – je le sais.

À côté de moi, il y a I ; son sourire, les deux traits sombres – montant, obliques, des coins de sa bouche ; et en moi – cet embrasement, et cela – immédiat, léger, à peine douloureux, magnifique...

Puis – rien que des débris, abandonnés, éparpillés.

Lentement, volant très bas – un oiseau. On voit : il est vivant – comme moi, et comme un être humain, il tourne la tête à droite, à gauche, ses yeux noirs et ronds se vrillent en moi.

Et aussi : un dos – avec une fourrure brillante, couleur de vieil ivoire. Dessus rampe un insecte transparent, sombre, avec des ailes minuscules – le dos tressaille pour chasser l’insecte, une fois, deux...

L’ombre du feuillage – mailles et grilles. Les gens sont couchés là, ils mâchent quelque chose qui ressemble à la nourriture des anciens décrite par la légende : un long fruit jaune et un morceau de quelque chose de sombre. Une femme m’en fourre une part dans la main, et cela me fait drôle : dois-je manger cela ?

Et la foule encore, des têtes, des pieds, des mains, des bouches. Des visages émergent pour un instant – et ils disparaissent, ils explosent comme des bulles. Et – un instant – ou bien est-ce seulement une impression ? – transparentes, des ailes qui volent – des oreilles.

Je serre de toutes mes forces la main de I. Elle se retourne :

— Qu’est-ce que tu as ?

— Il est ici... J’ai eu l’impression...

— Qui, il ?

— Là, à l’instant – dans la foule...

Ses fins sourcils d’un noir de charbon remontent vers les tempes : un triangle aigu ; elle sourit. Pourquoi ? ce n’est pas clair pour moi : pourquoi sourit-elle – comment peut-elle sourire ?

— Tu ne comprends pas – I, tu ne comprends pas ce que cela veut dire, si lui ou l’un d’eux est ici.

— Ridicule ! Est-ce que quelqu’un, là-bas, derrière la Muraille – peut avoir idée que nous sommes ici ? Rappelle-toi : toi, par exemple – est-ce que tu avais jamais pensé cela possible ? Ils nous recherchent là-bas – laissons-les chercher. Tu délires.

Son sourire est léger, joyeux, et je souris aussi, la Terre est ivre, joyeuse, légère – elle flotte...

NOTE N^o 28

TOUTES LES DEUX. ENTROPIE ET ÉNERGIE. UNE PARTIE OPAQUE DU CORPS.

Ainsi donc : si votre monde est semblable à celui de nos lointains ancêtres, imaginez qu'un jour, dans l'océan, vous fassiez la découverte d'une sixième, d'une septième partie du monde – une sorte d'Atlantide, et que vous y voyiez des villes-labyrinthes inouïes, des gens qui planent dans l'air sans ailes et sans aéronefs, des pierres soulevées par la seule force du regard – bref, des choses dont vous n'aviez jamais eu idée, même malades de la maladie du rêve. C'est ce qui m'est arrivé hier. Parce que, – comprenez-le, personne d'entre nous, jamais, depuis les temps de la guerre de Deux Cents Ans, n'avait franchi la Muraille – je vous l'ai déjà dit.

Je le sais : mon devoir envers vous, amis inconnus, est de vous raconter en détail ce monde étrange et invisible qui m'a été révélé hier. Mais, pour le moment, je ne suis pas capable de revenir sur ces choses. Du nouveau, encore et encore, un déluge d'événements, et je ne suffis pas à les recueillir : j'ai beau tendre mes paumes, les pans de ma Tenue – des seaux entiers se répandent à côté, et ces feuillets n'arrivent à en retenir que des gouttes...

J'ai d'abord entendu, dehors, des voix qui parlaient fort – et j'ai reconnu la sienne, celle de I, flexible, métallique – et une autre, rigide – une règle de bois : la voix de U. Ensuite la porte s'est ouverte avec fracas et elles ont été propulsées toutes les deux dans la chambre. Oui, c'est bien cela : propulsées.

I a posé la main sur le dossier de mon fauteuil et, par-dessus son épaule droite, elle s'est tournée vers l'autre et lui a souri des dents seulement. Je n'aurais pas voulu être exposé à ce sourire.

— Écoutez, me dit I, cette femme, apparemment, s’est donné pour mission de vous protéger de moi, comme un tout petit enfant. C’est – avec votre permission ?

Alors l’autre – ses ouïes tressautent :

— Oui, c’est un enfant. Oui ! Et c’est pour cela qu’il ne voit pas que tout cela, avec vous – ce n’est que pour le... que tout cela n’est qu’une comédie. Oui ! Et mon devoir...

Une seconde, dans le miroir – la ligne droite de mes sourcils – brisée, palpitante. Je bondis, et, maîtrisant avec peine l’autre qui est en moi – avec ses poings velus frémissants –, filtrant avec effort les mots entre mes dents, je lui crie – en plein dans les ouïes :

— D-d-dehors – à l’instant ! Dehors !

Les ouïes s’enflent, deviennent rouge brique, puis s’affaissent, grisâtres. Elle ouvre la bouche pour dire quelque chose ; puis, sans rien dire – elle se referme, elle sort.

Je me précipite vers I :

— Je ne me pardonnerai pas – jamais je ne me le pardonnerai ! Elle a osé – toi – te...? Mais tu ne penses pas que je pense que... qu’elle... Tout cela, c’est parce qu’elle voudrait s’inscrire avec moi, et que moi...

— S’inscrire – elle n’en aura, heureusement, pas le temps. Et quand même elles seraient un millier... Je le sais, ce n’est pas ce millier que tu croiras, mais moi seule. Parce que, après ce qui s’est passé hier, je suis tout entière à toi, ouverte, comme tu le voulais. Je suis entre tes mains – à tout instant, tu peux...

— Quoi “à tout instant” ? – Et – quoi – je l’ai aussitôt compris, et le sang m’est monté aux oreilles, aux joues, je me suis écrié : Il ne faut pas parler de cela, ne me parle jamais de cela ! Tu ne comprends donc pas que ce moi – c’était l’ancien, et que maintenant...

— Qu’en sais-tu... L’homme – c’est un roman : avant d’avoir lu la dernière page, on ne sait pas comment cela finira... Sinon à quoi bon lire...

I me caresse la tête. Je ne vois pas son visage, mais je devine, au son de sa voix : elle regarde très loin, ses yeux suivent un nuage qui vogue sans bruit, lentement, on ne sait vers où...

Tout à coup sa main m'écarte – fermement, tendrement :

— Écoute, je suis venue te dire que ce sont, peut-être – les derniers jours où nous... Figure-toi qu'à partir de ce soir tous les amphithéâtres sont désaffectés.

— Désaffectés ?

— Oui. Je suis passée devant – et j'ai vu : quelque chose se prépare là-bas, il y a des tables, des médecins en blouse blanche.

— Mais qu'est-ce que cela peut vouloir dire ?

— Je ne sais pas. Personne ne sait encore. Et c'est pire que tout. C'est un pressentiment : le courant est branché, l'étincelle court – et si ce n'est pas aujourd'hui, ce sera demain... Mais ils n'auront peut-être pas le temps...

Il y a longtemps que je ne sais plus qui est "eux" – et qui est "nous". Je ne sais plus ce que je veux : qu'ils aient le temps – qu'ils ne l'aient pas. Je ne comprends clairement qu'une chose : I, en ce moment, marche sur le fil du rasoir – et bientôt...

— Mais c'est de la folie ! dis-je. Vous – et l'État Unitaire. C'est comme mettre sa main devant la gueule d'un fusil – dans l'idée de retenir la balle. C'est de la folie pure !

Un sourire.

— "Il faut que tout le monde perde la tête – perde la tête au plus vite." Quelqu'un a dit cela hier. Tu te rappelles ? Là-bas...

Oui, c'est dans mes notes. C'est donc que cela a eu lieu en réalité. Sans rien dire, je regarde son visage : la croix sombre est, à cet instant, particulièrement nette.

— I, ma chérie – tant qu'il n'est pas trop tard... Si tu veux – je quitte tout, j'oublie tout – et toi et moi nous partons là-bas, derrière la Muraille – rejoindre ces... je ne sais pas qui ils sont...

Elle secoue la tête. À travers les fenêtres sombres de ses yeux – là-bas, à l'intérieur d'elle, je vois flamber un feu, fuser des étincelles, des langues de feu, je vois des amas de branches sèches et résineuses. Et je comprends clairement : c'est trop tard, mes paroles ne peuvent plus rien...

Elle se lève – elle va partir. Ce sont peut-être les derniers jours – les dernières minutes... Je saisis sa main.

— Non ! Encore un instant – au nom de... de...

Elle prend ma main – ma main velue que je déteste tant – et l'élève lentement vers la lumière.

— Ta main... Tu ne le sais pas – et bien peu le savent – il est arrivé que des femmes d'ici, de la ville, aiment des hommes de là-bas... Tu as sans doute en toi quelques gouttes de sang du soleil, de sang de la forêt. Peut-être est-ce pour cela que je t'ai...

Une pause – et, chose étrange : cette pause, ce vide, ce rien – fait bondir mon cœur. Et je m'écrie :

— Ah non ! Tu ne partiras pas ! Tu ne partiras pas sans m'avoir expliqué qui ils sont – parce que tu les... aimes, et moi je ne sais même pas qui ils sont, d'où ils viennent. Qui sont-ils ? Une moitié que nous aurions perdue ? H_2 et O – pour que cela donne H_2O – les cours d'eau, les mers, les cascades, les vagues, les tempêtes – il a fallu que les deux moitiés se rejoignent...

Je me rappelle nettement chacun de ses mouvements. Je me souviens qu'elle avait pris sur la table mon équerre de verre et que, pendant tout le temps où j'ai parlé, elle a tenu appuyé son côté tranchant contre sa joue – un sillon blanc se formait sur la peau, puis il se teintait de rose, avant de disparaître. Et – chose étonnante – je n'arrive pas à me rappeler ses mots, surtout au début – seulement des images, des couleurs.

Je sais une chose : au début, il a été question de la guerre de Deux Cents Ans. Tout est taché de rouge, le vert de l'herbe, l'argile sombre, les neiges bleutées – du rouge, des mares entières, qui ne séchaient jamais. Puis tout est devenu jaune, les herbes calcinées par le soleil, les gens, nus, jaunes, hirsutes – et des chiens jaunes hirsutes – à côté de charognes infectes, chiens crevés, ou peut-être hommes... Cela, c'était, bien sûr, de l'autre côté de la Muraille : la ville était déjà victorieuse – on utilisait déjà notre nourriture actuelle à base de pétrole.

Et tout le ciel – du haut en bas – était strié de colonnes noires, des colonnes de fumée : au-dessus des forêts, des villages – des colonnes qui bougeaient lentement, de la fumée. Et un hurlement sourd : on poussait vers la ville, à l'infini, des hommes en files noires – pour les sauver de force et leur apprendre le bonheur.

— Tout cela, tu le savais à peu près ?

— Oui, à peu près.

— Mais tu ne savais pas, et presque personne ne savait qu’une petite partie de ces gens a survécu et est demeurée derrière la Muraille. Ils se sont sauvés dans la forêt – tout nus. Là ils ont écouté la leçon des arbres, des oiseaux, des animaux sauvages, des fleurs, du soleil. Ils se sont couverts de fourrure, mais ils ont gardé, en dessous, leur sang chaud et rouge. Votre sort a été pire : vous vous êtes couverts de chiffres, les chiffres vous courent sur le corps comme des poux. Il faudrait que vous soyez dépouillés de tout cela et chassés nus dans les forêts. Vous y apprendriez à trembler de peur, de joie, de fureur, de froid – vous apprendriez à prier le Feu... Et nous, les Méphi – nous voulons...

— Attends... – les “Méphi” ? Qu’est-ce que c’est que les “Méphi” ?

— “Méphi” ? C’est un nom ancien – le nom de celui qui... Tu te souviens : là-bas, sur le rocher – il y avait l’effigie d’un jeune garçon... ou plutôt non : je vais le dire plutôt dans ton langage, tu comprendras plus vite. Alors voici : il y a deux forces en ce monde – l’entropie et l’énergie. L’entropie vise la paix et la béatitude, l’équilibre heureux – l’autre recherche la rupture des équilibres, la torture du mouvement infini. L’entropie, nos ancêtres – ou plutôt les vôtres – les chrétiens – l’adoraient comme un Dieu. Et nous, les antichrétiens, nous...

À cet instant – un heurt léger et feutré à la porte – et surgit le personnage au front écrasé – un auvent sur les yeux –, qui m’a déjà plus d’une fois apporté des billets de I.

Il court vers nous, s’arrête, renifle – comme une pompe à air –, incapable de prononcer un mot : il a dû courir à toutes jambes.

— Alors ? Que s’est-il passé ?

I le saisit par la main.

— Ils viennent – ici..., finit par souffler la pompe. Des gardes, et, avec eux – ce... comment donc... vaguement bossu...

— S ?

— Lui, oui ! Ils sont tout près – dans l’immeuble. Ils seront ici d’un moment à l’autre. Vite, vite !

— Ce n'est rien ! On a le temps...

Elle rit, dans ses yeux – des étincelles, des languettes joyeuses.

Soit c'est un courage absurde, déraisonnable – soit il y a là autre chose, que je ne comprends pas.

— I, au nom du Bienfaiteur ! Comprends donc – c'est...

— Au nom du Bienfaiteur...

Un triangle pointu : son sourire.

— Alors en mon nom à moi... Je t'en supplie.

— Ah, et moi qui avais encore à te parler de quelque chose... tant pis, demain...

Elle me fait un petit signe joyeux (oui : joyeux) ; l'autre, émergeant une seconde de sous son auvent, en fait autant. Et me voici seul.

Vite – à ma table. J'ouvre le paquet de mes notes, je prends la plume – qu'ils me trouvent occupé à travailler au bien de l'État Unitaire. Et tout à coup – chacun de mes cheveux se dresse tout seul, vivant, sur ma tête : “Et s'il leur venait à l'idée de lire ne serait-ce qu'un feuillet – de ceux-là, les derniers ?”

Je reste assis sans bouger – je vois trembler les murs, la plume trembler dans ma main, les lettres palpitent, se confondent...

Cacher les notes ? Mais où ? Tout est en verre. Les brûler ? Mais depuis le couloir, chez les voisins, on va me voir... Et puis je ne peux pas, je n'ai pas la force d'anéantir ce douloureux morceau de moi-même – le plus précieux peut-être.

De loin – dans le couloir – déjà on entend des voix, des pas. J'ai juste le temps de saisir une liasse de feuilles et de la fourrer sous mon séant – et me voici rivé à mon fauteuil qui oscille de toutes ses fibres, et, sous mes pieds – le pont d'un navire monte et descend...

Roulé en boule, tapi sous l'auvent de mon front – je regarde, par en dessous, à la sauvette : partis de l'extrémité droite du couloir, ils vont de pièce en pièce, ils se rapprochent. Les uns restent assis, figés, comme moi ; d'autres bondissent à leur rencontre et leur ouvrent largement leur porte – heureuses gens ! Si moi aussi je pouvais...

“Le Bienfaiteur est un agent de désinfection indispensable à l’humanité, et par conséquent aucun péristaltisme, dans l’organisme de l’État Unitaire...” – ma plume galope en produisant ces lignes d’une parfaite ineptie, je me penche toujours plus sur ma table, j’ai dans la tête une forge démente – et voici que mon dos perçoit le crissement de la clenche, je sens un courant d’air, sous moi le fauteuil se met à valser...

Alors seulement je m’arrache à grand-peine à mes papiers et me tourne vers les entrants (que c’est dur de jouer la comédie... ah, qui aujourd’hui m’a parlé de comédie ?). En avant, il y a S – sombre et muet, vite ses yeux forent des puits en moi, sondent mon fauteuil, les feuilletts qui tremblent sous ma main. Puis au seuil de la porte jaillissent des visages connus, familiers, l’un surtout se détache des autres – ouïes gonflées, d’un rose brun...

Je me rappelle tout ce qui s’est passé dans cette chambre il y a une demi-heure, et je vois clairement que, si elle est ici...

Tout mon être palpite et frémit dans cette partie de mon individu (opaque, heureusement) qui dissimule le manuscrit.

U, par l’arrière, s’approche de lui, de S, lui effleure délicatement la manche – et dit sans hausser la voix :

— C’est D-503, le Constructeur de l’Intégrale. Vous en avez bien sûr entendu parler ? Il est toujours là – à sa table... Il ne se ménage absolument pas !

... Alors, je me dis : “Quelle femme merveilleuse, étonnante.”

S a fait glisser sur moi son regard, se penche par-dessus mon épaule – au-dessus de la table. Je veux cacher la feuille avec mon coude, mais il s’écrie sévèrement :

— Je vous prie de me montrer à l’instant ce que vous avez là !

Rouge de honte, je lui montre la feuille. Il lit, et je vois un sourire se former dans son œil, descendre le long de son visage, aller se nicher au coin droit de sa bouche...

— Hum, un peu ambigu, mais... Eh bien, continuez : nous ne vous dérangerons plus.

Il repart en battant l’eau – comme une pale d’hélice –, va vers la porte, et à chacun de ses pas je sens que me sont rendus mes pieds, mes mains, mes

doigts – mon âme s’installe à nouveau dans tout mon corps, je respire...

Pour finir : U s’attarde dans ma chambre, elle s’approche, se penche à mon oreille – et, dans un chuchotement :

— Vous avez eu de la chance que je...

Je ne comprends pas : qu’a-t-elle voulu dire ?

Le soir, plus tard, j’ai appris qu’ils en avaient emmené trois. Du reste, personne ne parle de cela à haute voix, pas plus que de tout ce qui s’est passé (effet éducatif de la présence invisible des Gardiens parmi nous). Les conversations portent surtout sur la chute brutale du baromètre et le changement de temps.

NOTE N^o 29

DES FILAMENTS SUR LE VISAGE. JEUNES POUSSSES. UNE PRESSION CONTRE NATURE.

C'est étrange : le baromètre descend, mais le vent ne s'est pas encore levé, tout est calme. Là-bas, dans les hauteurs, une tempête a commencé, que nous ne percevons pas encore. Des nuages d'orage filent à perdre haleine. Ils sont encore rares – quelques pans déchiquetés. On dirait que, là-haut, une citadelle a été abattue, que des éboulis de murailles et de tours sont précipités en bas, qu'ils grandissent à vue d'œil à une vitesse effroyable – ils s'approchent – mais des jours et des jours encore ils voleront à travers l'immensité bleue avant de s'écraser en bas, sur nous.

En bas – tout est paisible. Dans l'air volent de fins filaments, bizarres, presque invisibles. Chaque automne ils arrivent de là-bas, de l'autre côté de la Muraille. Ils flottent lentement – et vous sentez tout à coup : quelque chose d'inconnu, d'invisible vous a frôlé le visage, vous voulez le chasser – mais non : vous ne pouvez pas, impossible de s'en débarrasser...

On rencontre surtout ces filaments quand on longe la Muraille verte, comme je l'ai fait ce matin : I m'avait fixé rendez-vous à la Vieille Maison – dans cet "appartement" qui est le nôtre.

J'apercevais déjà de loin la masse sombre et rouge de la Vieille Maison quand j'ai entendu derrière moi des pas menus et une respiration précipitée. Je me suis retourné – et j'ai vu O, qui essayait de me rattraper.

Elle était toute ronde, d'une rondeur particulière, achevée. Ses bras, les coupes de ses seins, son corps entier, que je connaissais si bien, s'arrondissait en tendant l'étoffe fine de sa Tenue : le tissu allait bientôt céder – et ce corps serait exposé au soleil et à la lumière. Cela me fait penser aux jeunes pousses

qui, là-bas, au printemps, dans les profondeurs vertes, se fraient aussi leur chemin à travers la terre – pressées de lancer branches et feuilles, impatientes de fleurir.

Elle reste silencieuse quelques instants, elle me regarde en face, je suis ébloui par tant de bleu.

— Je vous ai vu – le Jour de L’Unanimité.

— Moi aussi je vous ai vue...

Et je la revois dans cet étroit passage, collée contre le mur, protégeant son ventre de ses mains. Involontairement, je regarde son ventre arrondi sous sa Tenue.

Elle a dû remarquer mon regard – elle devient toute rose et ronde, elle sourit rose :

— Je suis si heureuse – si heureuse... Je suis toute remplie – comprenez : jusqu’aux bords. Je vais sans rien entendre autour de moi – j’écoute ce qui se passe en moi, à l’intérieur...

Je ne dis rien. Je sens sur mon visage un corps étranger – cela me gêne, je n’arrive pas à m’en débarrasser. Et tout à coup, dans un éclair encore plus bleu, elle saisit ma main – et je sens qu’elle y a posé les lèvres... C’est la première fois de toute ma vie. Une caresse ancienne, inconnue de moi jusqu’alors – et qui me fait si honte et si mal que (non sans brutalité, je le crains) je retire précipitamment ma main.

— Mais voyons – vous êtes folle ! Et en plus – vous... De quoi êtes-vous si contente ? Comment pouvez-vous oublier ce qui vous attend ? Sinon tout de suite – en tout cas dans un mois, dans deux...

La lumière en elle s’éteint ; toutes ses rondeurs s’affaissent, se déforment. Et j’éprouve une sorte de constriction du cœur – désagréable – pathologique même –, liée au sentiment de la pitié (le cœur n’est autre chose qu’une pompe idéale : la constriction, la contraction – l’aspiration du liquide par la pompe – est techniquement une absurdité ; en conséquence, il est clair que tout ce qui provoque la constriction du cœur – ces “amours”, ces “pitiés”, et autres – sont en fait des absurdités contre nature, des maladies).

Tout est paisible. À ma gauche, le mur vert trouble de la Muraille verte. En avant, la masse rouge sombre de la Maison. Et ces deux teintes, en

s'associant, font naître en moi, comme résultante, une idée qui me paraît brillante.

— Arrêtez ! Je sais comment vous sauver. Je veux vous épargner cette chose – ne voir votre enfant qu'un petit instant – et mourir ensuite. Vous pourrez le nourrir – rendez-vous compte – vous le verrez, près de vous, entre vos bras, grandir, s'arrondir, se gonfler de sève comme un fruit.

Elle frémit tout entière, s'accroche à moi.

— Vous vous rappelez cette femme... Il y a longtemps, vous vous souvenez, à la promenade. Écoutez : elle est maintenant ici, dans la Vieille Maison. Allons la voir, je vous assure, je vais tout arranger immédiatement.

Je la voyais déjà, guidée par nous, I et moi, dans les corridors – déjà elle est là-bas, parmi les fleurs, les herbes, les feuilles... Mais elle recule, les extrémités du croissant rose de sa bouche tremblent et s'abaissent.

— C'est... elle, cette femme, me dit-elle.

— Eh bien... – Je me trouble je ne sais pourquoi. – Oui, c'est elle.

— Et vous voudriez que j'aie la voir – que je lui demande – que je... Ne me parlez jamais, jamais plus de cela, je vous l'interdis !

Elle se courbe et me quitte rapidement. Puis, comme si elle se rappelait quelque chose, elle se retourne et me crie :

— Je mourrai – eh bien, tant pis, que je meure ! Et cela ne vous regarde pas – vous vous en moquez bien, n'est-ce pas ?

La paix. De très haut se précipitent, grandissant à vue d'œil à une vitesse effroyable, les éboulis de murailles et de tours bleutées, mais des jours et des jours encore ils vont voler à travers l'immensité ; des filaments invisibles flottent lentement, ils se posent sur le visage, et il est impossible de les chasser, de s'en débarrasser.

Lentement, je marche vers la Vieille Maison. Je sens au cœur une constriction – absurde et douloureuse.

NOTE N^o 30

LE DERNIER CHIFFRE. L'ERREUR DE GALILÉE. NE VAUDRAIT-IL PAS MIEUX ?

Voici la conversation que j'ai eue avec I – là-bas, hier, dans la Vieille Maison, parmi cette rumeur bigarrée qui inhibe le cours logique de la pensée – tout ce rouge, ce vert, ce jaune nuancé de bronze, ce blanc, cet orange... Et, toujours, sur nous, le sourire figé dans le marbre de l'ancien poète au nez camus.

Je reproduis cette conversation mot pour mot – parce qu'elle aura, me semble-t-il, une importance décisive dans le destin ultérieur de l'État Unitaire – bien plus : de la planète. Et aussi – vous y trouverez peut-être, vous, mes lecteurs inconnus, matière à justifier mes actes...

Sans préambule, I va droit au fait :

— Je le sais – après-demain, ce sera le premier vol – le vol d'essai – de l'Intégrale. Et ce jour-là – nous nous en emparerons.

— Comment ? Après-demain ?

— Oui. Assieds-toi, ne t'inquiète pas. Nous ne pouvons pas perdre une minute. Hier, les Gardiens ont pris des centaines de Numéros au hasard – parmi eux, il y avait douze Méphi. Deux ou trois jours – et ils seront morts.

Je ne réponds rien.

— Demain – pour observer le fonctionnement de l'essai – on va vous envoyer des ingénieurs électriciens, des mécaniciens, des médecins, des météorologues. Et à midi pile – note bien – quand on sonnera le déjeuner et que tout le monde passera au réfectoire – nous, nous resterons dans le couloir, nous les enfermerons tous – et à nous l'Intégrale... Comprends : il le faut, coûte que coûte. L'Intégrale une fois entre nos mains – nous en ferons une

arme – le moyen d’en finir d’un seul coup, rapidement, sans mal. Leurs aéronefs... pfut ! De pauvres moustiques contre un vautour. Et ensuite : si nécessaire – on pourra diriger vers le bas les gueules des propulseurs... et rien que leur poussée...

— Mais c’est impensable ! C’est une ineptie ! Est-ce que ce n’est pas clair : ce que vous préparez – c’est une révolution ?

— Oui, une révolution ! Pourquoi une ineptie ?

— Parce qu’il ne peut pas y avoir de révolution. Parce que la nôtre – c’est moi qui le dis, pas toi – la nôtre a été la dernière. Et qu’il ne peut plus y avoir aucune révolution... Tout le monde le sait...

— Mon cher, tu es mathématicien. Et même plus que cela : tu philosophes à partir des mathématiques. Alors, vas-y : donne-moi le *dernier* chiffre.

— Tu veux dire... Je... ne comprends pas : quel *dernier* chiffre ?

— Le dernier – l’ultime, le plus grand...

— Mais, I – c’est absurde. La suite des nombres étant infinie, comment veux-tu qu’il y en ait un “dernier” ?

— Et comment veux-tu qu’il y ait une “dernière” révolution ? Les révolutions sont en nombre infini – il n’y en a pas de “dernière”. La dernière – c’est pour les enfants : les enfants ont peur de ce qui est infini – ils doivent pouvoir dormir tranquillement la nuit...

— Mais – par le Bienfaiteur ! qu’est-ce que cela veut dire, quoi ? Puisque tout le monde est déjà heureux ?

— Admettons... Bon, d’accord : tu dis vrai. Mais après ?

— Tu me fais rire ! C’est une question d’enfant. Les enfants – on aura beau leur raconter une histoire – tout entière, jusqu’au bout – ils demanderont quand même : et après, et ensuite ?

— Les enfants – mais ils sont les seuls philosophes qui aient de l’audace. Et les philosophes audacieux sont des enfants. Il faut toujours demander, comme les enfants : et après ?

— Il n’y a rien après ! Point final. Dans tout l’Univers – partout – de façon équitable, il y a, répandu...

— Ah oui : partout, de façon équitable ! Mais la voilà, l’entropie – l’entropie psychologique. Comment ! Toi – un mathématicien – tu n’as pas

conscience que ce qui fait la vie – ce sont les différences – oui, les différences de température, les contrastes caloriques ? Imagine : que dans tout l’Univers tout soit également chaud – ou également froid... Tous ces corps, il faudrait les mettre en collision – pour produire du feu, des explosions, la fournaise... Et cela – nous le ferons.

— Mais, I – comprends donc : c’est exactement – au moment de la guerre de Deux Cents Ans – ce que nos ancêtres ont fait...

— Oui, et ils avaient raison – mille fois raison. Ils n’ont commis qu’une erreur : affirmer ensuite qu’ils arrivaient en dernier – le chiffre qui n’existe pas dans la nature – eh non ! Leur erreur est celle de Galilée : il avait raison de dire que la Terre tourne autour du Soleil, mais ce qu’il ne savait pas – c’est que le système solaire tout entier tourne aussi autour d’un axe – que la véritable orbite de la Terre – pas son orbite relative – n’est pas un cercle tout simple...

— Et vous ?

— Nous – nous savons pour le moment qu’il n’y a pas de dernier chiffre. Nous l’oublierons peut-être. Ou plutôt non – nous l’oublierons forcément, quand nous deviendrons vieux – car tout – obligatoirement – finit par vieillir. Alors, nous aussi nous tomberons forcément – comme, des arbres, tombent les feuilles l’automne venu... – comme avant-hier vous avez... Mais non, mon chéri – pas toi. Toi, tu es avec nous, avec nous !

Ardente, tourbillonnante, étincelante – jamais encore je ne l’avais vue ainsi, et, tout entière, elle m’étreint, toute. Je me suis senti disparaître...

Et, à la fin – un regard ferme, droit dans mes yeux :

— Souviens-toi : à midi.

Et je dis :

— Oui, je me souviens.

Elle est partie. Je reste seul – au milieu du raffut des voix – tout ce bleu, ce rouge, ce vert, ce jaune nuancé de bronze, cet orange...

Oui, à midi... – et j’ai tout à coup la sensation que quelque chose de bizarre s’est posé sur mon visage – impossible de m’en défaire. Tout à coup, je revois le matin d’hier – U – ce qu’elle a crié au visage de I... Pourquoi ? Quelle absurdité.

Pour telecharger plus d'ebooks gratuitement veuillez visiter notre site
[:www.bookys.org](http://www.bookys.org)

Je me hâte de sortir – vite, rentrer chez moi...

Derrière moi, je perçois le cri lancinant des oiseaux au-dessus de la Muraille. Et, devant moi, dans le soleil du couchant – feu de cristaux framboise –, il y a les sphères des coupoles, les énormes immeubles cubiques qui flamboient, et – éclair immobilisé dans le ciel – la flèche de la tour-accumulateur. Et tout cela – toute cette impeccable beauté géométrique – je devrais, moi, de mes propres mains, le... N’y a-t-il aucune issue, aucun moyen ?

Je passe devant je ne sais plus quel amphithéâtre (j’ai oublié son numéro). À l’intérieur on a entassé les bancs ; au milieu, on a installé des tables, couvertes de draps de verre blanc comme neige ; sur ce blanc – la tache sanglante du soleil rose. Et tout cela cache – inconnu, donc terrifiant – on ne sait quel “demain”. C’est contraire à la nature : qu’un être pensant – lucide – ait à vivre au milieu de ces incohérences, de ces inconnues. Comme si on vous avait bandé les yeux et qu’on vous oblige à marcher à tâtons, en trébuchant – et vous savez que quelque part – tout près – se trouve le bord de l’abîme : un seul pas – et de vous ne restera qu’un tas de viande écrabouillé, informe. N’est-ce pas la même chose ?

... Ou bien, sans attendre – se précipiter la tête la première ? Ne serait-ce pas la seule conduite juste, la seule qui, d’un coup, tranche le dilemme ?

NOTE N^o 31

LA GRANDE OPÉRATION. J'AI TOUT PARDONNÉ. COLLISION FERROVIAIRE.

Sauvés ! Au dernier moment, alors qu'on avait l'impression qu'on ne pouvait plus se raccrocher à rien – que tout était fini...

C'est comme si vous aviez déjà gravi les marches de la redoutable Machine du Bienfaiteur ; le couvercle de verre s'est déjà abaissé sur vous avec un lourd claquement, et, pour la dernière fois – en toute hâte –, vous dévorez des yeux le ciel bleu...

C'est à peu près ce que j'ai ressenti ce matin quand j'ai lu le *Journal officiel*. J'avais fait un rêve affreux, et il s'était dissipé. Et moi, homme de peu de foi, qui méditais déjà d'en finir ! J'ai honte de relire les lignes que j'ai écrites hier. Mais tant pis : qu'elles demeurent, oui, qu'elles demeurent en souvenir de ce qui aurait pu se produire d'inouï – et qui, non, n'aura pas lieu... Jamais !

En première page du *Journal officiel de l'État Unitaire*, la nouvelle éblouit :

Réjouissez-vous !

Car désormais – vous êtes parfaits ! Jusqu'à ce jour, vos produits, les machines, étaient plus parfaits que vous.

En quoi ?

La moindre étincelle d'une dynamo est un éclat de pure raison ; chaque mouvement d'un piston – un syllogisme impeccable. Mais ne possédez-vous pas, vous, la même logique infaillible ?

Les grues, les presses et les pompes ont une philosophie – achevée et claire, comme un cercle. Mais la vôtre n'est-elle pas aussi parfaitement circulaire ?

La beauté d'un mécanisme réside dans son rythme invariable et précis, comme celui d'un pendule. Mais vous autres, qui depuis l'enfance avez été nourris au système de Taylor, vous – n'êtes-vous pas précis comme des balanciers ?

Une seule chose :

Les machines n'ont pas d'imagination.

Avez-vous jamais vu le cylindre d'une pompe au travail afficher un sourire lointain, rêveur et égaré ? Avez-vous jamais entendu les grues de chantier, la nuit, au repos, soupirer en se tournant et se retournant ?

Non !

Or chez vous – vous pouvez rougir ! – les Gardiens observent de plus en plus souvent ces sourires et ces soupirs. Et – allez vous voiler la face ! – les historiens de l'État Unitaire demandent à être mis à la retraite, pour n'avoir pas à faire la chronique de faits infamants.

Mais vous n'êtes pas coupables – vous êtes malades. Et cette maladie a un nom :
l'imagination.

C'est un ver rongeur qui creuse des rides noires dans nos fronts. C'est une fièvre qui nous pousse à courir toujours plus loin – quand bien même ce “plus loin” commencerait là où finit le bonheur. C'est – la dernière barrière sur sa route.

Réjouissez-vous : elle vient de sauter.

La voie est libre.

La dernière invention de la Science de l'État : le centre de l'imagination – un pauvre petit noyau dans la région du pont de Varole. Une triple irradiation de ce noyau, et vous êtes guéri de l'imagination...

À jamais !

Vous êtes parfait – pareil à une machine, la voie du bonheur parfait vous est ouverte. Hâtez-vous – jeunes et vieux – soumettez-vous à la Grande Opération. Courez aux amphithéâtres où elle est pratiquée. Vive la Grande Opération. Vive l'État Unitaire, vive le Bienfaiteur !

... Si – au lieu de lire tout cela dans mes notes – qui ressemblent à un roman ancien fantaisiste – si vous teniez dans vos mains tremblantes, comme je le fais, cette page de journal qui sent encore l'encre fraîche – si vous saviez comme moi que tout cela est la réalité absolue, sinon celle d'aujourd'hui, en tout cas celle de demain – n'éprouveriez-vous pas la même chose que moi ? N'auriez-vous pas – comme moi aujourd'hui – la tête qui vous tourne ? Et ne sentiriez-vous pas – sur l'échine et sur les bras – des piqûres glacées, redoutables et délicieuses ? N'auriez-vous pas l'impression d'être un géant – le géant Atlas – et, en vous redressant, de vous heurter le front contre le plafond de verre ?

J'ai saisi le téléphone :

— I-330... Oui, 330. – En m'étranglant, j'ai crié : Vous êtes chez vous ? Vous avez lu – vous lisez ? C'est... c'est simplement incroyable !

— Oui... – Un silence, long, sombre. Le combiné bourdonne imperceptiblement, réfléchit à quelque chose... – Il faut absolument que je vous voie aujourd’hui. Oui, chez moi après 16 heures. Absolument.

Ma chérie ! Ma tant et tant chérie ! “Absolument”... Je sens que je souris – et je ne peux pas m’arrêter de sourire, et ce sourire, je vais le brandir dans les rues – comme une lanterne – très haut au-dessus de ma tête...

Une fois dehors – le vent s’est jeté sur moi. Il tournoie, il siffle, il fouette. Mais je n’en suis que plus joyeux. Tu peux toujours vociférer, hurler tout ton saoul – jamais plus tu ne renverseras les murailles. Et si de là-haut dévalent des nuées de plomb – elles auront beau faire : le Soleil ne se laissera pas obscurcir – nous l’avons à jamais rivé au zénith par des chaînes – nous sommes tous Josué fils de Noun.

Au coin de l’avenue – un groupe compact de fils de Noun ; ils attendent, le front collé au mur de verre... À l’intérieur, sur la table d’une blancheur aveuglante, l’un d’eux est déjà étendu. Sous le drap blanc, des pieds nus écartelés forment un angle obtus, des médecins en blanc sont penchés sur la table, une main blanche tend à une autre main une seringue pleine.

— Et vous, vous n’y allez pas ?

Je n’interroge personne en particulier.

— Et vous alors, réplique une tête sphérique, en se tournant vers moi.

— Moi j’irai après. Je dois d’abord...

Un peu gêné, je m’écarte. Je dois d’abord, en effet, la voir, elle, I. Mais pourquoi “d’abord” – je ne trouve pas de réponse...

Le chantier. L’Intégrale bleu glacier étincelle et scintille. Dans la salle des machines ronronne la dynamo – tendrement, répétant à l’infini un mot, toujours le même – un mot familier, un mot à moi en quelque sorte. Je me penche, je caresse le tube long et froid de la turbine. Ma chérie, ma tant et tant chérie ! Demain tu vas prendre vie – tu vas, pour la première fois, tressaillir quand en ton sein gicleront de brûlantes gouttes de feu...

Quel regard aurais-je porté sur ce puissant titan de verre, si rien n’avait changé depuis hier ? Si j’avais su que demain, à midi – je le trahirais – oui, je le trahirais...

Derrière moi, on m'a – discrètement – effleuré le coude. Je me retourne : une assiette de faïence plate – le visage du Constructeur en second.

— Vous savez déjà, dit-il.

— Quoi ? Pour l'Opération ? Oui, n'est-ce pas ? Tout le monde – en même temps – va pouvoir...

— Non, il ne s'agit pas de cela : le vol d'essai a été reporté, jusqu'à après-demain. Toujours à cause de cette Opération... C'était bien la peine de se presser, de s'échiner...

“Toujours à cause de cette Opération...” Drôle de type, si limité, il ne voit pas plus loin que le bout de son nez de faïence. S'il savait que, sans l'Opération – demain à midi il se serait retrouvé bouclé dans un cachot de verre, à se démener et à se cogner aux murs...

À 15 h 30, je suis chez moi. J'entre – et j'aperçois U. Elle est assise à ma table – osseuse, droite, dure – sa main contre sa joue droite. Sans doute attend-elle depuis longtemps : quand elle bondit à ma rencontre – on voit, imprimée sur sa joue, la trace en creux de ses doigts.

Je revois – un instant – ce malencontreux matin : ici même, à côté de la table – elle, furibonde, avec I... Mais cela ne dure qu'une seconde – la scène est aussitôt balayée par le soleil d'aujourd'hui. C'est ce qui arrive quand, par un beau jour clair, vous actionnez machinalement le bouton en entrant dans la pièce – la lumière s'allume, mais c'est comme si elle n'existait pas – une pauvre lumière ridicule, inutile...

Sans réfléchir, je lui tends la main – je lui ai tout pardonné – elle saisit les deux miennes, les serre dans des doigts solides et piquants, et – ses bajoues, sous le coup de l'émotion, remuant comme des ornements antiques – elle dit :

— Je vous ai attendu... Je ne suis passée qu'une minute... Je voulais juste vous dire : comme je suis heureuse, contente pour vous ! Vous comprenez – demain ou après-demain – vous serez totalement guéri, ce sera – comme une renaissance...

J'aperçois un papier sur la table – les deux derniers feuillets de mes notes d'hier : ils sont restés là depuis hier soir – à la même place. Si elle a lu ce que j'ai écrit là... Mais c'est sans importance désormais : c'est une histoire

ancienne – ridiculement éloignée, comme vue par le petit bout d'une lorgnette...

— Oui, dis-je – et figurez-vous : à l'instant, je marchais sur l'avenue, devant moi il y avait quelqu'un – il faisait une ombre sur la chaussée. Et, remarquez – l'ombre était brillante. J'ai l'impression – je suis sûr – que demain il n'y aura plus d'ombres, plus personne, plus rien n'aura d'ombre, le soleil brillera à travers tout...

Elle, tendrement et sévèrement :

— Vous en avez des idées ! Même les enfants à l'école, je ne les laisserais pas dire des choses pareilles...

Et elle se met à parler des enfants, elle raconte que tous ensemble elle les a emmenés à l'Opération, en bande, et qu'il a fallu les attacher, et qu'il "faut aimer impitoyablement – oui, impitoyablement", et qu'elle va décider, c'est presque sûr, décider de...

Sans rien dire, vite, elle rectifie l'étoffe gris-bleu autour de ses genoux – elle m'englue tout entier dans son sourire, elle s'en va.

Et – heureusement, le soleil aujourd'hui ne s'est pas encore arrêté, sa course continue, et il est déjà 16 heures, je cogne à la porte, mon cœur cogne...

— Entrez !

À côté de son fauteuil, me jeter à ses pieds, les étreindre, renverser la tête pour la regarder dans les yeux – l'un, puis l'autre – et me voir dans chacun d'eux – dans une captivité merveilleuse...

Et là-bas, dehors – c'est la tempête, les nuages de plomb sont toujours plus lourds : qu'importe ! Ma tête n'est pas assez vaste – les paroles débordent – en tempête de mots, je rêve tout haut, je vole avec le soleil, je ne sais où... ou plutôt si, nous savons maintenant où – avec moi volent des planètes – des planètes giclant des flammes et peuplées de fleurs de feu qui chantent – et des planètes muettes, bleues, où les pierres dotées de raison sont organisées en société – des planètes qui, comme notre Terre, ont atteint la cime d'un bonheur absolu, cent pour cent...

Alors soudain, au-dessus de moi :

— Tu ne crois pas que la cime, ce sont des pierres réunies en société organisée ?

Toujours plus aigu, toujours plus sombre est le triangle :

— Quant au bonheur... Qu'en dire ? Le désir est une souffrance, n'est-ce pas ? C'est clair : le bonheur – c'est l'absence de désir, l'absence totale... Quelle erreur, quel préjugé stupide : avoir affecté au bonheur le signe plus... Le bonheur absolu doit avoir – bien entendu – le signe moins, le négatif divin.

Moi – je m'en souviens – j'ai balbutié, perdu :

— Le négatif absolu – c'est 273 °C...

— Oui, - 273 °C, le zéro absolu. Un peu frisquet, mais cela démontre peut-être justement que nous sommes – sur la cime.

Comme en un jour passé lointain, elle parlait en quelque sorte à ma place, par ma bouche – elle déployait mes pensées jusqu'au bout. Mais il y avait là quelque chose de terrible – d'insupportable – et, avec effort, je me suis arraché un “non”.

— Non, ai-je dit. Tu... Tu plaisantes...

Elle a éclaté d'un rire sonore – trop sonore. En une seconde, son rire a atteint son acmé – puis a reflué, est retombé. Une pause.

Elle s'est levée. M'a posé les mains sur les épaules. M'a regardé, longtemps, lentement. Puis elle m'a attiré à elle – et plus rien n'a existé – sauf ses lèvres aiguës, brûlantes.

— Adieu !

Cela – venu de loin, d'en haut – le mot a mis du temps à me parvenir – une minute, peut-être deux.

— Comment – “Adieu” ?

— Tu es malade, à cause de moi tu étais prêt à commettre un crime – n'as-tu pas souffert ? Et maintenant – il y a l'Opération – et tu pourras guérir de moi. Donc – adieu.

— Non, ai-je crié.

Le triangle noir sur du blanc – impitoyable, aigu :

— Comment ? Tu ne veux pas du bonheur ?

Ma tête sonne, deux convois logiques se sont heurtés, chevauchés – écrasés, démolis...

— Eh bien, j'attends – tu dois choisir. Ou l'Opération et cent pour cent de bonheur, ou bien...

— Je ne peux pas sans toi, c'est impossible sans toi, – dis-je.

Ou peut-être n'ai-je fait que le penser ; mais I a entendu.

— Oui, je sais.

Et ensuite, tenant toujours les mains posées sur mes épaules, les yeux retenant toujours les miens :

— Alors – à demain. Demain à midi : tu te souviens ?

— Non, c'est remis d'un jour... après-demain...

— Encore mieux pour nous. À midi, après-demain...

Je vais seul – le long de la rue crépusculaire. Le vent me tourmente, m'emporte, me balaye comme un bout de papier – volent, volent des éboulis du ciel de plomb – ils voleront dans l'immensité encore un jour, deux jours...

NOTE N^o 32

JE N'Y CROIS PAS. LES TRACTEURS. UNE MIETTE HUMAINE.

Croyez-vous que vous allez mourir ? Oui, l'homme est mortel, je suis un homme : donc... Mais ce n'est pas de cela que je parle : je sais que vous savez. Ma question est autre : vous est-il arrivé de croire en votre mort, d'y croire véritablement, pas avec l'esprit, mais avec le corps, de sentir que ces doigts, qui aujourd'hui tiennent ce papier – demain seront jaunes, glacés...

Non, bien sûr, vous ne le croyez pas – et c'est pourquoi vous n'avez pas encore sauté du dixième étage – vous continuez à manger, à regarder, à vous raser, à sourire, à écrire...

C'est exactement – oui, exactement – ce qui m'arrive aujourd'hui. Je sais que cette petite aiguille noire, qui glisse sur le cadran, va s'approcher de minuit, puis va lentement descendre, franchir une certaine limite – et ce sera demain, l'in vraisemblable demain. Cela, je le sais, mais, d'une certaine façon, je n'y crois pas – ou bien, peut-être, je m'imagine que vingt-quatre heures – ce sont vingt-quatre années. Et c'est pourquoi je peux encore agir, me dépêcher, répondre aux questions, grimper dans l'Intégrale par la passerelle. Je sens l'appareil qui se balance sur l'eau – il faut se retenir à une barre – et ma main se pose sur le verre froid. Je vois les grues, transparentes et vivantes, qui, courbant leur cou d'oiseau, nourrissent, tendres et attentives, l'Intégrale du terrible carburant explosif que réclament ses propulseurs. Et sur le fleuve je vois – je vois clairement, tout bleus, les veines et les nœuds que le vent soulève sur l'eau. Seulement voilà : tout cela se fait indépendamment de moi – c'est comme à part, plat – un dessin sur une feuille de papier. Et, quand apparaît le visage plat et schématique du Constructeur en second – qu'il me parle –, cela me paraît étrange :

— Alors, quelle charge de combustible pour les réacteurs ? Si on estime le vol à trois heures – trois heures et demie...

Devant moi – projection schématique – ma main qui tient la règle à calculer, les tables de logarithmes, le chiffre 15.

— Quinze tonnes. Mais il vaudrait mieux... embarquez cent...

Cela, parce que, tout de même, je sais que, demain...

Et je vois, comme si je me dédoublais, que ma main qui tient la règle s'est mise à trembler imperceptiblement.

— Cent ? Mais pourquoi autant ? Il y en a – pour une semaine. Qu'est-ce que je dis – pour bien plus !

— On ne sait jamais... Tout peut arriver...

— Je sais...

Le vent siffle, l'air, du haut en bas, est entièrement saturé de quelque chose d'invisible. Je respire, je marche avec peine – et là-bas, à l'extrémité de l'avenue, l'aiguille de la tour de l'Accumulateur elle aussi peine à avancer, elle rampe lentement, sans s'arrêter jamais. La flèche de la tour – là-haut dans les nuées – est trouble et bleue, elle gémit en sourdine : elle pompe l'électricité. Hurlent les trompettes du Générateur de musique.

Un défilé – comme d'ordinaire, par rangs de quatre. Mais ces rangs ont quelque chose d'instable et – peut-être est-ce le vent ? – ils oscillent et se recroquevillent. De plus en plus. Ah – au coin là-bas, ils se sont heurtés à quelque chose, ils refluent, ce n'est plus qu'une masse compacte, figée, tassée, un bloc à la respiration précipitée, tous à la fois – longs cous d'oies tendus.

— Regardez ! Si, regardez – là-bas, vite !

— Eux ! Ce sont eux !

— ... Moi – pour rien au monde ! Jamais – autant la tête sous la Machine...

— Silence ! Fou que tu es...

À l'angle, largement ouverte, une porte – et, sortant d'un amphithéâtre – une colonne, lente et pesante, d'une cinquantaine d'hommes. Du reste, peut-on dire "hommes" ? Ceux-là ont, en guise de jambes – des sortes de roues, lourdes, entravées, qu'un mécanisme caché fait tourner ; non plus des

hommes – mais des tracteurs à forme humaine. Au-dessus de leur tête claque un étendard blanc brodé d'un soleil d'or – et on lit, entre les rayons : “Nous sommes les premiers ! – Nous avons été opérés ! Tous, faites comme nous !”

Lentement, irrésistiblement, ils labourent leur chemin à travers la foule et – c'est clair – si, au lieu de gens, ils avaient trouvé sur leur route un mur, un arbre, un immeuble – ils se seraient, sans s'arrêter, rués sur le mur, sur l'arbre, sur l'immeuble. Voyez : déjà ils sont au milieu de l'avenue. Étroitement rivés les uns aux autres, ils forment une chaîne qui nous fait face. Et nous – bloc crispé de têtes hérissées – nous attendons. Longs cous d'oies tendus. Nuages noirs. Vent qui siffle.

Tout à coup, à droite et à gauche, les ailes de la chaîne se sont repliées – elle fonce sur nous – toujours plus vite – comme un lourd véhicule qui dévale la pente – nous voici encerclés – poussés vers les portes béantes, propulsés au-dedans...

Un cri perçant :

— Ils veulent nous piéger ! Sauvez-vous !

C'est le sauve-qui-peut. Le long des murs il reste de petites issues étroites, encore libres – tout le monde s'y rue tête la première – les têtes s'enfoncent comme des coins – en un instant elles sont devenues pointues – pointus les coudes, les côtes, les épaules, les flancs. Comme un jet d'eau qui s'échappe d'une lance d'incendie – les pieds qui trépignent, les bras qui s'élancent, les Tenues – tout cela gicle, fuse, se déploie en éventail, se disperse alentour. Dans un éclair, mes yeux repèrent – venu d'on ne sait où – un corps doublement arqué comme la lettre S, des oreilles ailées – et déjà il a disparu, comme rentré sous terre – et, seul – parmi les pieds, les mains élusives –, je cours...

Reprendre mon souffle – je m'engouffre sous un porche, le dos tout contre la porte – et là, comme portée par le vent, vient se coller contre moi une petite miette humaine.

— Tout le temps... je vous suis tout le temps... Je ne veux pas – vous comprenez – je ne veux pas. Je suis d'accord pour...

Des mains rondes, minuscules, posées sur ma manche, des yeux ronds et bleus : c'est elle, c'est O. Mais la voilà qui glisse contre le mur et s'affaisse

par terre. Elle se tient là recroquevillée, à mes pieds, sur les marches froides, et moi – je suis penché sur elle, je lui caresse la tête, le visage – mes mains sont mouillées. C’est comme si j’étais – moi – très grand, et elle – toute petite – une petite part de moi-même. C’est très différent de ce que je sens pour I, et je me dis : c’est un peu ce que les anciens devaient éprouver pour leurs enfants personnels.

À mes pieds – à travers les mains qui couvrent le visage – des mots à peine audibles :

— Toutes les nuits... Je ne peux pas – si on me soigne, je... Toutes les nuits – toute seule – je pense à lui dans l’obscurité – comment il sera, comme je le... Je n’aurai plus de raison de vivre – vous comprenez ? Et vous, vous devez – vous devez...

Absurde sentiment – mais j’en suis bel et bien convaincu : oui, je dois. Absurde – parce que ce devoir – c’est un crime de plus. Absurde – parce que le blanc ne peut pas être en même temps noir, que le devoir et le crime sont incompatibles. Ou bien serait-ce qu’il n’y a en ce monde ni noir ni blanc, et que la couleur ne dépend que des prémisses logiques que l’on a posées. Or les prémisses, ici, c’est que je lui ai donné – illégalement – un enfant.

— Eh bien d’accord – mais il ne faut pas, il ne faut pas..., lui dis-je. Vous comprenez : je vais devoir vous emmener chez I – comme je vous l’ai proposé ce jour-là – pour qu’elle...

— Oui (très bas, les mains couvrant toujours le visage).

Je l’aide à se relever. Et, en silence, chacun suivant sa pensée – ou peut-être est-ce la même –, nous marchons dans la rue qui s’emplit d’ombre, entre les maisons muettes, couleur de plomb, cinglés par les âpres branchages du vent...

En un point transparent et tendu – j’entends derrière nous, à travers le vent qui siffle, les pas bien connus qui semblent patauger dans les flaques. Je me retourne à l’angle de la rue – et, parmi les nuages qui courent à la renverse, reflétés dans le verre glauque de la chaussée – je vois S. Mes bras, aussitôt, perdent le rythme et cessent de m’appartenir – et me voici racontant à O en forçant la voix que demain... oui, demain – ce sera le premier vol de l’Intégrale, un événement inouï, merveilleux, terrible.

O – yeux ronds et bleus – me regarde, moi et mes bras qui se balancent sans rime ni raison. Mais je ne lui laisse pas prononcer un mot – je parle, je parle. Et au-dedans, à part moi – je suis le seul à entendre –, une pensée fiévreuse vrombit et scande : “Ce n’est pas possible... il faut trouver comment... Il ne faut pas qu’il nous suive jusque chez I...”

Au lieu de tourner à gauche, je prends à droite. Un pont nous offre – à O, à moi, et à lui, S, qui va derrière – son dos courbé, obéissant et soumis. Les bâtiments de l’autre rive sèment sur les eaux leurs lumières, les feux se décomposent en des milliers d’étincelles enfiévrées qui dansent, giclées par une blanche écume forcenée. Le vent hurle – c’est comme si l’on avait tendu, à faible hauteur, tel un câble, une corde de basse. Et – à travers la voix de basse – derrière – obstinément...

Mon immeuble. O s’est arrêtée devant la porte, elle va pour dire quelque chose :

— Non ! Vous aviez promis...

Mais je ne la laisse pas finir, je pousse hâtivement la porte – et nous voici à l’intérieur, dans le vestibule. Au bureau du contrôle – les joues pendantes familières, frémissantes et émues ; tout autour, un groupe dense de Numéros – on discute de quelque chose, et des têtes – penchées sur la rampe depuis le premier étage – descendent une par une. Mais cela – plus tard, plus tard... Pour le moment, j’entraîne vite O dans le coin opposé, je m’assieds dos au mur (dehors, derrière la façade, je vois : une ombre noire à la grosse tête va et vient, glissant sur le trottoir), je tire mon carnet.

O – elle s’est lentement affaissée dans son fauteuil – son corps semble s’être évaporé sous la Tenue, avoir fondu, il ne reste d’elle qu’un vêtement vide et, vides – puits de vacuité bleue qui vous aspirent –, ses yeux. D’une voix fatiguée :

— Pourquoi m’avoir amenée ici ? Vous m’avez menti ?

— Non... Plus bas ! Vous voyez, là-bas – au coin du mur ?

— Oui. Une ombre.

— Il me suit partout... Je ne peux pas. Vous comprenez – c’est impossible. Je vais écrire un mot – vous le prendrez et vous partirez seule. Lui restera ici : je le sais.

Sous la Tenue – le corps s’est rempli, il recommence à frémir, le ventre s’est un peu arrondi – et les joues s’éclairent d’une aurore presque imperceptible.

Je fourre le billet entre ses doigts froids ; je lui serre fortement la main, une dernière fois je plonge les yeux dans ses yeux bleus.

— Adieu ! Un jour peut-être...

Elle retire sa main. Courbée, elle s’en va lentement – deux pas – elle se retourne rapidement – et la voici de nouveau près de moi. Ses lèvres frémissent – et, des lèvres, des yeux, de tout son être – elle me redit – encore et encore – un mot, toujours le même – et quel sourire insupportable, quelle souffrance...

Puis c’est une petite miette humaine toute courbée, elle franchit la porte, elle est dehors, ombre minuscule – elle ne se retourne pas, et vite – toujours plus vite...

Je reviens vers U. Émue, gonflant les ouïes avec indignation, elle me dit :

— Voyez-vous – tout le monde est comme fou ! Tenez celui-ci, il assure avoir vu, du côté de la Vieille Maison, un homme bizarre – tout nu, couvert de fourrure...

Une voix sort du groupe hérissé de têtes :

— Oui ! Et je le confirme : je l’ai vu.

— Eh bien, que dites-vous de ça ! C’est du délire !

Et ce mot “délire” est prononcé par elle d’un ton si convaincu, si inflexible, que je me demande : “Et tout ce qui, ces derniers temps, arrive – à moi et autour de moi – n’est-ce pas aussi un délire ?”

Mais je regarde mes mains velues – et je me rappelle : “Tu as sans doute en toi quelques gouttes de sang du soleil, de sang de la forêt. Peut-être est-ce pour cela que je t’ai...”

Non : ce n’est pas un délire, heureusement. Non : malheureusement – ce n’est pas un délire.

NOTE N^o 33

(SANS TITRE. ÉCRIT EN HÂTE. DERNIÈRES LIGNES.)

C'est le jour J.

Vite, le journal : peut-être que – là... Je le parcours des yeux (oui – mes yeux sont pour moi maintenant comme une plume, un compteur, quelque chose qu'on tient, qu'on sent entre ses mains – un instrument extérieur).

Là, en grosses lettres, en première page :

Les ennemis du bonheur ne dorment pas. Retenez le bonheur de toutes vos forces ! Demain est chômé – tous les Numéros sont appelés à l'Opération. Qui ne viendra pas sera passible de la Machine du Bienfaiteur.

Demain ! Est-ce possible – y aura-t-il un “demain” ?

Par inertie quotidienne, j'ai tendu la main (un instrument aussi) vers l'étagère à livres – j'y ai rangé le journal d'aujourd'hui à côté des autres, dans une reliure à filet doré. Et je me dis en passant : “À quoi bon ? Quelle différence ? Plus jamais je ne reviendrai dans cette pièce – plus jamais...”

Et le journal se retrouve par terre. Je reste là et tout entière j'examine ma chambre, je prends à la hâte avec moi – le fourrant dans une valise imaginaire – tout ce que j'ai regret de laisser. La table. Les livres. Le fauteuil. Ce fauteuil où I était assise, et moi, par terre, à côté d'elle... Le lit...

Une minute passe, deux – j'attends, absurdement, on ne sait quel miracle – peut-être le téléphone va-t-il sonner, peut-être ce sera elle, et elle va me dire que...

Non. Pas de miracle...

Je pars – vers l'inconnu. Ces lignes sont les dernières. Adieu, vous mes inconnus – vous mes aimés, avec qui j'ai vécu tant et tant de pages, vous à

qui, malade d'avoir une âme – je me suis montré tout entier, jusqu'à la dernière vis broyée, jusqu'au dernier ressort brisé...

Je pars.

NOTE N^o 34

LES EXCLUS. LA NUIT ENSOLEILLÉE. RADIO WALKYRIE.

Oh, si je pouvais m'être véritablement fracassé – avec tous les autres – ou si je me trouvais vraiment – avec elle – quelque part au-delà de la Muraille, parmi les bêtes qui découvrent leurs crocs jaunes, si je pouvais n'être plus jamais revenu ici. Ce serait mille fois – un million de fois – plus facile. Mais maintenant – que faire ? Aller tordre le cou à cette – mais à quoi bon ?

Non, non et non ! D-503, tu dois te ressaisir. Te camper sur un axe logique solide, peser – au moins un moment – de toutes tes forces sur le levier, et, comme un esclave antique, faire tourner la meule des syllogismes – jusqu'à ce que tu aies noté tout ce qui s'est passé, que tu l'aies bien analysé...

Quand je suis entré dans l'Intégrale, tous étaient déjà rassemblés, chacun à sa place, toutes les cellules de la gigantesque ruche de verre étaient saturées. À travers les ponts de verre, on voyait en bas, minuscules, fourmiller les hommes en charge du télégraphe, de la dynamo, des transformateurs, des altimètres, du refroidissement, des indicateurs, des propulseurs, des pompes, des tuyères. Dans le carré, quelques-uns étaient penchés sur des tableaux et des instruments – sans doute le staff du Bureau scientifique. Avec eux, le Constructeur en second et deux de ses assistants.

Tous trois avaient des têtes de tortues – rentrées dans les épaules, la mine – grise, automnale, éteinte...

— Alors ? ai-je demandé.

— Hmm... Rien de rassurant..., répond l'un d'eux – sourire gris et sans éclat. Il faudra peut-être se poser on ne sait trop où. Et dans le fond – on n'en sait rien.

Il m'est insupportable de les regarder – eux que, avec ces mains que voici – je vais, dans une heure, éjecter à tout jamais hors du temps confortable des Tables, arracher au sein maternel de l'État Unitaire. Ils me rappellent les figures tragiques des “Trois Exclus” – dont tous les écoliers chez nous connaissent l'histoire : un jour, trois Numéros ont été, à titre d'expérience, dispensés de travail pendant un mois : liberté de faire ce qu'ils voulaient, d'aller où bon leur [semblait](#)*. Les infortunés se sont mis à rôder autour de leur lieu de travail, jetant à l'intérieur des regards affamés ; ou bien ils restaient plantés sur les places publiques – reproduisant, des heures durant, les mouvements que réclamait leur organisme à tel ou tel moment de la journée : on les a vus scier et raboter l'air, brandir des marteaux invisibles, planter à grand fracas des clous invisibles. Le dixième jour, ils n'y ont plus tenu : ils se sont pris par la main, et, aux accents de la Marche, sont entrés dans l'eau toujours plus profondément, jusqu'à ce que l'eau mette fin à leurs souffrances...

Je le redis : il m'était pénible de les regarder, et je me suis hâté de partir.

— Je vérifie du côté des machines, ai-je dit, puis – en route.

On me pose des questions – quel voltage au décollage pour la poussée initiale, quel volume de lest dans la citerne de poupe. J'ai en moi une sorte de gramophone : à toutes les questions il répond vite et bien, tandis que je demeure, obstinément, replié sur moi – sur mes pensées.

Et soudain, dans une étroite coursive, quelque chose me parvient, entre en moi – et, oui, c'est alors que tout commence.

Dans la coursive étroite, je croise brièvement des Tenues grises, des visages gris, l'un surtout, une seconde : un bonnet de cheveux profondément enfoncé, un regard en dessous – je le reconnais. J'ai compris – *ils* sont ici, je n'ai nulle part où fuir – et c'est maintenant une question de minutes – quelques dizaines... Une vibration ténue, moléculaire, habite mon corps (elle ne me quittera pas jusqu'à la fin) – comme si j'étais équipé d'un énorme moteur, et que la carcasse de mon corps soit trop légère – et voici que tout, murs, cloisons, câbles, traverses, feux – tout tremble...

Est-elle ici – je ne le sais pas encore. Mais je n'ai plus le temps – on m'appelle en haut immédiatement, sur la passerelle : il est temps de partir...

Où allons-nous ?

Visages gris, sans lumière. Veines bleues et crispées de l'eau en bas. Stries pesantes du ciel de fonte. Et ma main pesante comme la fonte saisit la manette de l'interphone et je commande :

— Position départ – angle 45° !

Une secousse sourde – un heurt – à la poupe une montagne furieuse d'eau blanche et verte – le pont – caoutchouc souple – se dérobe sous nos pieds, et voici que le monde est au-dessous de nous – c'est pour toute la vie, toujours... Une seconde – et, comme une chute dans un entonnoir – tout se rétrécit à l'entour : le dessin bleu de glace en relief de la ville, les bulles rondes des coupoles, le doigt de plomb solitaire de la tour-accumulateur. Puis c'est, soudainement, un rideau ouaté de nuages – nous le traversons et enfin – le soleil, le bleu du ciel. Des secondes, des minutes, des milles – le bleu durcit rapidement, il s'imprègne d'obscurité, et – froides gouttes de sueur argentée – apparaissent les étoiles...

Et c'est la nuit – terrible, intolérablement éclatante, noire, étoilée, ensoleillée. Vous croiriez être devenu sourd : vous voyez encore les tuyères hurlantes, mais vous ne faites que les voir : elles sont muettes, c'est le silence. Et le soleil – lui aussi – est muet.

C'était naturel, il fallait s'y attendre : nous étions sortis de l'atmosphère terrestre. Mais cela avait été – si rapide, si soudain – que tout le monde, abasourdi, se tenait coi. Quant à moi – moi je me sentais presque soulagé sous ce soleil fantasmagorique et muet : comme si, dans une ultime convulsion, j'avais déjà franchi le seuil fatal – et mon corps était resté quelque part, là-bas, tandis que je volais dans un monde nouveau où tout était forcément autre, renversé...

— Gardez le cap, dis-je aux machinistes – ou plutôt c'est le gramophone en moi qui appelle – et qui, d'un bras mécanique monté sur charnières tend la manette du commandement au Constructeur en second.

Moi, tout entier parcouru du frisson ténu, moléculaire, que je suis le seul à percevoir – je me précipite en bas, à la recherche de...

La porte du carré – cette porte-là : dans une heure elle va claquer lourdement, se refermer... Près de la porte – un inconnu, petit de taille, avec

un visage comme il y en a des centaines, des milliers, de ceux qu'on oublie... Mais ses bras sont incroyablement longs, jusqu'aux genoux, comme empruntés par négligence à un autre assortiment humain.

Le long bras se tend, me barre la route :

— Où allez-vous ?

C'est clair : il ne sait pas que je sais tout. D'accord – peut-être est-ce bien ainsi. Et, de tout mon haut, volontairement sec :

— Je suis le Constructeur de l'Intégrale. Et c'est moi qui gère les essais. Compris ?

Le bras a disparu.

Le carré. Au-dessus des instruments et des cartes – des têtes hérissées de gris – et des têtes ivoire, chauves, gonflées. Rapidement, je les embrasse tous d'un seul regard – je regagne la coursive, et, par l'escalier, je descends dans la salle des machines. On étouffe, les tuyères surchauffées pétaradent, les pistons étincelants sont lancés dans une danse ivre et folle, et les aiguilles des compteurs vibrent imperceptiblement, sans jamais s'immobiliser.

Enfin voici – à côté du tachéomètre – le visage au front écrasé, penché sur un carnet...

— Écoutez... (Le tintamarre est tel qu'il faut lui crier à l'oreille.) Elle est ici ? Où ?

Dans l'ombre – sous l'auvent du front – un sourire :

— Elle ? Là-bas. Salle de radiotéléphonie...

Je trouve l'endroit. Ils sont trois. Tous trois coiffés de casques récepteurs ailés. Elle a une tête de plus que d'habitude, ailée, étincelante, aérienne – comme les anciennes Walkyries, et l'on croirait que ces énormes étincelles, là-haut, sur l'antenne radio – c'est elle qui les jette, et cette légère odeur d'ozone et d'orage, c'est d'elle qu'elle se dégage.

— Il faut que quelqu'un... – si, ce peut être vous..., lui dis-je, hors d'haleine (d'avoir couru). Il faut que je transmette en bas, sur le chantier, que... Allons, je vais vous dicter...

C'est, à côté du local aux instruments – une minuscule cabine. Assis à la table, côte à côte. Je trouve sa main, je la serre très fort :

— Alors ? Qu'est-ce qui va se passer ?

— Je ne sais pas. Tu te rends compte, quelle merveille – voler, sans savoir vers où – et peu importe vers où... Il est bientôt midi – et que va-t-il arriver ? Et cette nuit... où serons-nous, toi et moi, cette nuit ? Peut-être sur l’herbe, dans les feuilles sèches...

Elle jette des étincelles bleues, elle sent l’orage – et la vibration en moi s’accélère.

— Notez, dis-je à voix forte, toujours haletant (effet de la course). 11 h 30. Vitesse : 6 800...

Elle – sous son casque ailé, les yeux toujours fixés sur le papier, tout bas :

— ... Hier soir elle est venue avec ton mot... Je sais – je sais tout : ne dis rien. Mais l’enfant – c’est le tien, n’est-ce pas ? Je l’ai envoyée là-bas – elle y est déjà, derrière la Muraille. Elle vivra...

Me voici revenu sur la passerelle. La nuit, à nouveau – nuit de délire, ciel noir plein d’étoiles, soleil aveuglant ; au mur, l’aiguille de l’horloge avance en boitillant, minute après minute ; et tout est revêtu, comme d’une brume, d’une vibration ténue, à peine perceptible (sauf de moi).

Je me dis (je ne sais pourquoi) : “Il vaudrait mieux que tout cela arrive plus bas, plus près de la Terre, pas à pareille hauteur.” Je donne l’ordre aux machines :

— Stop.

Nous avançons – par inertie – mais lentement, toujours plus lentement. L’Intégrale reste comme accrochée – un instant – à un fil, elle s’immobilise, puis le fil se rompt – et l’Intégrale, comme une pierre, plonge – toujours plus bas, toujours plus vite. Pas un mot n’est prononcé, des minutes, des dizaines de minutes – le cœur bat – l’aiguille de l’indicateur s’approche toujours plus du chiffre 12. Et je vois clairement : la pierre, c’est moi, I – est la Terre, je suis une pierre lancée par quelqu’un, et la pierre doit – c’est insupportable – tomber, heurter la Terre – et – en mille miettes... Et si... – en dessous, déjà le brouillard bleu, dur, des nuages... – et si...

Mais le gramophone qui est en moi – monté sur charnières, exact – a pris la manette, a commandé “petite vitesse” – et la pierre a cessé de tomber. Seuls continuent de haleter, sous l’appareil, les quatre réacteurs auxiliaires – deux à l’arrière, deux aux pompes – cela, afin de neutraliser le poids de

l'Intégrale, et le vaisseau, frémissant juste un peu, stable comme s'il était à l'ancre – s'immobilise dans l'air, à environ un kilomètre de la Terre.

Tout le monde s'égaille sur le pont (il est midi, la sonnerie du déjeuner) et, penchés sur la rambarde, les hommes se hâtent d'absorber – là-bas, en dessous d'eux – quelques gorgées de ce monde inconnu qui s'étend derrière la Muraille. De l'ambre, du vert, du bleu : la forêt automnale, les prés, un étang. Au bord de la soucoupe bleue – des ruines, d'ivoire et d'os ; un index pâle et sec se dresse, menaçant – sans doute, miraculeusement conservé, le clocher d'une église ancienne.

— Regardez, regardez ! Là-bas, à droite !

Là-bas – au milieu des solitudes vertes – une ombre, une tache brune qui file. Je tiens une lunette à la main, je la porte machinalement à mes yeux : dans l'herbe jusqu'au poitrail, queue déployée, galope une troupe de chevaux bais, avec, sur le dos – *eux* – poils brun-roux, blonds, ébène...

Derrière moi :

— Mais je vous le dis : j'ai vu un visage.

— Allons donc ! À d'autres !

— Tenez, prenez donc la lunette...

Mais la vision a disparu. Le vert infini du désert...

Et dans le désert – l'emplissant tout entier, m'emplissant moi, et tous – le grelottement perçant de la sonnerie : le déjeuner – dans une minute il sera midi.

Des éclats dispersés, fugitifs – le monde a explosé. Sur l'escalier – une plaque dorée sonore – aucune importance : elle a crissé sous mon talon. Une voix : “Je vous le dis – un visage !” Un rectangle noir : la porte ouverte du carré. Des dents serrées, blanches, un sourire aigu...

Et à l'instant où les douze coups, avec une lenteur infinie, d'un seul souffle, commencent à s'égrener, et que s'ébranlent les premières rangées – le rectangle de la porte, tout à coup, est barré en croix par deux bras d'une longueur insolite :

— Arrêtez !

Des doigts entrent dans ma paume – I est à côté de moi :

— Qui est-ce ? Tu le connais ?

— Mais... n'est-ce pas...

Déjà – il est juché sur des épaules. Son visage, comme il y en a des centaines, des milliers – visage unique entre tous :

— Au nom des Gardiens... À vous – vous à qui je parle, vous entendez – chacun de vous m'entend – à vous je dis : nous savons. Nous ne connaissons pas encore vos numéros – mais nous vous connaissons. L'Intégrale ne sera pas à vous ! L'essai sera mené jusqu'à son terme, et c'est vous-mêmes – vous n'oserez plus broncher – c'est vous qui le mènerez à bien. Ensuite... du reste, j'ai tout dit...

Silence. Les plaques de verre cèdent sous les pieds, molles comme du coton – et j'ai les jambes molles et cotonneuses. Elle – à côté de moi – sourire absolument blanc – une rage d'étincelles bleues. Entre les dents – à mon oreille :

— Alors c'est vous ? Vous avez “fait votre devoir” ? Eh bien donc...

Sa main s'arrache à la mienne, et le casque de Walkyrie – fureur ailée – est déjà loin. Seul – figé, silencieux, je pénètre, comme tous les autres, dans le carré.

“Mais ce n'est pas moi – non ! Je n'ai parlé à personne, personne ne sait, sauf ces pages blanches, muettes...”

Cela, je le lui ai crié intérieurement – en silence, désespérément, de toute ma voix. Elle est assise à la table en face de moi – et pas une fois ses yeux n'effleurent les miens. À côté d'elle – le dôme d'une calvitie ivoirine. J'entends (c'est I qui parle) :

— Noblesse d'âme ? Mais, très chez Professeur, même une simple analyse philologique de cette expression démontre qu'il s'agit de préjugés, de vestiges d'époques anciennes, féodales. Or nous...

Je le sens : je pâlis – et tout le monde va s'en apercevoir. Mais le gramophone s'acquitte des cinquante mouvements de mastication prévus pour chaque bouchée, et je me renferme en moi-même, comme dans une ancienne maison opaque – je condamne la porte avec des pierres, j'obture les fenêtres...

Ensuite – j'ai en main la manette du commandement, et nous volons – tristesse ultime et glacée – à travers les nuages d'orage – dans la nuit glacée,

pleine d'étoiles et de soleil. Des minutes, des heures. Et, à l'évidence, je reste habité – sans discontinuer, dans la fièvre, à pleine poussée – par un moteur logique que je ne perçois pas moi-même. Parce que, soudain, en un certain point de l'espace bleu : ma table de travail, et – au-dessus, les joues en forme d'ouïes de U, le feuillet oublié de mes notes. Et la chose est claire : personne, sauf elle... tout est clair pour moi...

Ah, parvenir, oui, parvenir jusqu'à la radio...

Les casques ailés, l'odeur des éclairs bleus... Je me souviens – je lui ai dit quelque chose à haute voix, et, je me souviens – son regard m'a traversé, comme si j'étais de verre – et, de loin :

— Je suis occupée ; liaison établie avec le sol. Dicter-lui...

Dans la minuscule cabine, je réfléchis un instant, et je dicte fermement :

— 14 h 40. Descente ! Arrêt des propulseurs. Tout est fini.

Je reviens sur la passerelle. Le cœur de l'Intégrale a été arrêté, et nous tombons, et mon cœur à moi ne parvient pas à tomber, il reste en arrière, me remonte à la gorge. Des nuages – et puis, loin, une tache verte – toujours plus de vert, plus de verdure – cela se rue sur nous – cela va être la fin...

Le Constructeur en second – son visage de faïence blanche tout défiguré. C'est lui, sans doute, qui m'a poussé de toutes ses forces, ma tête se cogne à quelque chose, le noir se fait, je tombe – et j'entends dans un brouillard :

— Les réacteurs de poupe – pleine vitesse !

Un saut brusque, le vaisseau se redresse... Je ne me rappelle rien d'autre.

* Cela s'est produit il y a longtemps – au III^e siècle des Tables.

NOTE N^o 35

LE CERCLE. LA CAROTTE. LE MEURTRE.

Je n'ai pas dormi de la nuit. Une seule pensée – obsédante...

Après ce qui s'est passé hier, j'ai la tête étroitement bandée. Mais pas avec une bande – c'est un cercle impitoyable d'acier de verre, il est rivé sur ma tête, et moi, je tourne en rond dans un cercle métallique, toujours le même : tuer U. Tuer U, puis aller la voir, elle, et lui dire : “Maintenant – tu me crois ?” Le plus affreux, c'est que – tuer, tuer salement, à l'ancienne, écrabouiller une tête – cela fait venir à la bouche un goût bizarre répugnant et suave, et je n'arrive plus à avaler ma salive, je n'arrête pas de cracher dans mon mouchoir, j'ai la bouche sèche.

J'avais dans mon armoire une lourde tige de piston qui s'était brisée après la fonte (je voulais regarder la structure du bris au microscope). J'ai fait un rouleau de mes notes (qu'elle lise tout – jusqu'au moindre mot), j'y ai glissé la tige brisée et je suis descendu. L'escalier est infini – les marches sont désagréablement glissantes ; je n'arrête pas de m'essuyer la bouche...

En bas. Mon cœur cogne. Je m'arrête, je sors le rouleau – m'approche du bureau du contrôle...

Mais U n'est pas là : la table est vide, glacée. Je me rappelle – aujourd'hui est chômé : tout le monde doit se rendre à l'Opération ; on comprend : elle n'aurait rien eu à faire ici, personne à contrôler...

Dehors. Le vent. Le ciel, plaques de fonte qui filent. Et, comme hier à un certain moment : le monde entier explose en petits éclats épars, pointus, dissociés – et chacun d'entre eux, dégringolant tête en bas, s'arrête un instant, reste suspendu dans l'air devant moi – avant de s'évanouir définitivement.

C'est comme si les lettres noires et nettes de ce feuillet se brouillaient tout

à coup, que chacune s'en aille, hagarde, galoper de son côté – et alors – plus de mots, plus de sens : *al – pl – ss*. La foule dans la rue avance ainsi – pulvérisée, les rangs bouleversés – en avant, en arrière, de biais, de travers.

Puis plus personne. Une seconde, tête en bas, tout se fige : là-haut, au premier étage, dans l'une des cellules de verre suspendues en l'air – un homme et une femme – debout, s'embrassant – tout leur corps est violemment arqué, basculé en arrière. C'est – à jamais, la dernière fois...

À l'angle d'une rue – grouille un buisson hérissé de têtes. Au-dessus d'elles – toute seule dans l'air, à distance – une banderole : “À bas la Machine ! À bas l'Opération !” Et en moi, à distance (de moi-même) – une pensée fulgurante : “Cela est-il possible – qu'il y ait en chacun une souffrance qui ne peut être arrachée qu'en arrachant le cœur ; et que chacun doive, avant de...” Et, un instant, rien n'existe plus au monde, rien que ma main armée du rouleau lourd comme de la fonte...

J'aperçois un gamin : tout entier il court – une ombre sous la lèvre inférieure. Sa lèvre est rebroussée comme on relève une manche – toute sa figure est rebroussée – il sanglote et se sauve à toutes jambes – derrière lui, un pas lourd...

Sa vue me donne une idée : “Mais U – elle doit être à l'école, il faut que – au plus vite...” Je cours vers la bouche du réseau souterrain la plus proche.

Quelqu'un me lance au passage :

— Ça ne marche pas ! Pas de trains aujourd'hui ! Il y a...

Je descends. Un véritable délire. Éblouissants, les soleils de cristal à facettes. Le quai tout tapissé de têtes. Un train vide, pétrifié.

Et – dans le silence – une voix. Je ne vois pas celle qui parle – mais cette voix je la connais – flexible comme une cravache, cinglante – et, quelque part, le triangle aigu, relevé aux tempes, des sourcils... Je m'écrie :

— Laissez-moi passer ! Il faut que je...

Mais des tenailles se saisissent de moi – par les bras, les épaules – je suis cloué là. Et – dans le silence – la voix :

— ... Non : remontez plutôt ! Là-haut on va vous guérir – vous serez nourris à volonté de bonheur bien gras, et, rassasiés, vous pourrez sommeiller paisiblement, méthodiquement, vous ronflerez en cadence – n'entendez-vous

pas ce grand ronflement symphonique ? Vous êtes drôles : on veut vous débarrasser de tous ces points d'interrogation, qui se tortillent comme des vers et vous rongent et vous torturent. Et vous restez ici à m'écouter ? Montez donc là-haut – subir la Grande Opération ! Quelle importance, si je reste seule ici ? Quelle importance, si je refuse que d'autres pensent à ma place, si je veux vouloir par moi-même – si je veux l'impossible...

Une autre voix – lente, lourde :

— Ah ! L'impossible ? Ce qui veut dire – courir après ses imaginations idiotes, pour les regarder s'agiter sous votre nez ? Que non – ce que nous devons faire, c'est les attraper, les mater, et après...

— Et après – vous irez bâfrer, ronfler – puis vous aurez besoin encore que quelque chose s'agite sous votre nez. Les anciens, dit-on, avaient un animal – l'âne. Pour le faire avancer, et encore avancer – on attachait au brancard, sous son nez, une carotte, de façon qu'il ne puisse pas l'atteindre. Et s'il l'attrapait, s'il l'avalait...

Tout à coup les tenailles se desserrent, je me précipite au milieu de la foule, là où elle parlait – et au même instant tout s'éparpille, tout s'agglutine – et, derrière, un cri : “Ils arrivent, ils viennent ici !” La lumière vacille, s'éteint – quelqu'un a sectionné les câbles – et c'est l'avalanche, cris, râles, têtes, doigts...

J'ignore combien de temps nous avons déferlé ainsi dans le souterrain. Et enfin : un escalier – le demi-jour – on y voit toujours plus clair – et nous revoici dans la rue – nous nous égaillons, chacun de notre côté...

Je suis seul. Le vent, la pénombre du soir, grise, basse – juste au-dessus de moi. Sur le verre mouillé du trottoir, on voit – très loin – à la renverse, les lumières, les murs, des silhouettes qui se déplacent la tête en bas. Et ce rouleau incroyablement lourd que je tiens – il m'entraîne là-dessous, dans les profondeurs.

Au rez-de-chaussée, U n'est pas revenue à sa place – sa chambre aussi est vide et sombre.

Je monte chez moi, j'allume. Je sens battre mes tempes étroitement cerclées de verre, je vais et viens – je tourne en rond : la table, le rouleau blanc sur la table, le lit, la porte, la table, le rouleau blanc... Les stores de la

chambre de gauche sont baissés. À droite : penchée sur un livre, une calvitie bosselée – un front, énorme parabole d'ivoire. Sur le front, les rides forment comme une série de lignes écrites jaunes, illisibles. Nos yeux se rencontrent de temps en temps – et je sens alors que ces lignes jaunes parlent de moi.

... À 21 heures pile, U est venue me voir – d'elle-même. Je n'ai un souvenir net que d'une chose : je respirais si fort que j'entendais ma respiration, je cherchais à la faire taire – sans y parvenir.

Elle s'est assise, elle a rectifié sa Tenue sur ses genoux. Ses ouïes rose et brun frémissaient.

— Ah, mon cher, c'est vrai, vous êtes blessé ? Je viens juste de l'apprendre – et je suis tout de suite...

La tige de piston est devant moi sur la table. Je bondis, respirant encore plus fort. Elle s'en aperçoit, s'interrompt à demi-mot, se lève aussi sans raison manifeste. Déjà je vois cet endroit sur sa tête – dans la bouche un goût répugnant et suave... il faut un mouchoir, mais je n'en ai pas – je crache par terre.

Il y a cet autre, derrière la cloison – ses rides jaunes, attentives – il écrit sur moi. Il ne faut pas qu'il voie – s'il regarde, ce sera encore plus répugnant... J'appuie sur le bouton – les stores tombent.

Manifestement, elle a compris, elle a senti, elle s'élançe vers la porte. Mais je la devance – et, respirant fort, sans quitter des yeux cet endroit sur sa tête...

— Vous... vous êtes devenu fou ! Vous n'avez pas le droit...

Elle revient à reculons – s'assied, ou plutôt s'affale sur le lit – elle glisse, tremblante, ses paumes unies entre ses genoux. Tendue comme un ressort, la tenant toujours fermement captive de mon regard, j'avance lentement la main vers le piston – une seule de mes mains se déplace – je saisis la tige.

— Je vous en supplie ! Un jour ! Un seul ! Demain – oui, demain, j'irai – j'irai, je ferai tout ce...

De quoi parle-t-elle ? Je prends mon élan...

Je considère que – je l'ai tuée. Oui, oui, lecteurs inconnus, vous avez le droit de me traiter d'assassin. Je sais que j'aurais abattu le piston sur sa tête – mais elle a crié :

— Au nom de... de... Je veux bien, oui – tout de suite.

Ses mains tremblantes arrachent sa Tenue – un corps vaste, jaune, avachi se renverse sur le lit... Et là seulement je comprends : elle a cru que, si j'avais baissé les stores – c'était afin de – que je voulais...

C'était si imprévu, si sot, que j'ai éclaté de rire. Et aussitôt le ressort enroulé serré en moi a sauté, ma main s'est relâchée, le piston a résonné sur le sol. J'ai pu voir d'expérience que le rire est la plus terrible des armes – avec le rire, on peut tout tuer – même le meurtre.

Assis à la table, je riais – un rire extrême, désespéré – sans trouver aucune issue à cette situation absurde. Je ne sais pas comment cela se serait terminé si les choses avaient suivi leur cours naturel – mais là, soudain, une nouvelle composante est intervenue : le téléphone a sonné.

Je me suis précipité, j'ai agrippé le combiné : si c'était elle ? Mais la voix était étrangère :

— Un instant.

Un bourdonnement pesant, interminable. Venus de loin – des pas lourds, toujours plus proches – toujours plus sonores – des pas de fonte – et à la fin...

— D-503 ? Hmm... Ici le Bienfaiteur. Je vous attends, immédiatement !

Dzinn – on a raccroché – dzinn.

U est toujours allongée sur le lit, ses yeux sont clos, ses ouïes largement écartées dans un sourire. Je ramasse son vêtement par terre, je le lui lance – et, dents serrées :

— Vite ! – Dépêchez-vous !

Elle se relève sur un coude, ses seins balancent sur le côté, elle a des yeux ronds, le visage cireux.

— Comment ?

— C'est comme ça – mais rhabillez-vous donc !

Elle se rabougrit toute – agrippe ses vêtements, sa voix est éteinte.

— Retournez-vous...

Je me retourne, j'appuie mon front à la vitre. Sur le miroir noir et mouillé tremblent des lumières, des silhouettes, des étincelles. Non : c'est moi, c'est –

en moi... Pourquoi me fait-Il appeler ? Est-il possible qu'Il sache, pour elle, pour moi, qu'Il sache pour tout ?

U, rhabillée, est à côté de la porte. Je fais deux pas vers elle – je lui serre les mains comme si je pouvais faire jaillir de ces mains ce dont j'ai besoin :

— Écoutez... *Son nom*, vous le connaissez – vous savez de qui je parle – vous l'avez donné ? Non ? La vérité – j'en ai besoin... Tout m'est égal – seulement la vérité...

— Non.

— Non ? Mais alors pourquoi – puisque vous êtes allée là-bas, que vous leur avez communiqué...

Sa lèvre inférieure, tout à coup, se retourne – comme celle du gamin de tout à l'heure, et, sortant de ses joues, coulant sur ses joues, des gouttes...

— Parce que je... j'avais peur que si vous la... que vous puissiez... que vous ne puissiez plus m'aim... Oh, non, je ne peux pas – je n'aurais pas pu !

Je comprends : elle a dit – la vérité. La vérité, absurde, risible, humaine ! J'ai ouvert la porte.

NOTE N^o 36

DES PAGES VIDES. LE DIEU DES CHRÉTIENS. SUR MA MÈRE.

C'est étrange – j'ai dans la tête comme une page vide et blanche : mon trajet pour y aller, l'attente (je sais que j'ai attendu) – je ne me rappelle rien, pas un son, pas un visage, pas un geste. Comme si tous les fils me reliant au monde avaient été coupés.

Quand je suis revenu à moi, j'étais déjà devant Lui, j'avais peur de lever les yeux : je ne voyais que d'énormes mains, des mains de fonte – posées sur ses genoux. Ces mains l'écrasaient Lui aussi, elles faisaient ployer ses genoux. Il remuait lentement les doigts. Son visage était quelque part – là-haut, dans le brouillard. Sa voix descendait vers moi de toute cette hauteur, et c'est seulement pour cette raison que, loin de gronder comme le tonnerre, loin de m'assourdir, elle était pareille à une voix humaine ordinaire.

— Alors, vous aussi ? Vous – le Constructeur de l'Intégrale ? Vous – à qui il a été donné d'être un immense conquistador. Vous – dont le nom devait ouvrir un chapitre nouveau et brillant dans l'histoire de l'État Unitaire... Vous ?...

Le sang me monte à la tête, aux joues – encore une page blanche : je me souviens seulement de mes tempes qui battent, et là-haut une voix sonore, mais pas un seul mot. Je ne reviens à moi que quand Il se tait, et alors je vois : la main pesante, la main de fonte s'est déplacée – elle a glissé lentement – un index est pointé vers moi.

Alors vous vous taisez ? C'est vrai, oui ou non ? Faut-il un bourreau ?

— Oui. Un bourreau.

Je réponds avec soumission – et ensuite je perçois clairement chacun de ses mots.

— Eh quoi ? – Croyez-vous que ce mot me fasse peur ? Avez-vous jamais essayé de le sortir de sa coquille et de regarder ce qu’il a à l’intérieur ? Je vais vous montrer. Rappelez-vous : une colline bleue, une croix, la foule. Les uns sont en haut, le sang gicle, ils clouent le corps à la croix – les autres sont en bas, leurs larmes coulent, ils regardent. Vous n’avez pas l’impression que la tâche la plus rude, la plus importante – revient à ceux du haut ? Sans eux, est-ce que cette tragédie grandiose pourrait avoir lieu ? La foule obscure les a sifflés – mais, pour cela, l’auteur de la tragédie – Dieu – ne devrait-il pas les récompenser plus généreusement encore ? Et lui, ce Dieu des chrétiens, si miséricordieux, qui fait rôtir en enfer à petit feu tous les infidèles – n’est-il pas, Lui aussi, un bourreau ? Et ceux que les chrétiens ont brûlés sur le bûcher sont-ils moins nombreux que les chrétiens qui eux-mêmes ont été brûlés ? Et pourtant – vous voyez bien, ce même Dieu a été adoré des siècles durant comme un Dieu d’amour. Est-ce absurde ? Non, au contraire : c’est, écrit en lettres de sang, le certificat attestant le bon sens inaliénable de l’homme. Même alors – sauvage, hirsute – il le savait déjà : l’amour authentique, algébrique, de l’homme pour l’homme, est forcément inhumain, et le signe obligatoire de la vérité – c’est la cruauté. De même, ce qui signe le feu, c’est – qu’il brûle. Montrez-moi un feu qui ne brûle pas ! Allez – vous pouvez discuter, argumenter !

Comment pouvais-je discuter ? Comment pouvais-je discuter, quand ces pensées étaient les miennes (celles d’avant) – simplement, jamais je n’avais été capable de les vêtir d’une armure aussi solide, aussi brillante. Je me tais...

— Si cela signifie que vous êtes d’accord avec moi – alors parlons comme parlent des adultes quand les enfants sont couchés : jusqu’au bout. Je demande : qu’est-ce qui – depuis le berceau – fait prier, rêver, souffrir les hommes ? Qu’on leur dise, une bonne fois pour toutes, ce que c’est que le bonheur – et qu’on les y attache comme à un piquet... Que faisons-nous d’autre ? L’ancien rêve du paradis... N’oubliez pas : au paradis, on ne connaît ni désir, ni pitié, ni amour ; il n’y a là-bas que des anges – des bienheureux dont on a opéré l’imagination (et qui ne sont bienheureux que pour cette raison) – des anges, serviteurs de Dieu... Et au moment où nous atteignons ce rêve, quand nous lui mettons la main dessus (sa main s’est

fermée : si elle avait tenu une pierre, du suc en aurait jailli), quand il ne reste qu'à dépouiller notre proie et à la débiter en morceaux – juste à ce moment, vous – vous...

Le grondement de fonte s'est brusquement interrompu. Je suis tout rouge – comme un bloc de fer sur l'enclume sous les coups du marteau. Le marteau me menace sans rien dire, et attendre – c'est encore plus terr...

Tout à coup :

— Quel âge avez-vous ?

— Trente-deux ans.

— Et vous êtes naïf – comme deux garçons de seize ans ! Écoutez : il ne vous est vraiment jamais passé par la tête que ceux-là – nous ne connaissons pas encore leur nom, mais vous allez nous l'apprendre – n'ont eu besoin de vous que comme Constructeur de l'Intégrale, pour vous utiliser...

Je crie :

— Non ! Pas cela. Arrêtez.

... Autant se protéger des deux mains et crier "arrêtez" à une balle : votre ridicule "arrêtez" est encore dans vos oreilles – que déjà la balle vous a transpercé, déjà vous êtes à terre dans les spasmes.

Oui, oui : le Constructeur de l'Intégrale... Oui, oui... et aussitôt : le visage en fureur de U, ses ouïes rouge brique qui tressautent – ce matin-là, où elles se sont trouvées ensemble dans ma chambre...

Je me souviens très bien : je me suis mis à rire – j'ai levé les yeux. J'avais devant moi un homme chauve, chauve comme Socrate, avec sur sa calvitie – de petites gouttes de sueur.

Comme tout est simple. Sublimement banal, risiblement simple...

Le rire m'étouffe, il s'échappe de moi par bouffées. Je plaque la paume sur ma bouche et je me précipite dehors.

Les escaliers, le vent, les éclats mouillés, dansants, des lumières, des visages – je cours, et "Non ! La voir ! La revoir encore une fois !"

Ici – une autre page blanche. Je ne me rappelle qu'une chose : les pieds. Non pas les gens, mais – les pieds : des centaines de pieds qui, trépignant, se déversent on ne sait comment sur la chaussée, une lourde pluie de pieds. Et

une chanson joyeuse, allègre, et un appel – qui m’est destiné peut-être : “Hé ! Hé ! Par ici, venez avec nous !”

Ensuite – une place déserte emplie à ras bord d’un vent dur. En son centre – une masse obscure, pesante, menaçante : la Machine du Bienfaiteur. Et elle éveille en moi – inattendu, un écho : je revois un oreiller d’une blancheur éclatante ; sur l’oreiller, une tête renversée avec des yeux à demi clos ; la rangée aiguë et suave des dents... Et tout cela, absurdement, terriblement, est associé à la Machine – je sais de quelle façon, mais je ne veux pas encore le voir, le dire tout haut – je ne veux pas, il ne faut pas.

Je ferme les yeux, je m’assieds sur les marches qui montent là-haut, vers la Machine. Il pleut sans doute : j’ai le visage mouillé. Quelque part, loin, en sourdine – des cris. Mais personne n’entend, personne ne m’entend quand je crie : “Épargnez-moi tout cela, sauvez-moi !”

Si j’avais pu avoir une mère – comme les anciens : *ma* mère – à moi, justement. Et si pour elle je n’étais pas le Constructeur de l’Intégrale, et pas non plus le Numéro D-503, ni une molécule de l’État Unitaire – mais un simple fragment humain – un fragment d’elle-même – piétiné, écrasé, rejeté... Et – que je sois parmi ceux qui clouent ou parmi ceux qui sont cloués – peut-être est-ce la même chose –, si elle pouvait entendre ce que nul n’entend, et que ses lèvres de vieille femme, toutes envahies de rides...

NOTE N^o 37

L'INFUSOIRE. LA FIN DU MONDE. SA CHAMBRE.

Le matin, au réfectoire – mon voisin me souffle avec effroi :

— Mais mangez donc ! On vous regarde !

Je me force – autant que possible – à sourire. Et je ressens ce sourire comme une fissure qui lézarde mon visage : je souris – les bords de la fissure s'écartent – et la douleur grandit encore.

Ensuite, il se passe ceci : à peine ai-je piqué le petit cube que ma fourchette tremble dans ma main et va tinter contre l'assiette – et tout tremble, tables, murs, plats, l'air lui-même, et, dehors – un grondement métallique immense et rond grimpe jusqu'au ciel – il domine les têtes, les maisons – et s'éteint en menues vagues concentriques à peine perceptibles, comme sur de l'eau.

Les visages, immédiatement, blêmissent, se fanent, les bouches se referment en pleine action, les fourchettes se figent en l'air.

Puis c'est la confusion générale, le convoi séculaire déraile, tous se lèvent précipitamment (sans chanter l'Hymne) – s'accrochant les uns aux autres – en désordre, hors cadence, s'étouffant avec leur dernière bouchée : “Quoi ? Que s'est-il passé ? Quoi ?” – et, restes désintégrés de la Machine naguère si grande, si harmonieuse – tous, en désordre, se ruent pour descendre – vers les ascenseurs – par les escaliers – marches qu'on dévale – piétinement – bribes de paroles – tels les lambeaux d'une lettre déchirée tourbillonnant au vent...

Les immeubles voisins se vident aussi, et en un instant l'avenue ressemble à une goutte d'eau vue au microscope : des infusoires emprisonnés dans la goutte translucide s'agitent, affolés, dans tous les sens, de travers, en haut, en bas.

— O-o-oh !

Une voix triomphante – une nuque et un index pointé vers le ciel – je revois très nettement l’ongle jaune-rose, et, à la base de l’ongle, comme une demi-lune blanche s’élevant au-dessus de l’horizon. Le doigt fonctionne comme un compas astronomique : des centaines d’yeux le suivent et se tournent vers le ciel.

Là-haut, comme pour échapper à l’on ne sait quels poursuivants, les nuages galopent, se pressent, se bousculent les uns les autres – dans leur ombre volent les noirs aéronefs des Gardiens, trompes braquées vers le sol – et, plus loin – là-bas à l’ouest –, on aperçoit quelque chose comme...

Au début, nul ne comprend ce que c’est – même moi qui (pour mon malheur) en sais plus long. Cela ressemble à un immense essaim d’aéronefs noirs : à une hauteur incroyable – des points à peine visibles qui évoluent rapidement. Ils se rapprochent ; d’en haut giclent des gouttes rauques, gutturales – et ce sont des oiseaux, juste sur nos têtes. Les triangles aigus, noirs, perçants, tête en bas, ont envahi le ciel, ils s’abattent en tempête, se posent sur les coupoles, sur les toits, les colonnes, les balcons.

— Oh...

La nuque triomphante s’est retournée – j’ai devant moi le garçon au front en auvent. Mais il n’est plus le même, de son ancien moi il ne reste qu’une sorte d’en-tête, il semble s’être extirpé de son éternel auvent, et sur son visage – autour des yeux, autour des lèvres – des rayons ont poussé en touffes – il sourit.

— Vous comprenez, me crie-t-il – vent qui siffle, bruits d’ailes, croassements –, vous comprenez : la Muraille – ils ont fait exploser la Muraille ! Vous com-prenez ?

Quelque part en arrière-plan, du coin de l’œil – des silhouettes glissent – têtes tendues – les gens se hâtent de rentrer, chez eux, dans les immeubles. Au milieu de la chaussée, rapide et en même temps – à force de pesanteur – lente, la coulée des opérés, qui défilent allant vers l’ouest, là-bas... Autour des lèvres, des yeux – des rayons en touffes : je le saisis par la main :

— Dites-moi : où est-elle – où est I ? Là-bas, derrière la Muraille – ou bien... Je dois savoir – vous entendez ? Tout de suite, je ne peux plus...

— Elle est ici, me crie-t-il – ivresse du sourire, dents jaunes, solides et joyeuses. Elle est ici, en ville, elle agit. Oh – nous agissons !

Nous ? Qui – nous ? Et moi – qui suis-je ?

À côté de lui, il y a une cinquantaine de pareils à lui – évadés de leurs sombres fronts-auvents, joyeux – voix fortes, dents solides. Bouches ouvertes avalant la tempête, agitant des fouets électriques d'allure si bénigne et si inoffensive (où les ont-ils dénichés ?) – eux aussi, à la suite des opérés, se dirigent vers l'ouest, mais par un détour – en prenant l'avenue parallèle, la 48^e...

Trébuchant sur les câbles durement tendus par le vent, je cours chez elle. Pourquoi ? Je ne sais pas. Je trébuche – rues vides, ville étrangère et sauvage, vacarme incessant, triomphant, des oiseaux – la fin du monde. À travers le verre des murs je vois çà et là (vision saisissante) des Numéros, hommes et femmes, qui s'accouplent sans pudeur – sans même baisser les stores, sans le moindre billet rose, en plein jour...

Un immeuble – le sien. La porte est grande ouverte, hagarde. En bas, au contrôle – personne. L'ascenseur est coincé à mi-parcours dans le puits. Essoufflé, je gravis l'escalier interminable. Le couloir. Vite – comme les rayons d'une roue – les chiffres sur les portes : 320, 326, 330... I-330, voilà !

Et, à travers la porte de verre : partout dans la pièce tout a été dispersé, mélangé, froissé. Une chaise renversée dans la hâte gît à terre, les quatre pattes en l'air – comme un chien crevé. Le lit – stupidement de travers – a été éloigné du mur. Par terre, effeuillés – les pétales piétinés de billets roses.

Je me penche, j'en examine un, un autre, un troisième : sur tous il est inscrit D-503 – sur tous, moi – des gouttes de moi, qui, fondu et liquéfié, aurais débordé du moule... Et c'est tout ce qui reste de...

Il ne faut donc pas qu'ils traînent, ces billets, comme ça, par terre, qu'on marche sur eux. J'en saisis encore une poignée, je les pose sur la table, je les défroisse, j'y jette un coup d'œil et... je me mets à rire.

Autrefois, je ne le savais pas – maintenant, je le sais, et vous le savez aussi : il y a des rires de différentes couleurs. Ce n'est que l'écho lointain d'une explosion qui a eu lieu en vous : ce peut être – des fusées festives,

rouges, bleues, dorées ; ou bien – les lambeaux d'un corps humain qui explose...

Sur certains billets figure un nom qui m'est totalement inconnu. Je n'ai pas retenu le chiffre – seulement la lettre : F. D'un revers de main, je balaie par terre tous les billets, je les piétine – je me piétine, à coups de talon : “Tiens, tiens, tiens !” – et je sors... Je reste assis dans le couloir, sur le rebord de fenêtre qui fait face à sa porte – longuement, obstinément, j'attends quelque chose. Venus de ma gauche, des pas traînants. C'est un vieil homme : son visage est comme une bulle percée, vidée, flétrie – et de la bulle quelque chose continue de couler, transparent et lent. Lentement, vaguement, je comprends : des larmes. Et il est déjà loin quand je réagis – je le hèle :

— Écoutez, écoutez, vous ne sauriez pas : le Numéro I-330...

Le vieux se retourne, fait de la main un geste sans espoir et s'éloigne en clopinant.

Je rentre chez moi au crépuscule. À l'ouest, d'instant en instant, des spasmes bleus et blêmes secouent le ciel – suivis d'un grondement sourd et voilé. La Grande Ourse se pointille de tisons noircis : des oiseaux.

Sitôt couché – je me suis écroulé comme une bête, le sommeil m'a assommé...

NOTE N^o 38

QUEL TITRE. JE NE SAIS PAS. PEUT-ÊTRE : UNE CIGARETTE JETÉE PAR TERRE.

Je me réveille – une lumière crue, blessante. Je plisse les yeux. J’ai dans la tête une sorte de brume bleue corrosive. À travers le brouillard :

“Mais je n’ai pas allumé – comment se fait-il...”

Je bondis – à ma table, le menton dans la main, I me regarde avec un petit sourire...

C’est à cette table que j’écris maintenant. J’ai déjà derrière moi ces dix ou quinze minutes, aussi cruellement tendues que le ressort le plus serré. Et il me semble que la porte vient juste de se refermer sur elle, qu’il est encore possible de la rattraper, de la prendre par les mains, que, peut-être, elle se mettra à rire et dira...

I était assise à la table. Je me suis précipité vers elle.

— Toi, toi ! Je suis allé – j’ai vu ta chambre – j’ai pensé que tu...

Mais à mi-chemin j’ai rencontré les lances aiguës, immobiles, de ses cils – je me suis arrêté. Et je me suis souvenu qu’alors, sur l’Intégrale, elle m’avait regardé de la même façon. Et maintenant il fallait, en une seconde, arriver à lui dire – de façon qu’elle croie – sinon jamais plus...

— Écoute, I – je dois te... je dois tout te... Non, non, à l’instant, je reviens – je bois juste un peu d’eau...

Ma bouche est sèche, comme tapissée de buvard. Je ne suis versé de l’eau – impossible de boire : je repose le verre sur la table et j’agrippe la carafe des deux mains.

Je vois maintenant : la fumée bleue – c’est sa cigarette. Elle l’a portée à ses lèvres, elle l’avale avidement – comme moi l’eau, et elle dit :

— Ce n'est pas la peine. Ne dis rien. Tu vois – je suis tout de même venue. Ils sont en bas – ils m'attendent. Et tu voudrais que nos dernières minutes...

Elle a jeté la cigarette par terre, s'est penchée à la renverse sur l'accoudoir du fauteuil (il y a un bouton au mur, il est difficile à atteindre). Et je me souviens que le fauteuil a vacillé, et que deux de ses pieds ont quitté le sol. Puis les stores sont tombés.

Elle s'est approchée, elle m'a étreint. Sous son vêtement, j'ai senti ses genoux – poison lent, tendre, tiède, enveloppant...

Et tout à coup... cela arrive, on est déjà plongé dans un sommeil doux et tiède – et tout à coup – une piqûre, on sursaute, et impossible de refermer les yeux. Ici : je revois sa chambre avec les billets roses piétinés, et sur l'un d'eux il y a la lettre F et des chiffres... Ces chiffres, ils se sont entremêlés, et je ne pourrais même plus décrire ce sentiment, mais je l'ai serrée contre moi si fort qu'elle a poussé un cri de douleur...

Une minute encore – parmi ces dix ou quinze – sur l'oreiller d'un blanc éclatant, la tête rejetée en arrière avec les yeux à demi clos ; la rangée aiguë et suave des dents. Et tout cela, inexorablement, absurdement, douloureusement, me rappelle quelque chose – quelque chose dont il ne faut pas – maintenant – parler. Et je la serre contre moi toujours plus tendrement, toujours plus cruellement – les taches bleues sont toujours plus vives sous mes doigts...

Elle me dit (sans ouvrir les yeux, je l'ai remarqué) :

— On dit que tu as été hier chez le Bienfaiteur ? C'est vrai ?

— Oui, c'est vrai.

Alors ses yeux se sont ouverts – et moi, je voyais avec délices son visage pâlir, s'effacer, disparaître : ne restaient que les yeux.

Je lui ai tout raconté. Il n'y a qu'une chose – je ne sais pas pourquoi... si, ce n'est pas vrai, je sais – il n'y a qu'une chose que je lui ai tue – c'est ce qu'il a dit à la fin – que je ne leur avais été utile que pour...

Progressivement, comme une épreuve photographique dans le révélateur, son visage est réapparu : les joues, la rangée blanche des dents, les lèvres. Elle s'est levée, s'est approchée de la glace de l'armoire.

Les lèvres sèches, encore. Je me suis versé de l'eau, mais j'ai senti du dégoût – j'ai posé le verre sur la table et j'ai demandé :

— C'est pour cela que tu es venue – tu voulais savoir ?

Dans la glace – le triangle aigu, moqueur, des sourcils relevés vers les tempes. Elle se retourne, va me dire quelque chose, mais ne dit rien.

— Ce n'est pas la peine, je sais.

Lui dire adieu ? J'ai essayé de mouvoir mes jambes – mes jambes étrangères, j'ai heurté une chaise au passage, elle est tombée, morte, comme celle de sa chambre là-bas. Ses lèvres étaient froides – comme l'avait été un jour le sol, ici, dans ma chambre, près du lit.

Et quand elle est partie – je me suis assis par terre, courbé sur la cigarette jetée par elle...

Je ne peux plus... Je ne veux plus !

NOTE N^o 39

LA FIN.

Tout cela était comme un ultime grain de sel lancé dans une solution saturée : des cristaux se forment, se hérissent d'aiguilles, durcissent, se figent. Et c'était clair désormais : tout était décidé, demain matin *je le ferais*. C'était la même chose que se tuer, mais peut-être était-ce pour moi le seul moyen de renaître. On ne peut ressusciter que si on a été tué.

À l'ouest, d'instant en instant, des spasmes bleus secouent le ciel. J'ai la tête qui brûle et cogne. La nuit se passe ainsi, je ne m'endors que le matin à 7 heures, quand déjà l'obscurité s'étire et verdit, que l'on aperçoit les toits avec le semis noir des oiseaux...

Je me réveille – 10 heures déjà (aujourd'hui, il n'y a manifestement pas eu de sonnerie). Sur la table, le verre d'eau laissé là – depuis la veille. Je l'ingurgite avidement et je sors en toute hâte : il faut *le faire vite*, aussi vite que possible.

Le ciel est désert, bleu – corrodé tout entier par la tempête. Les angles piquants des ombres, tout est découpé dans l'air violet de l'automne – c'est si ténu, on a peur d'y toucher : cela risque de se fendiller, de s'envoler en poussière de verre. Et à l'intérieur de moi – c'est pareil : je ne peux pas, je ne dois pas penser, sans quoi...

Et je ne pensais pas, peut-être même ne voyais-je pas vraiment, je me contentais d'enregistrer. Sur la chaussée – des branches tombées on ne sait d'où, avec des feuilles vertes, ambrées, framboise. Et là-haut, des oiseaux et des aéronefs – ils se croisent et filent. Des têtes, des bouches ouvertes, des bras comme des branches. Tout cela doit hurler, coasser, bourdonner...

Plus tard, les rues se vident, comme balayées par le vent de la peste. Je me

souviens : j'ai trébuché sur quelque chose d'insupportablement mou, élastique, et pourtant immobile. Je me suis penché : un cadavre. Couché sur le dos, jambes écartées, comme une femme. Sa face...

Je reconnais ces solides dents africaines, d'où, maintenant encore, semble fuser le rire. Les yeux étroitement clos, il me rit au nez. Une seconde – déjà je l'ai enjambé et je me suis enfui – parce que je ne peux plus, je dois faire *cela* au plus vite, sinon je vais me briser, me tordre comme un rail en surcharge...

Heureusement, j'y suis presque, c'est à vingt pas, je vois déjà la plaque en lettres d'or : Bureau des Gardiens. Je m'arrête sur le seuil, je reprends mon souffle comme je peux – j'entre.

Dedans, dans le couloir – en file infinie –, des dos : ce sont des Numéros qui attendent, avec à la main des papiers et de lourds cahiers. La file avance lentement – un pas, un autre – nouvel arrêt...

Je virevolte le long de la file, ma tête galope, j'attrape les gens par la manche, je les supplie – comme un malade supplie qu'on lui administre vite quelque chose qui, en une seconde de douleur aiguë, mettra fin à tout.

Une femme, étroitement ceinturée par-dessus sa Tenue, balance de droite et de gauche les deux demi-globes gonflés de son train arrière, comme si ses yeux étaient là. Elle siffle dans ma direction :

— Il a mal au ventre ! Conduisez-le aux toilettes – tout droit, deuxième porte à droite...

Rires : on rit de moi – et j'ai la gorge qui se serre, je vais crier... ou bien...

Tout à coup, derrière, quelqu'un m'a pris par le coude. Je me retourne : des oreilles transparentes, ailées. Mais elles ne sont pas roses comme à l'ordinaire – elles sont pourpres ; et la pomme d'Adam tressaute – menace de faire éclater le mince fourreau du cou.

— Pourquoi êtes-vous ici ? demande-t-il, en me fouillant du regard.

Je m'accroche à lui :

— Vite – dans votre bureau... Il faut que je vous... tout de suite ! C'est bien que je sois tombé justement sur vous... C'est peut-être terrible que ce soit vous – mais c'est bien, c'est bien...

Lui aussi savait, il la connaissait, *elle*, et cela me faisait encore plus mal ; mais peut-être allait-il sursauter quand je lui dirais, et nous serions deux à

l'assassiner, je ne serais pas seul en cette minute fatale...

La porte a claqué. Je me souviens : un papier s'était coincé sous la porte, il avait crissé quand elle s'était refermée, puis une sorte de silence étouffant s'était abattu comme une chape. S'il avait pu dire ne serait-ce qu'un mot – n'importe lequel – le plus insignifiant des mots, j'aurais tout lâché d'un coup. Mais il se taisait.

Et, tendu au point d'avoir des bourdonnements d'oreilles – je dis (sans le regarder) :

— J'ai l'impression que je l'ai – toujours haïe, dès le début. J'ai lutté... Du reste – non, non, il ne faut pas me croire : je pouvais me sauver, mais je n'ai pas voulu, je voulais périr, j'y tenais plus qu'à tout... non pas périr, non, mais qu'elle... Et même maintenant – maintenant que je sais tout... Vous savez, vous savez que j'ai été convoqué par le Bienfaiteur ?

— Oui, je le sais.

— Mais ce qu'Il m'a dit... Comprenez – c'est comme si le sol se dérobaît sous vous – et vous, tout ce qu'il y a sur la table – le papier, l'encre... l'encre va se renverser, et il y aura partout des taches...

— Poursuivez ! Et plus vite. Il y en a d'autres qui attendent.

Alors – m'étranglant et m'embrouillant – j'ai raconté tout ce qui s'était passé, tout ce qui est dans ces notes. J'ai parlé de mon vrai moi, de mon moi velu, de ce qu'elle a dit sur mes mains – oui, c'est de là que tout est parti –, de mon devoir trahi, j'ai raconté comment je me suis trompé moi-même, comment elle s'est procuré une attestation truquée, comment, de jour en jour, je me suis laissé corrompre toujours plus ; j'ai raconté les couloirs souterrains, et ce qui s'était passé là-bas, de l'autre côté de la Muraille...

Tout cela, je le lançais par paquets informes, par lambeaux – je m'étranglais, les mots me manquaient. Les lèvres torves, deux fois recourbées, me soufflaient les mots avec un sourire moqueur – et j'opiniais avec reconnaissance : oui, oui... Et alors (comment cela se peut-il ?) – le voici qui se met à parler à ma place, et je ne fais plus qu'écouter... “Oui, et ensuite... C'est exactement ce qui s'est passé, hé hé !”

Je sens que, comme sous l'effet d'un courant d'air – je commence à avoir froid là, dans le cou, et je demande avec effort :

— Mais comment – cela, jamais vous n’auriez pu le...

Son sourire – sans qu’il dise mot – est plus torve encore... Puis :

— Voyez-vous – vous avez voulu me cacher quelque chose, vous avez énuméré tous ceux que vous avez vus là-bas, derrière la Muraille, mais vous en avez oublié un. Non – vous ne voyez pas ? Vous ne vous rappelez donc pas, une seconde, un instant – m’avoir vu, moi ? Oui, oui : moi.

Une pause.

Et tout à coup – en un éclair, de tout mon corps, jusqu’à l’indécence – la vérité : lui aussi... Et moi tout entier, toutes mes souffrances, tout ce que, exténué, à bout de forces, j’étais venu livrer ici – ce haut fait – tout cela n’était qu’une comédie, le canular ancien d’Isaac et Abraham. Abraham – couvert de sueur froide – brandit le couteau sur son fils – sa propre chair – et tout à coup, là-haut, une voix : “On arrête tout ! Je plaisantais...”

Sans détourner le regard du sourire de plus en plus torve, j’ai pris appui des deux mains au bord de la table, et lentement, très lentement, toujours sur le fauteuil, je me suis écarté, puis – d’un seul coup – me prenant – tout entier – moi-même à bras-le-corps – parmi les cris, les degrés, les bouches – tête la première...

Je ne me souviens pas comment je me suis retrouvé dehors, en bas, dans un lavabo d’une station du réseau souterrain. Là-haut, tout périssait, la plus grande, la plus rationnelle de toutes les civilisations de l’histoire s’écroulait, et ici – qui ironisait de la sorte ? – tout avait gardé sa beauté d’avant. Dire que tout cela était condamné – se recouvrirait d’herbe, que de tout cela – il ne resterait que des “mythes”...

J’ai gémi tout haut. Et à ce moment – j’ai senti quelqu’un me caresser gentiment l’épaule.

C’était mon voisin, il occupait le siège de gauche. Un front – énorme parabole chauve, sur le front les lignes indéchiffrables des rides. Mon voisin qui écrivait sur moi.

— Je vous comprends, parfaitement, dit-il. Mais calmez-vous : ce n’est pas la peine de s’énerver. Tout va se remettre en place, c’est inéluctable. Il suffit que tout le monde soit au courant de ma découverte. Vous êtes le premier à qui j’en parle : j’ai prouvé mathématiquement que l’infini n’existe pas !

Je l'ai regardé, effaré.

— Oui, oui, je vous le dis : l'infini n'existe pas. Si le monde est infini – la densité de la matière dont il est fait doit être égale à zéro. Or, ce n'est pas le cas – nous le savons – par conséquent, l'Univers est fini, il est sphérique, et le carré de son rayon y^2 est égal à la densité moyenne, multipliée par... Voilà, il me reste à établir la valeur du déterminant, et alors... Vous comprenez : tout est fini, tout est simple, tout est chiffirable ; alors nous serons vainqueurs – philosophiquement vainqueurs – vous comprenez ? Cher ami, vous me gênez pour terminer mes calculs – en criant comme ça...

Je ne sais pas ce qui m'a frappé davantage : sa découverte, ou sa fermeté en cette heure apocalyptique : dans les mains (je m'en apercevais tout juste), il tenait un carnet et une table de logarithmes. Et j'ai compris : même si tout devait périr, mon devoir (devant vous, mes inconnus, mes amis chers) – c'était de vous léguer mon manuscrit sous une forme achevée.

Je lui ai demandé du papier – et j'ai rédigé cette dernière note...

J'allais mettre un point final – comme les anciens plantaient une croix sur les fosses où ils déposaient leurs morts – quand tout à coup le crayon a tremblé dans ma main et a échappé à mes doigts...

— Écoutez ! – Et je le houspille. – Mais écoutez donc, vous dis-je ! Il faut absolument – absolument – que vous me répondiez : votre Univers fini, là où il finit... Il y a bien quelque chose, après ? Qu'est-ce qu'il y a, après ?

Il n'a pas eu le temps de répondre : d'en haut, des pas descendaient l'escalier...

NOTE N^o 40

DES FAITS. LA CLOCHE. JE SUIS SÛR.

Il fait jour. Un jour clair. Pression 760. Est-ce bien moi, D-503, qui ai rédigé ces deux cents pages ? Est-ce possible que j'aie ressenti tout cela, ou imaginé que je le ressentais ?

L'écriture est la mienne. Mais désormais – c'est bien la même écriture, mais seulement elle. Plus de délire, plus de métaphores ineptes, plus de sentiments : rien que des faits. Parce que je suis en bonne santé, absolument, complètement. Je souris, et je ne peux pas ne pas sourire : on m'a retiré une épine de la tête, et ma tête est légère et vide. Ou plutôt non, pas vide. Disons qu'on n'y trouve rien d'étranger qui empêche de sourire (le sourire est l'état normal d'un homme normal).

Voici les faits. Ce soir-là, on nous a emmenés, mon voisin qui avait découvert la finitude de l'Univers, moi et tous ceux qui étaient avec nous, à l'amphithéâtre le plus proche (l'amphi est le 112, un chiffre familier, c'est curieux). Là on nous a attachés à une table et on nous a fait subir la Grande Opération.

Le lendemain, moi, D-503, je suis allé chez le Bienfaiteur et je lui ai raconté tout ce que je savais sur les ennemis du bonheur. Pourquoi auparavant avais-je trouvé cela difficile ? C'est incompréhensible. La seule explication : ma maladie (l'âme).

Le soir du même jour, j'ai pu pénétrer (pour la première fois) dans la fameuse Chambre pneumatique. On m'avait assis à la même table que Lui, le Bienfaiteur. On a amené cette femme : elle devait faire sa déposition en ma présence. Elle a gardé obstinément le silence, et elle souriait. J'ai remarqué qu'elle avait des dents aiguës et très blanches, et que c'était joli.

Ensuite, on l'a menée sous la Cloche. Son visage est devenu très blanc, et comme elle a les yeux grands et sombres, c'était très joli. Quand on a commencé à pomper l'air, sa tête rejetée en arrière, ses yeux à demi fermés, ses lèvres serrées – tout cela m'a rappelé quelque chose. Elle m'a regardé, en s'accrochant de toutes ses forces aux accoudoirs, encore et encore, jusqu'à ce que ses yeux se ferment. Alors on l'a retirée, on l'a ramenée à elle avec des électrochocs, puis on l'a replacée sous la Cloche. On a recommencé trois fois – mais elle n'a pas dit un seul mot. Ceux qui avaient été amenés avec cette femme ont été plus honnêtes – beaucoup ont parlé dès le premier passage sous la Cloche. Demain ils monteront tous les marches de la Machine du Bienfaiteur.

Il faut se hâter, car dans les quartiers ouest de la ville c'est encore le chaos, des cris, des corps, des bêtes, et, malheureusement, bon nombre de Numéros qui ont trahi la raison.

Mais sur la 40^e Avenue, une avenue transversale, on a réussi à construire une Muraille provisoire à haute tension. Et, je l'espère – nous vaincrons. Mieux : j'en suis certain – nous vaincrons. Parce que la raison doit vaincre.

Ouvrage réalisé
par le Studio [Actes Sud](#)

Ce livre numérique a été converti initialement au format EPUB par Isako
www.isako.com à partir de l'édition papier du même ouvrage.